16ᵉ année
chaque
mois

nº 179
novembre 1968

FICTION

autres
éditions :
anglaise,
allemande,
espagnole,
japonaise.

ROMAN

NOUVELLES

RUBRIQUES

Couverture : *Photo extraite du film* « 2001 : l'odyssée de l'espace » *(reproduite avec l'aimable autorisation de la Metro Goldwyn Mayer)*

De tous les grands titres du Rayon Fantastique, deux des plus prestigieux, des plus recherchés et des plus introuvables sont **A la poursuite des Slans** et **La faune de l'espace** (de 20 à 30 F chaque roman au marché de l'occasion !)

De tous les écrivains célèbres de la période classique, le plus populaire en France est leur auteur : A. E. van Vogt.

Nous pensons donc qu'il n'est pas besoin du moindre commentaire pour annoncer notre quatorzième volume, consacré à la réédition tant attendue de ces deux chefs-d'œuvre : A LA POURSUITE DES SLANS et LA FAUNE DE L'ESPACE.

Si vous les avez lus, vous voudrez les relire dans une édition digne de leur renom. Si vous ne les avez pas lus, vous rêverez d'avoir enfin la chance de les posséder.

Pour illustrer cet ouvrage, nous avons fait appel — après Philippe Druillet et Michel Desimon — à un troisième jeune dessinateur « qui monte » : Nicolas Devil, l'auteur de **Saga de Xam.**

BON DE COMMANDE

à adresser aux Editions OPTA « F »
24, rue de Mogador - Paris (9e)

Cocher d'une croix le carré correspondant au volume désiré.

	Francs français et suisses	Francs belges
□ *La nuit du jugement* *La dernière aube* par CATHERINE L. MOORE	29	290
□ *Au cœur de la Terre* *Pellucidar* par EDGAR RICE BURROUGHS	30	300
□ *Le silence de la Terre* *Voyage à Vénus* *Cette hideuse puissance* par C. S. LEWIS	40	400
□ *Tanar de Pellucidar* *Tarzan au cœur de la Terre* par EDGAR RICE BURROUGHS	30	300
□ *Histoire du futur* (tome 1) par ROBERT HEINLEIN	30	300
□ *L'empire de l'atome* *Le sorcier de Linn* par A. E. VAN VOGT	30	300
□ *Les rois des étoiles* *Retour aux étoiles* par EDMOND HAMILTON	30	300
□ *Les amants étrangers* *L'univers à l'envers* par PHILIP JOSÉ FARMER	30	300
□ *A la poursuite des Slans* *La faune de l'espace* par A. E. VAN VOGT	30	300

Franco de port. Supplément d'un franc pour envoi recommandé.

NOM : .... PRENOM : ....

ADRESSE : ....

Mon règlement ci-joint est effectué par :

(Rayer les mentions inutiles)
- **un chèque bancaire ou un mandat-poste**
- **un virement chèque postal** } **C.C.P. OPTA Paris 15.813.98**
- **un mandat de versement**

Pour la Belgique :
M. Duchâteau, 196, Av. Messidor
BRUXELLES 18 - C.C.P. 3500-41

Pour la Suisse :
M. Vuilleumier, 56, bd St-Georges
GENEVE - C.C.P. 12.6112

Au prochain sommaire de "Galaxie"

La fin du roman de

PHILIP K. DICK

Les convertisseurs d'armes

Lars Powderdry plonge dans l'espace-temps, découvre le secret des armes, comprend la vérité derrière les apparences... Une moisson d'idées, orchestrées avec brio.

FREDERIK POHL

Sous le ciel de Mars

L'odyssée bouffonne d'un espion pour rire sur une planète rouge pas sérieuse du tout.

Précédents titres disponibles dans la collection Galaxie-Bis :

3 - ISAAC ASIMOV - Les courants de l'espace

4 - A.E. VAN VOGT - La maison éternelle

5 - CLIFFORD D. SIMAK - Les fleurs pourpres

6 - JAMES BLISH - Semailles humaines

7 - PHILIP K. DICK - Loterie solaire

Titres à paraître :

9 - ROBERT SHECKLEY - Oméga

10 - PHILIP JOSÉ FARMER - Le faiseur d'univers

11 - PHILIP K. DICK - Le dieu venu du Centaure

12 - JACK VANCE - La machine à tuer

13 - HENRY KUTTNER - Mutant

14 - JAMES H. SCHMITZ - Agent de Véga

Pour commander les précédents titres ou pour s'abonner aux titres à paraître, voir page suivante.

GALAXIE-BIS : BULLETIN D'ABONNEMENT

à adresser aux Editions OPTA, 24 rue de Mogador, Paris (9e)

NOM : ....

Prénom : ....

Adresse : ....

Je souscris un abonnement aux six prochains volumes à paraître dans la collection Galaxie-Bis, contre la somme de 32 F (Etranger : 33,50 F). Mon abonnement devra débuter avec le numéro : ......

Je règle par : mandat-poste
chèque bancaire joint
virement au C.C.P. Paris 1848-38
(rayer les mentions inutiles)

Pour la Belgique : FB 335
M. Duchâteau, 196, Av. Messidor
BRUXELLES 18 - C.C.P. 3500-41

Pour la Suisse : FS 33,50
M. Vuilleumier, 56, bd St-Georges
GENEVE - C.C.P. 12.6112

GALAXIE-BIS : BON DE COMMANDE

à adresser aux Editions OPTA, 24 rue de Mogador, Paris (9e)

NOM : ....

Prénom : ....

Adresse : ....

Je désire recevoir le ou les volumes suivants, parus dans la collection Galaxie-Bis :

☐ 3 — ISAAC ASIMOV - Les courants de l'espace
☐ 4 — A.E. VAN VOGT - La maison éternelle
☐ 5 — CLIFFORD D. SIMAK - Les fleurs pourpres
☐ 6 — JAMES BLISH - Semailles humaines
☐ 7 — PHILIP K. DICK - Loterie solaire
☐ 8 — DANIEL F. GALOUYE - Simulacron 3

(Chaque volume : 6 F. Cocher d'une croix la case correspondant au titre désiré.)

Je règle par : mandat-poste
chèque bancaire joint
virement au C.C.P. Paris 1848-38
(rayer les mentions inutiles)

Au prochain sommaire de "Fiction"

La suite du roman de

JOHN CHRISTOPHER

Le petit peuple

Où commence à se dévoiler l'extraordinaire
vérité concernant le mystère
du château de Killabeg.

THEODORE STURGEON

Dans la chambre sombre

L'histoire d'un monstre psychique,
qui se repaît des émotions humaines.

GERARD KLEIN

Un gentleman

Même avec l'androïde féminin le plus
perfectionné, il peut y avoir une faille...

A nos lecteurs

Au cours des récents mois, les charges qui se sont accrues sur l'ensemble de la presse ont conduit la plupart des périodiques à augmenter leur prix de vente.

Nous avons jusqu'ici reculé cette décision pour **Fiction.** Il nous est malheureusement impossible de continuer de le faire.

Le prix de vente de la revue, à partir du prochain numéro, sera donc porté à 3,50 F.

Le prix des abonnements reste pour l'instant inchangé. Si vous voulez donc profiter de l'occasion qui vous est ainsi offerte de bénéficier pour une année de l'ancien tarif, vous pouvez nous retourner le bulletin d'abonnement qui se trouve en page 160.

LA REDACTION.

Textes déjà parus
des auteurs de ce numéro

MARCEL BATTIN	58	Un jour comme les autres
	61	Mission à Versailles
	S.1	Fond sonore
	71	Les lépreux
	S.2	Les condamnés
	89	Le visiteur
	99	Contes d'un autre temps
	148	Conversation sous l'arbre
	S.12	Les vieux
En collaboration avec Georges Gheorghiu	S.4	Heureux comme Dieu en France
En collaboration avec Michel Ehrwein	121	La mer, le temps et les étoiles
LEIGH BRACKETT	30	L'animal
	65	Les immigrants
	135	La Prêtresse Pourpre de la Lune Folle
	S.13	La danseuse de Granymède
DANIEL WALTHER	145	Les étrangers
	151	Retour dans l'île
	153	Les gants d'écailles
	165	Ténèbres
	166	Canes caniculae
	168	Comme une poignée de sel
	S.12	Une longue mémoire
	171	Wilovyi
	178	Les singes

Un roman de

JOHN CHRISTOPHER

Le petit peuple

1ère partie

John Christopher, âgé aujourd'hui de 46 ans, est l'un des principaux romanciers anglais de science-fiction de l'école « classique ». Il a subi notamment l'influence d'Arthur Clarke et de John Wyndham. Bien que faisant appel aux ressources de la SF, ses livres sont davantage basés sur l'étude des caractères que sur l'extrapolation scientifique. Il y développe un talent convaincant — hérité de Wyndham — pour rendre plausibles et « réelles » les situations qu'il imagine. Le plus célèbre d'entre eux, **The death of grass**, dépeint une fin du monde « en douceur », due à la disparition progressive de la végétation qui détruit l'équilibre biologique de notre planète. Un autre, **The long winter**, montre la Terre peu à peu envahie par les glaces et gagnée tout entière par un climat arctique. On retrouve là le goût bien connu des auteurs de SF britanniques — voir Wyndham et Ballard — pour la description des lents cataclysmes causés par l'inversion ou la détérioration des phénomènes naturels. Ces romans — ainsi que les autres qu'a signés John Christopher : **The possessors, The ragged edge, The white voyage** — ont remporté un vif succès en Angleterre ainsi qu'aux Etats-Unis, mais en France leur auteur reste aujourd'hui inconnu. Il y a là une injustice que **Fiction** commence à réparer en entamant ici la publication du dernier roman de John Christopher, consacré à la découverte plus qu'étrange faite par un groupe de personnages dans un château irlandais et à l'étonnante aventure qui en découle pour eux.

1

De deux choses l'une : ou O'Hanlon & O'Hanlon étaient des gens d'une grande piété ou bien une importante partie de leur clientèle était composée d'ecclésiastiques. Les murs de la salle d'attente où l'on avait fait entrer Daniel et Bridget s'ornaient d'une demi-douzaine de chromos bariolés représentant les

scènes du Nouveau Testament et, exception faite de *Punch* et de *Blackwood's*, les périodiques qui s'entassaient sur la table étaient confessionnels dans leur écrasante majorité. Le salon était une petite pièce froide à l'atmosphère déprimante qui sentait le moisi et le cirage. Ce fut avec soulagement que, quelques minutes seulement après que la secrétaire les eut annoncés, les deux jeunes gens virent la porte s'ouvrir, poussée par un monsieur obèse et court sur pattes qui accusait la soixantaine.

— « Miss Chauncey ? » fit-il. « Et Mr. Gillow, je présume ? Permettez-moi de me présenter : Michael O'Hanlon. Si vous voulez bien me suivre dans mon bureau... »

Le bureau en question était un capharnaüm indescriptible où régnait la même odeur composite que dans la salle d'attente mais il y faisait plus chaud car un feu de charbon rougeoyait derrière un lourd garde-feu. Une gravure trônait derrière la table, figurant le Christ qui écartait sa tunique pour dévoiler son Sacré Cœur, objet cordiforme dessiné avec précision et peint en écarlate ; un halo d'un rouge plus éclatant s'en irradiait. L'œuvre mesurait un mètre vingt de haut au bas mot. Daniel nota avec désapprobation que le bureau était jonché de papiers — une véritable litière sans ordre discernable. Au beau milieu du plateau était posé un gros cendrier de porcelaine reproduisant les lacs de Killarney qui disparaissaient sous les traces noires laissées par les mégots écrasés. Les doigts de la main droite d'O'Hanlon étaient jaunis de nicotine. D'un geste, le vieillard invita ses visiteurs à s'asseoir dans des fauteuils au cuir râpé et fendillé et il leur tendit un coffret à cigarettes en acajou dont la marqueterie s'écaillait. Bridget refusa mais Daniel accepta une Sweet Afton. O'Hanlon en prit une également et craqua une allumette Swan Vesta.

— « D'après votre carte, Mr. Gillow, » dit-il, « vous êtes un confrère. Je suppose que vous défendez les intérêts de Miss Chauncey. J'espère que ma lettre ne vous a pas induit en erreur et que vous ne vous imaginez pas qu'il s'agit d'un vaste domaine. »

— « Ce n'est pas exactement cela. Nous sommes fiancés, Miss Chauncey et moi. Bridget est également la secrétaire d'un de mes patrons. Bien que la famille de son père soit d'origine irlandaise, comme vous le savez, elle n'est jamais venue en Irlande. Cela nous a paru être une fort bonne excuse pour entreprendre ce voyage. »

Les yeux noisette d'O'Hanlon étaient étrangement protubérants. Dans un visage moins soufflé, ils eussent paru énormes.

— « Permettez-moi de vous présenter mes félicitations, » fit-il avec chaleur en étudiant les deux jeunes gens. « Si cette visite est la première que Miss Chauncey fait en Irlande, je souhaite que ce ne soit pas la dernière. Bien... Je suppose que vous désirez que je vous apporte un maximum de renseignements. Où ai-je mis ce dossier ? Voyons... Je le feuilletais encore pas plus tard qu'hier ! »

O'Hanlon plongea avec hésitation dans le fatras qui encombrait son bureau, puis se dirigea d'un air résolu vers une bibliothèque et s'empara d'une chemise cartonnée posée sur une rangée de livres. « Ah ! je savais bien qu'il n'était pas loin ! » Il alla se rasseoir et ouvrit le dossier. « Voilà... Succession de feu Seamus Chauncey. Je crois me rappeler vous avoir dit dans ma dernière lettre que vous êtes héritière universelle, Miss Chauncey, et que la valeur du patrimoine était mal définie. Nous en sommes toujours au même point mais je puis d'ores et déjà vous avertir que cet héritage n'est pas une fortune, surtout compte tenu de l'inflation. Une fois les dettes payées, je crains qu'il ne vous reste guère plus d'un millier de livres. »

— « Eh bien, cela fera mille livres de plus que je n'en espérais ! » s'exclama Bridget. « Il n'y avait aucun contact entre les diverses branches de la famille. »

— « Je suis au courant. Le regretté Mr. Chauncey m'en a parlé. Je crois qu'il existait une mésentente. »

— « Oui. Entre mon grand-père et son frère Sean. Mon grand-père s'est engagé dans l'armée anglaise pendant la guerre de 1914-1918 et, par la suite, il s'est installé en Angleterre. Sean, lui, était un patriote irlandais militant. »

— « Oui, mais les troubles sont finis depuis longtemps, Dieu soit loué ! Il convient de préserver le souvenir des vieilles histoires mais pas des vieilles querelles. Seamus Chauncey était le cousin germain de votre père et le dernier de la lignée. Il avait songé à vous écrire — à écrire à votre grand-père, plus exactement car, bien entendu, il ignorait votre existence — mais on remet toujours les choses au lendemain dans ce pays, c'est terrible. Néanmoins, il a fait son testament. Un testament d'une grande simplicité. Tout devait revenir à votre grand-père ou, à défaut, à son aîné ou, à défaut, au fils aîné de son aîné. Cela dit, je vous le répète, il ne reste pas grand-chose à hériter en dehors du château. »

— « Le château ? » s'étonna Bridget.

— « Oh ! ce n'est pas à proprement parler un manoir, bien qu'il porte le nom de château de Killabeg et qu'on y trouve encore de vieilles ruines. Ce n'est guère plus qu'une grande maison. Mr. Chauncey l'habitait. »

Daniel l'interrompit : « Vous la connaissez ? »

— « Non. Mr. Chauncey n'aimait pas les visites. Il ne venait à Dublin qu'une fois l'an tout au plus. Et encore moins souvent au cours des dernières années de son existence. Quant à moi, je n'avais pas l'occasion de passer chez lui. La demeure est située dans une partie désertique de la province de Mayo. Il n'y a pas de ville dans un rayon de trente kilomètres et la gare la plus proche se trouve à près de cinquante kilomètres du château. »

— « Jamais grand-père n'a fait allusion à Mayo en évoquant la famille, » dit Bridget. « Je pensais qu'ils étaient tous originaires de Cork. »

— « Je crois que c'est exact. Votre grand-père ne devait pas savoir que feu Mr. Chauncey s'était installé dans la région de Mayo. C'est en effet par notre entremise qu'il a acquis ce domaine il y a à peine plus de vingt ans. Il est venu nous voir un jour, c'était en été et il faisait très chaud. Je ne le connaissais ni d'Eve ni d'Adam. Il m'a dit qu'il avait besoin d'un notaire pour acheter une propriété dans l'Ouest. »

— « Et vous ne l'aviez jamais vu auparavant ? » demanda Daniel.

— « Jamais. »

— « Cela ne vous a-t-il pas paru un peu étrange ? »

— « Si. Je vous l'ai dit : il venait de Cork. Il suffisait de l'entendre parler pour le deviner. Je lui ai demandé s'il n'avait pas un homme d'affaires là-bas : il m'a répondu que non. J'ai insisté : ne préférerait-il pas faire appel aux services d'un notaire de la région ? A quoi bon ? a-t-il répliqué. Il voulait quitter le Sud pour s'installer à demeure dans ce domaine. Il est tout à fait raisonnable qu'un particulier désire avoir un notaire à Dublin plutôt qu'à Ballina, après tout. »

— « Avait-il des références ? »

— « Des références bancaires. Il avait du bien. La maison lui coûtait six mille livres — et c'était il y a vingt ans, à une époque où les prix étaient très bas — et il lui restait de quoi vivre largement. Au cours des années suivantes, il a dû dépenser dans les trois ou quatre mille livres pour faire des améliorations. »

— « Six mille livres il y a vingt ans et trois ou quatre mille livres de frais d'entretien, » murmura Daniel. « A votre avis, combien vaut la maison à l'heure actuelle ? »

— « Moins que vous pouvez l'imaginer, hélas ! Si Mr. Chauncey avait acheté des immeubles à Dublin et investi de façon judicieuse, on pourrait avancer le chiffre de vingt-cinq mille, voire de trente mille livres. Mais la maison est située au diable vert. Pardessus le marché, il a accepté d'emblée le prix qu'on lui en demandait. S'il avait attendu et marchandé un peu, il aurait déboursé deux fois moins. Mais il fallait qu'il l'ait tout de suite... pour des raisons qu'il était le seul à connaître. »

— « A combien l'estimez-vous à l'heure actuelle, Mr. O'Hanlon, » demanda Bridget.

— « Vous savez, je ne suis pas dans l'immobilier. Et j'ai le sentiment que mon client négligeait la propriété depuis quelques années. Apparemment, il avait cessé de s'y intéresser et je suppose qu'il avait des ennuis d'argent. Si vous voulez vendre, il faudra que vous trouviez un amoureux de la solitude. »

— « Si je comprends bien, il ne sera peut-être pas facile de s'en débarrasser ? »

— « Peut-être pas. » O'Hanlon fit une pause, puis poussa un bruyant soupir et enveloppa les deux jeunes gens d'un regard songeur. « Savez-vous à quoi je pense ? » reprit-il. « Pourquoi ne profiteriez-vous pas de ce voyage pour aller y jeter un coup d'œil ? Il vous est impossible de vous faire une idée des lieux sans les avoir vus. Et, puisque vous êtes venus jusqu'ici, autant pousser jusqu'à Killabeg. »

— « L'ennui, c'est que nous avons réservé nos places dans l'avion de Londres qui part demain soir, » répondit Daniel. « Faire l'aller et retour en vingt-quatre heures me paraît malaisé. »

— « En effet. Le train vous déposerait à cinquante kilomètres du château. Par la route, il y a à peu près trois cents kilomètres. J'imagine que vous ne pouvez pas prolonger votre séjour vingt-quatre ou quarante-huit heures de plus ? »

— « Ce n'est pas impossible. Quelle serait la meilleure solution pour nous rendre à Killabeg ? »

— « La voiture, il n'y a pas de problème. Nous ignorons les embouteillages que vous connaissez en Angleterre. Surtout à cette époque de l'année. Le trajet vous prendrait quatre heures et ce serait un voyage sans histoire. »

— « Pourriez-vous nous indiquer une société de location de voitures ? »

— « Laissez-moi faire : je me chargerai de tout. Dites-moi seulement à quelle heure vous voulez qu'on vienne vous prendre à l'hôtel. »

— « Le mieux serait de partir tôt. Disons... huit heures et demie. Est-ce faisable ? »

O'Hanlon griffonna quelque chose sur un bloc aux coins cornés.

— « Huit heures et demie... Entendu. »

— « Pourriez-vous nous recommander un hôtel proche du château ? »

— « Il n'y a rien en dehors de Ballina. Mais vous n'aurez pas besoin de descendre à l'hôtel. Le personnel est toujours sur place et on s'occupera de vous. Je donnerai un coup de téléphone pour annoncer votre arrivée. »

— « Vous êtes vraiment très aimable, » dit Daniel.

— « C'est avec plaisir. Et j'espère que vous ferez un agréable voyage. La campagne est ravissante. Mais c'est en été qu'il faut la voir. »

O'Hanlon se leva pour reconduire ses visiteurs.

« Voyez-vous, Mr. Gillow, » ajouta-t-il en les raccompagnant, « il y a un détail dont je ne vous ai pas parlé. Je ne suis pas bavard, surtout quand il s'agit d'un client. Mais Mr. Chauncey est mort maintenant, n'est-ce pas ? Dieu ait son âme. Et puis, vous êtes un confrère. »

— « Je vous écoute. »

— « Le directeur de la banque qu'avait choisie Mr. Chauncey était un certain Mr. Doonan. Il est mort, lui aussi, il y a sept ans de cela. Mais je le connaissais bien. Il m'a dit que Mr. Chauncey n'avait ouvert son compte chez lui qu'un mois avant de venir me voir. C'était un compte important. Et il avait fait le dépôt en espèces. »

— « Vous n'avez pas cherché à vous informer plus avant ? »

— « Non. Mr. Chauncey était un monsieur tout à fait respectable. » O'Hanlon éclata de rire. « Pas du tout le genre d'homme à attaquer les trains ou à faire des hold-up. J'aurais sans doute tenté de me renseigner davantage s'il y avait eu une raison pour cela. Une raison autre que la vulgaire curiosité, j'entends. Mais un citoyen est en droit de conserver son argent dans un bas de laine pendant la plus grande partie de sa vie, puis de le déposer un

jour en totalité dans une banque et de s'offrir une maison dans les landes de Mayo en la payant le double ou le triple de ce qu'elle vaut. N'est-ce pas votre avis, Mr. Gillow ? »

— « Si, évidemment. »

Daniel et Bridget s'enfoncèrent dans les rues de la ville froide et sinistre dont l'ancienne splendeur tombait en décrépitude. Le vent aigre de février, soufflant de la Liffey, apportait à leurs narines des odeurs urbaines auxquelles se mêlaient des senteurs marines. Le bar de l'hôtel avait la tiédeur confortable d'un cocon. Daniel apercevait son reflet et celui de Bridget dans la glace. Tous deux formaient un beau couple, songeait-il non sans quelque suffisance. La jeune fille avait des cheveux soyeux, couleur auburn, des yeux gris au regard franc, un nez délicat et, surtout, une peau sans défaut. Et lui même n'était pas repoussant : des traits réguliers, une taille supérieure à la moyenne, une bouche qu'il aurait souhaitée moins étroite — rien de très exceptionnel mais il ne jurait pas à côté de Bridget. En outre, et c'était le plus important, il était l'amant et le futur mari d'une jolie, d'une très jolie fille.

— « Je voudrais bien savoir comment il a fait pour avoir tant d'argent, » murmura Bridget.

— « Va-t'en savoir ! C'était l'après-guerre. A cette époque, il y avait des tas de façons d'en gagner. »

— « Quelle drôle d'idée d'acheter une maison dans la région de Mayo ! Pourquoi a-t-il eu cette idée ? » Daniel haussa les épaules. « Crois-tu que nous pouvons faire confiance à O'Hanlon pour cette histoire de voiture ? »

— « Je le pense. Il a sans doute un ami qui possède un garage. Tu verras que l'auto finira par arriver à un moment ou à un autre. J'ai dit huit heures et demie pour que nous ayons une chance raisonnable de partir à dix heures. »

Bridget et Daniel prenaient leur petit déjeuner, le lendemain, quand le serveur leur apporta un message : Mr. O'Hanlon leur présentait ses compliments et la voiture attendait. Daniel jeta un coup d'œil à sa montre. Il était huit heures vingt-cinq.

— « Seigneur ! » s'exclama-t-il. « C'est incroyable ! Eh bien, allons-y. Tu es prête ? »

Bridget hocha la tête. « J'ai refait les valises avant de descendre. »

— « Dans ce cas, je vais régler la note. Rendez-vous dans le hall. »

Une Zephyr noire, qui datait de quelques années et qui, en dépit de sa propreté, laissait apparaître des signes de fatigue, était rangée le long du trottoir. Un garçon d'environ vingt-cinq ans attendait à côté de l'auto, grand, bien bâti, les cheveux noirs et frisés — le type même du bel Irlandais brun. Daniel trouvait cependant sa physionomie vaguement familière.

— « Je suis désolé de vous avoir fait attendre, » fit-il.

Le jeune homme sourit. « Il n'y a pas de mal. Aucune raison de vous désoler ! Nous avons tout le temps. » Il lui tendit la main. « Je m'appelle Mat O'Hanlon. »

Voilà donc la raison de cette impression de familiarité ! En effet, on pouvait discerner dans le visage régulier du fils quelque chose des traits empâtés du père.

— « Enchanté. Daniel Gillow. Je vous présente Miss Chauncey. C'est très aimable de votre part d'avoir amené la voiture jusqu'ici. Vous avez les papiers ? » Mat O'Hanlon décocha à Daniel un regard incompréhensif. « L'engagement de location, je veux dire. »

— « Ah ! je vois... Mais ce n'est pas une voiture de louage. Nous avons pensé que le plus simple serait que je vous conduise là-bas. »

— « Mais je ne veux pas abuser, » s'exclama Daniel, décontenancé. « Killabeg est à peine à trois cents kilomètres, après tout. Non, Mr. O'Hanlon, je crois que le mieux serait de louer une voiture. Le portier de l'hôtel... »

— « Cela ne me dérange absolument pas. Justement, je me demandais ce que je ferais de mon week-end. Pourquoi pas une petite partie de pêche? Je crois qu'il y a un lac dans le coin. » Il eut un large sourire. « A toutes fins utiles, j'ai pris ma canne. »

2

LACHANT le volant, Mat tendit le bras.

— « C'est là. »

— « Où ? »

— « Là-bas... dans le fond. » Comme il disait ces mots, Bridget vit soudain ce qu'il désignait ainsi. A première vue, on aurait

dit une église, une nef raccordée à une tour saxonne cylindrique dont la partie supérieure était écroulée. Mais quel isolement ! La route n'allait pas plus loin. La jeune fille distingua fugitivement une sorte de miroitement, sans doute un plan d'eau, mais le paysage sombre et morne qui s'étendait aussi loin que plongeait le regard était d'une désespérante monotonie que rien, pas la plus petite éminence, ne venait rompre.

« Ce sont les marais de Killabeg, » dit Mat. « Je suppose que ce devait jadis être un lac. Il reste encore une espèce d'étang derrière la maison. »

— « Quelle idée saugrenue que de construire une demeure au milieu d'un marais ! » s'exclama Daniel.

— « A l'origine, c'était une citadelle. Enfin... un fortin de terre. Peut-être un poste avancé ou un point d'appui destiné à contenir les maraudeurs. Quand il n'y avait pas de route, il ne devait pas être facile de se frayer sa voie à travers la fondrière et l'enceinte était d'autant plus aisée à défendre. Plus tard, on construisit un château que les hommes de Cromwell trouvèrent fort utile : ils y installèrent une garnison pour soumettre la région. Par la suite, le château s'est effondré, on l'a démantelé et quelqu'un a bâti la maison sur son emplacement. »

Après bien des méandres, ils atteignirent deux pierres dressées, une impressionnante paire de piliers hauts de trois mètres ou trois mètres cinquante. Peut-être étaient-ce les montants d'une ancienne porte mais celle-ci avait disparu et on se demandait bien pourquoi il y aurait eu une porte à cet endroit. Ces pilastres incongrus ne paraissaient pas avoir de raison d'être. La piste qu'ils flanquaient était de pierre et de terre battue. Elle s'étirait, sinueuse, à travers l'étendue plate des marais jusqu'à la demeure qui se dressait deux kilomètres plus loin.

La voiture cahotait.

— « Pas fameux pour les amortisseurs, » dit Mat. « Si vous voulez vivre ici, il vous faudra une Land Rover. »

Daniel secoua la tête. « Même avec une Land Rover, l'idée ne m'en viendrait pas. »

A mesure qu'ils avançaient, Bridget discernait mieux les détails de l'édifice. Et c'était un édifice vraiment insolite. A gauche s'élevait la tour ronde aux créneaux brisés et désagrégés. Le bâtiment qui y était accolé, d'apparence vaguement georgienne, comportait deux étages et son toit plat était écrasé par la masse de la tour. Ces deux éléments qui, pris séparément, n'avaient rien

que de très ordinaire, formaient, réunis, un ensemble assez monstrueux et le paysage dépourvu de relief accentuait encore la laideur de cette construction hybride. Ce fut avec soulagement que Bridget distingua la fumée qui s'échappait des deux cheminées. L'endroit semblait déserté.

Le personnel était composé d'une gouvernante et d'une jeune fille. La première, Mrs. Malone, boulotte et trapue, accusait la quarantaine ; elle portait une robe noire et il y avait dans son attitude ce quelque chose d'un peu bourru qui, chez les Irlandais, dissimule souvent la timidité et la sensibilité. La jeune fille — Bridget lui donnait quinze ou seize ans — s'appelait Mary. C'était une créature frêle, timide et craintive, qui était manifestement sous la domination de Mrs. Malone. Cette dernière conduisit Miss Chauncey à sa chambre, une vaste pièce aux nobles proportions dont le plafond était recouvert d'un motif compliqué de nervures de plâtre imbriquées les unes aux autres. Il y avait une grosse tache d'humidité à la partie supérieure d'un des murs mais, en dehors de cela, la construction semblait en bon état. Toutefois, le papier peint — des sortes de baguettes grises entrecroisées discrètement ponctuées de rouge — détonnait dans une demeure campagnarde de ce type. Quatre tableaux étaient accrochés aux murs ; leur inspiration n'avait rien de religieux à moins que l'on ne considère comme religieux une reproduction de « L'Ile des Morts » de Boeklen. Deux paysages alpins — des peintures à l'huile d'une facture banale — apportaient eux aussi leur note de mélancolie. Mais c'était une mélancolie moins lugubre. Bridget déchiffra une signature : V. Chauncey, 1927. La deuxième toile, revêtue de la même signature, était datée de l'année suivante. La jeune fille se dit qu'un de ses parents inconnus avait dû passer des vacances en Suisse ou en Autriche. Elle contempla les deux toiles en fronçant les sourcils. Ils juraient avec le reste. Leur présence était incongrue. Aussi incongrue que l'idée que Seamus Chauncey avait acheté cette demeure.

Abstraction faite de la tour, la maison était longitudinalement partagée par le hall et le grand escalier et, transversalement par un corridor qu'éclairaient des impostes s'ouvrant au-dessus des portes des chambres ainsi qu'une grande fenêtre donnant en plein midi. Le mur nord était aveuglé par une porte massive. Il y avait quatre chambres, distribuées deux par deux de part et d'autre du hall mais seules les pièces de la façade sud — la salle à manger et celle où le café avait été servi — étaient meublées.

Les autres étaient nues ; elles n'avaient même ni tapis ni rideaux, rien qu'un papier mural fané représentant des fleurs et maculé d'auréoles d'humidité.

En face de la salle à manger, il y avait un petit escalier et une porte s'ouvrant sur la cuisine et les communs. Les nouveaux venus visitèrent le reste de la maison. Il y avait trois autres pièces dont une seule était meublée. C'était la bibliothèque. Des rayonnages vitrés occupaient la surface de deux murs ; le mobilier se composait de quatre fauteuils club et d'un divan de cuir brun. Il y avait des gravures représentant des voiliers. En face du billard en réduction, Bridget remarqua un bureau d'acajou et trois chaises droites qu'elle prit tout d'abord pour du chippendale mais qui étaient certainement des copies sans valeur.

Le grand escalier à vis en chêne sombre, à la rampe grossièrement sculptée, aboutissait à un palier décoré d'un vitrail terni représentant saint George. Le soleil faisait comme une auréole au-dessus de sa tête et il plongeait sa lance dans le corps d'un dragon, petit mais affreusement laid. Le dragon était vert et le saint brandissait un écu frappé d'une croix d'un rouge éclatant. Cette fois, on était vraiment en Irlande.

Les communs étaient situés au-dessus de la cuisine. Ils se composaient de huit chambres, quatre en façade et quatre autres, plus exiguës, donnant sur l'arrière de la maison. Il avait fallu mobiliser une grande partie du mobilier existant pour loger les trois visiteurs. Deux pièces seulement possédaient le nécessaire. La troisième ne contenait qu'un lit branlant, une table de toilette au dessus de marbre, une table chancelante et une chaise au dossier fendu. Mat avait jeté son dévolu sur cette chambre, laissant la plus confortable à Daniel.

Celle-ci était plus petite que la chambre de Bridget. Et différente. Le lit, plus long et plus étroit, remontait apparemment à l'époque où les montants de bois avaient commencé de se substituer aux garnitures de cuivre. Le reste de l'ameublement était à l'unisson. Aux murs, étaient accrochées des reproductions de paysages de montagne et des photos de famille. Il y avait en particulier un groupe : les femmes étaient assises sur un banc surélevé devant les hommes debout tandis que, au premier plan, les enfants étaient accroupis en tailleur. Peut-être le grand-père de Bridget y figurait-il. Ce fut en vain que Bridget s'efforça de trouver une ressemblance entre l'un des gamins et le portrait d'un

vieux monsieur maigre, la pipe au bec. Y renonçant, elle s'approcha de la fenêtre.

Ici comme partout, les marais étaient l'élément dominant du paysage. Ils s'étiraient jusqu'aux collines que l'on apercevait au loin mais l'on distinguait également les jardins et le lac. Jardins était un euphémisme : peut-être avaient-ils été imposants autrefois mais, aujourd'hui, ils étaient dans un bien triste état. Les pelouses qui s'étendaient derrière la demeure étaient un fouillis de mauvaises herbes au milieu desquelles se dressaient deux chênes et un cyprès rabougris. Il y avait aussi un pavillon en ruine au toit en partie effondré. Un peu plus loin, un mur de briques délimitait quelques plates-bandes et quelques buissons entre lesquels s'accrochaient avec entêtement une poignée d'arbres fruitiers. On devinait à quelque distance un potager que ceinturait une haie et, plus loin, le miroitement du lac.

L'escalier de service était étroit. Les marches étaient recouvertes d'un tapis rouge qui laissait voir sa trame. Sans y penser, Bridget actionna l'interrupteur. Naturellement, rien ne se produisit.

— « Si vous voulez descendre, il n'y a qu'à demander une lampe à pétrole à Mrs. Malone, » dit Mat.

Bridget scruta les ténèbres de la cage de l'escalier. « Ce n'est pas la peine. » Elle se retourna et s'immobilisa devant la lourde porte qui fermait le corridor. « Jetons tout de même un coup d'œil dans la tour. »

Elle fit jouer l'anneau de fer fixé au battant mais sans résultat. Elle eut beau donner un coup d'épaule, la porte demeura inébranlable.

— « Laisse-moi essayer, » proposa Daniel. Mais il n'eût pas plus de succès qu'elle. « Elle est fermée à double tour. »

— « Je vais demander la clé à Mrs. Malone, » fit Mat.

Il revint en compagnie de la femme de charge qui apportait une clé massive.

— « Je n'ai pas pensé que vous auriez envie de visiter la tour, » dit Mrs. Malone. « C'est une question d'habitude, vous comprenez... De son vivant, Mr. Chauncey gardait toujours cette porte fermée. J'ai continué après sa mort. »

— « Conservait-il quelque chose dans cette tour ? » s'enquit Bridget.

Mrs. Malone secoua la tête. « Ça, vous le verrez vous même. Je n'y suis jamais entrée avant sa mort. Ah ! quelle terrible journée ! »

— « C'est son cœur qui a lâché, n'est-ce pas ? »

— « Il a eu une attaque alors qu'il était enfermé dans la tour. Il y avait passé presque toute la matinée et il était en retard pour le déjeuner. Mais cela lui arrivait parfois. Et puis Mary m'a dit qu'il y avait des bruits comme si quelqu'un grattait à la porte. Mais impossible d'ouvrir : il n'y a qu'une seule clé. J'ai appelé. Seulement le battant est épais et il ne me répondait que par des sortes de gémissements. Je ne savais pas quoi faire. J'ai songé à prendre une hache et, à ce moment, la clé a tourné dans la serrure. Il a mis longtemps à ouvrir la porte. Et quand il y a enfin réussi, il s'est écroulé dans mes bras. Il avait été terrassé par une attaque et il avait descendu l'escalier en rampant. Il avait toutes les peines du monde à parler. Il bafouillait quelque chose à propos de la clé. Je suppose qu'il avait compris qu'il était pris au piège à l'intérieur et que personne ne pouvait aller le délivrer. Je lui ai dit qu'il n'avait plus d'inquiétude à avoir, que la clé était dans la serrure et que la porte était ouverte mais il continuait de parler de cette clé. Il est mort dans mes bras. »

— « Ça a dû être affreux pour vous, » fit Daniel.

— « Oh ! oui, monsieur. J'ai l'habitude de la mort mais, avant, je ne l'avais jamais connue que sous une forme décente. Je suis montée une fois là-haut mais je me suis dit qu'il valait mieux ne pas toucher à ses amusettes. Alors j'ai refermé à double tour et j'ai rangé la clé. Elle est restée accrochée à son clou jusqu'à ce que Mr. O'Hanlon vienne me la demander. Est-ce que vous désirez quelque chose ? »

— « Non, merci, » répondit Daniel.

La porte s'ouvrit sur un escalier en spirale. Il faisait sombre.

— « Après tout, nous pourrions peut-être demander une lampe à Mrs. Malone, » suggéra Daniel.

— « Nous nous débrouillerons bien comme cela, » rétorqua Bridget. Daniel commença de gravir les marches. Bridget et Mat lui emboîtèrent le pas. « Que voulait-elle dire par *amusettes* ? » demanda la jeune fille.

— « Je n'en ai pas la moindre idée, » répondit son fiancé. « Nous allons le découvrir. Ce sera peut-être intéressant. » Sa voix résonnait dans l'escalier.

Les murs étaient massifs. Le trio dépassa l'embrasure d'où tombait un peu de lumière, une sorte de créneau que condamnait un grillage rouillé. A cet endroit, la muraille avait près d'un mètre d'épaisseur. L'escalier continuait de s'élever en colimaçon. Soudain, les trois jeunes gens se trouvèrent devant une porte munie d'un solide verrou de cuivre. Mais elle était entrebâillée. Daniel la poussa et, suivi de ses compagnons, pénétra dans une pièce ronde épousant la circonférence de la tour. D'un diamètre de dix mètres, elle était éclairée par une demi-douzaine d'ouvertures équidistantes percées dans la muraille ; chacune était vitrée et comportait un volet métallique. Il y avait des lampes et un groupe électrogène installé à côté d'un établi. C'était à la fois un atelier et un salon — mélange assez étonnant. Il y avait des fauteuils, un divan, un petit réchaud électrique, une paillasse de faïence de taille imposante, une pile de cages de métal entassées les unes sur les autres et, sur l'établi, toutes sortes d'outils : un étau, une perceuse, une meule à rectifier, etc. Mais l'élément le plus étonnant de l'installation était indiscutablement le village lilliputien...

— « Voilà donc ces fameuses amusettes ! » dit Daniel.

Bridget s'approcha des petites maisons. C'étaient des chalets miniatures d'une soixantaine de centimètres de haut et il y en avait plus d'une douzaine. Ils étaient peints de couleurs différentes — jaune, rouge, bleue, sans compter diverses nuances de vert. Certains avaient, devant leur façade, de minuscules boîtes remplies de terreau : naguère, il y avait eu des plantes. La plupart étaient à présent flétries et desséchées. Bridget se baissa et colla un œil contre la fenêtre d'un des chalets et tressaillit de surprise à la vue d'une chambre à coucher miniature possédant un mobilier complet en réduction. Elle appela Daniel qui regarda à son tour et hocha la tête.

— « Eh bien, il prenait son obsession vraiment au sérieux ! »

— « Obsession ? Pourquoi ? »

— « Que veux-tu que ce soit d'autre ? Il se passionnait pour les maisons de poupées comme certains vieillards qui jouent avec des soldats de plomb. »

— « Mais comment a-t-il mis les meubles en place ? Regarde cette armoire. Elle mesure trente centimètres. Impossible de la faire passer par la fenêtre. »

— « Il devait avoir à son service des lutins qui l'ont assemblée de l'intérieur, » fit Daniel en riant. « Regarde... »

Il y avait des charnières peintes de façon à se confondre avec la couleur de la façade. Daniel tâtonna sous l'auvent du chalet et trouva un crochet qu'il fit basculer. Alors, il ne lui resta plus qu'à soulever le toit à la manière d'un couvercle.

« C'est du beau travail, » fit-il. « Il avait des dons pour la menuiserie. »

— « Quelle peine il a dû se donner ! » s'exclama Mat. « C'est très difficile de se procurer des accessoires qui soient tous à l'échelle. Dans les maisons de poupées, il arrive souvent que l'on trouve une soucoupe ayant les proportions d'un piano à queue. Mais je ne vois rien de pareil ici. »

— « La logique interne est l'un des traits caractéristiques de certaines formes d'idée fixe, » répliqua Daniel. « Le rapport de réduction est de l'ordre de un à cinq. Ce lit mesure à peu près trente centimètres. »

— « Quel âge avait-il ? » demanda Bridget. « Quarante-cinq ans ? C'est pathétique, vous ne trouvez pas ? »

Daniel remit en place le toit du chalet et s'approcha de l'établi.

— « Il y a un certain nombre d'outils plutôt bizarres dans le tas, » murmura-t-il.

— « Allons-nous-en, » fit la jeune fille. « Je n'aime pas cet endroit. »

Elle avait parlé un ton plus haut qu'elle ne l'avait voulu.

— « Il y a toujours quelque chose de malsain chez les reclus, » dit Daniel. « Toutefois, celui-ci n'était qu'un doux maniaque. Des maisons de poupées... Ç'aurait pu être pire. »

— « Je ne dis pas le contraire, mais nous en avons suffisamment vu, tu ne trouves pas ? N'importe comment, cette installation n'offre pas d'intérêt particulier pour la mise en vente. »

— « Un atelier insonorisé équipé d'un groupe électrogène avec eau courante... non, en effet, cela ne fait pas une plus-value énorme. »

Daniel s'effaça pour laisser passer Bridget.

— « Et je ne crois pas qu'il y ait une très grosse demande pour les maisons de poupées, » renchérit Mat. « Pas dans la région, en tout cas. » L'Irlandais jeta un coup d'œil aux meurtrières. « Je me demande pourquoi ces ouvertures sont grillagées. »

— « Pour empêcher les moustiques d'entrer quand il fait chaud, » répondit Daniel.

— « Non, les mailles sont trop larges. »

— « Eh bien, c'est que feu Mr. Chauncey avait peur que les chauves-souris ne viennent coloniser son village ! Tout cela est très logique une fois qu'on est dans le coup. »

Le dîner s'avéra aussi exécrable que l'avait été le déjeuner. Le plat de résistance se composait de viande grasse et froide accompagnée de pommes de terre en robe des champs carbonisées. Ensuite, Mrs. Malone apporta une tarte aux pommes, précisant qu'elle l'avait confectionnée dans l'après-midi. La pâte était lourde, cartonnée sur le dessus, molle et gluante à l'intérieur. Et la cuisinière y avait été de si bon cœur avec les clous de girofle que le parfum des pommes disparaissait entièrement. Les convives s'efforcèrent quand même de faire honneur à la pâtisserie dans la mesure de leur force et refusèrent le café.

Se sentant brusquement fatiguée, Bridget souhaita bonne nuit à ses compagnons. Comme elle sortait, Daniel se lança dans un discours soulignant les vertus irlandaises, phares éblouissants dans un siècle de ténèbres. Mat l'écoutait sans manifester beaucoup d'intérêt pour ces propos.

Il y avait, dans le hall, une lampe posée sur une tablette et une autre au pied de l'escalier. La jeune femme éprouva un moment de malaise en s'engageant dans l'ombre du corridor et il en alla de même dans l'escalier. Une troisième lampe brillait sur le palier. C'était bien naturel, au fond : on avait perdu l'habitude des jeux d'ombres vacillants des lampes portatives et des chandelles. Mais il n'y avait rien à craindre, ici. Rien... Pas même le fantôme du cousin Seamus. Si son spectre errait quelque part, c'était la tour et les maisons de poupées qu'il hantait.

L'atmosphère de la chambre était plus réconfortante. Fidèle à sa promesse, Mrs. Malone avait allumé un feu qui pétillait joyeusement. Une adorable petite lampe au verre rose plein de circonvolutions et d'arabesques luisait à côté du lit. Les couvertures étaient repliées, les rideaux tirés. Bridget avait un sentiment de confort et de sécurité. Subitement, elle eut le curieux sentiment de se trouver chez elle.

— « J'espère que nous vous reverrons bientôt, » dit Mat dans la salle d'attente de l'aéroport. « Pourquoi ne reviendriez-vous pas pour votre lune de miel ? »

— « C'est une bonne idée, » répondit Daniel en souriant.

Mais c'était à Rome qu'ils iraient en voyage de noces ; il avait tout préparé. Les chambres étaient déjà retenues à l'hôtel. Le haut-parleur annonça le départ du vol pour Londres. Bridget et Daniel dirent adieu à Mat. Des nuages noirs couraient dans le ciel, présage de pluie.

Bridget ouvrit à peine la bouche pendant le voyage. Au début, Daniel tenta d'entretenir la conversation mais les réponses laconiques de la jeune fille le découragèrent bien vite et il se replia sur son *Times*. Bridget, enfoncée dans son fauteuil, les yeux clos, écoutait le vrombissement des moteurs et s'efforçait de combattre l'idée qui s'était progressivement fait jour en elle au cours des heures précédentes. Elle passait en revue tous les arguments contraires et s'acharnait à repousser le seul argument favorable, totalement irrationnel. Il faut d'abord que je dorme, se dit-elle. La nuit porte conseil. Il est encore trop tôt pour parler de cela.

Mais dans la voiture qui la ramenait chez elle, elle murmura :

— « Chéri... »

— « Oui ? »

— « Je crois que je vais donner ma démission plus tôt que je ne l'avais prévu. Sur-le-champ. »

Daniel lui jeta un coup d'œil. « Voilà qui fera plaisir à ma mère. » Et il ajouta pensivement : « Nous pourrions hâter la réalisation de nos projets. »

— « Je pense à la maison. Je n'ai pas envie de la vendre. »

— « Comment veux-tu faire face aux frais d'entretien ? Tu n'imagines pas la dépense que cela représente. »

— « Je songeais à l'exploiter commercialement. »

Daniel éclata de rire. « De quelle façon au juste ? »

— « En la transformant en résidence pour hôtes payants. »

— « Cela ne me paraît pas très réaliste. Ah ! bien sûr, si tu avais déjà l'expérience de ce métier... »

— « Je pense que je m'en tirerai. »

Daniel garda un instant le silence avant de demander : « Parles-tu sérieusement ? »

— « Oui. Très sérieusement. »

— « Et Mrs. Malone sera au fourneau ? Spécialités régionales ! »

— « Je m'occuperai moi-même de la cuisine. J'aime cela et je m'y connais un peu. »

— « Tu ne trouves pas que la propriété est un peu trop isolée ? »

— « Selon Mat, c'est un avantage. Les gens qui viennent passer leurs vacances en Irlande recherchent la solitude. »

— « C'est lui qui t'a donné cette idée ? »

— « Oui. Mais ce n'est pas idiot. Dans son état actuel, la propriété me rapporterait trois fois rien. Si elle fonctionne comme hôtel pendant une saison, nous aurons de meilleures chances de la vendre à un prix raisonnable. Et cela ne changera pas grand-chose pour nous, en fait. Je serai libre en octobre. »

— « Tu n'as pas assez de temps devant toi, » répliqua calmement Daniel. « Il faudrait des siècles pour tout mettre en ordre. »

— « Deux mois me suffiront. Si je me débrouille bien, je pourrai accueillir mes premiers clients au début du mois de mai. »

— « Tu auras besoin de fonds. »

Il y avait une sorte de mise en demeure dans le ton de Daniel : « Ne te figure pas que je t'aiderai dans cette folie ! »

— « J'ai suffisamment de capitaux, même sans l'héritage du cousin Seamus. »

— « Est-ce que j'ai bien compris, Bridget ? Tu envisages de m'abandonner dès la semaine prochaine jusqu'au jour de notre mariage ou à peu près ? »

— « La séparation ne sera pas forcément aussi longue. Tu n'auras qu'à venir passer tes vacances à Killabeg. »

Daniel ne répondit pas et ni l'un ni l'autre ne desserrèrent plus les lèvres.

— « Tu montes boire un café ? » fit Bridget quand la voiture s'arrêta devant sa porte.

— « Non, merci. Nous sommes fatigués, tous les deux. »

Daniel aida sa fiancée à descendre et l'embrassa sans chaleur. « Nous reparlerons de tout cela demain, » dit-il en manière de conclusion.

La voiture démarra et s'éloigna rapidement tandis que Bridget glissait la clé dans la serrure. Il m'en veut, songea-t-elle. C'est bien compréhensible ! Et il ne doute pas un seul instant que je cèderai quand il commencera à insister. Mais elle savait qu'elle ne cèderait pas et elle se sentait vaguement irritée contre elle-même.

3

UNE querelle brutale — la plus violente depuis des mois — avait éclaté deux jours seulement avant qu'ils embarquent. Les Greenberg les avaient invités et, Dieu sait pourquoi, Helen s'était mise à discourir sur l'Arabie avec volubilité. C'était en partie la faute de Manny Greenberg qui avait fait les cocktails trop forts et qui n'attendait pas que les verres soient vides pour les remplir. Mais c'était là une explication, pas une excuse. Plein d'une haine silencieuse, il observait avec dégoût Helen qui pérorait sur les Bédouins, le verre à la main, des mèches oxygénées s'échappant de son chignon compliqué. Elle évoquait le bon vieux temps qu'elle avait connu avec papa au bord du golfe Persique, la vie merveilleuse de l'époque de la Standard Oil à laquelle Waring l'avait arrachée. Celui-ci essayait de se rappeler à quoi Helen ressemblait dix-huit ans auparavant. Elle était certainement plus jolie qu'aujourd'hui — un corps vigoureux et sain, une gentille frimousse — mais elle n'était pas plus belle qu'une bonne vingtaine d'autres jeunes filles qu'il connaissait. Sa voix n'avait pas changé : une voix rauque, insipide. Et elle avait tendance à hausser le ton quand elle était énervée. Cette voix aurait dû suffire à le mettre en garde mais, Dieu lui pardonne, il l'avait prise pour une intellectuelle ! Il s'était figuré qu'elle avait un esprit intéressant. Elle lui avait parlé des Bédouins, exactement comme aujourd'hui, et il avait été ensorcelé.

Mais, à présent, elle était vieille, elle était grosse et elle était saoule. Ils étaient chez les Greenberg, et les Kohn, eux non plus, n'en perdaient pas un mot. Il la regardait par-dessus l'épaule de Julie Bennit en s'efforçant de prêter attention aux propos languissants de cette dernière mais l'éloquence d'Helen les submergeait. Waring Selkirk patienta jusqu'à ce que sa femme eût commencé de se lancer dans une tirade sur les réfugiés palestiniens ; alors, abandonnant Julie en marmonnant une vague excuse, il s'approcha d'Helen et la coupa net au beau milieu d'une phrase pour lui annoncer qu'il était temps de rentrer : il fallait qu'ils se couchent tôt et que tout soit prêt pour le départ.

Helen lui adressa un regard inexpressif. Bien que ses idées fussent confuses et embrouillées, son esprit réagissait vite dans ces cas-là. Il devinait qu'elle pesait le pour et le contre : comment affirmerait-elle le mieux son prestige ? En affrontant ouvertement

son mari en présence des Greenberg ou en jouant la carte de la docilité ? Elle choisit cette dernière solution mais la bagarre se déclencha dès que la voiture se fut engagée sur la route et elle se poursuivit avec une âpreté croissante pendant les vingt minutes que leur prit le trajet du retour. Une fois qu'ils furent rentrés, la querelle atteignit son point culminant : Helen se déchaîna à grand renfort de hurlements pendant une demi-heure. Soudain, Waring entendit la porte s'ouvrir. « C'est Cherry, » dit-il. « Tais-toi, veux-tu ? » Mais, naturellement, Cherry avait infiniment moins d'importance aux yeux d'Helen que les Greenberg : ses vociférations se firent plus stridentes encore si possible et Waring préféra battre en retraite. La porte d'entrée se referma au moment où il quittait la pièce. Il voulut se précipiter pour dire à Cherry de revenir mais Helen se rua hors de la chambre et l'empoigna par le bras. Il sentit ses ongles s'enfoncer dans la chair. Elle l'immobilisa ainsi jusqu'à ce qu'il fût trop tard. Alors, il l'accusa de ne pas se soucier de Cherry, de se moquer éperdument de ce qui pouvait arriver à leur fille. Sur ce, aux violences verbales succédèrent les violences physiques. Helen fit de son mieux pour l'étrangler et il dut lui tordre le bras pour se libérer de son étreinte. Elle tomba lourdement, poussa un glapissement (à la manière de ces satanés pékinois dont elle parlait tout le temps) et, à croire qu'elle avait entendu ce muet commentaire, elle lui mordit le mollet. D'un coup de pied, il se dégagea et considéra sa femme qui geignait, les quatre fers en l'air. *Intellectuelle,* fit-il dans son for intérieur.

En définitive, elle se calma et regagna sa chambre où elle s'enferma à double tour. Il y avait un lit dans la chambre d'amis mais pas de pyjama. Ma foi, dormir nu n'importait guère à Waring. Il se servit un whisky et retroussa son pantalon pour examiner sa jambe. C'était douloureux et il allait avoir un joli bleu mais, au moins, elle ne l'avait pas mordu jusqu'au sang. Inutile de cautériser la plaie, se dit-il avec un sourire forcé. Il mit un disque de Haydn sur l'électrophone et se prépara à attendre le retour de Cherry.

L'attente fut longue. Il était onze heures et quart quand la porte s'ouvrit à nouveau. Il ne lui demanda pas où elle avait été et elle garda le silence à ce sujet. Elle était pâle et belle. Waring ne trouvait rien à lui dire et elle ne trouvait rien à dire à son père. Elle gagna sa chambre. Il guettait le bruit de

ses pas. Elle s'arrêta devant la porte de sa mère mais ne frappa pas. Quelques instants plus tard, elle rentra chez elle.

Waring songea à la raison qui avait motivé le voyage qu'ils allaient entreprendre : l'occasion de s'arracher à l'imbroglio dans lequel ils étaient tous les trois englués. Cela pourrait faire du bien à tout le monde — à Helen, à lui-même et à Cherry, avait-il pensé. Mais, à présent, cette idée paraissait risible. Une vie gâchée, ça s'emporte dans ses bagages, quoi qu'on fasse.

Le lendemain, Waring adopta une attitude conciliante et, abstraction faite de quelques remarques hargneuses, Helen se contenta de bouder la majeure partie de la journée. La situation alla, pourtant, s'améliorant. L'idée de prendre le bateau l'excitait et Cherry, elle aussi, paraissait satisfaite à sa façon souriante et silencieuse. Dans de tels moments, Selkirk avait la conviction que la vie n'était pas nécessairement une route menant de la catastrophe au désastre, qu'il y avait en chemin des endroits où l'on pouvait faire halte pour revenir sur ses pas. La traversée se passa le mieux du monde. Il y eut un jour de grosse mer qui mit Waring sur le flanc et permit à sa femme de le traiter de haut : dans son enfance, elle avait sillonné les océans pour accompagner son père jusqu'aux points les plus reculés du globe et elle se vantait de n'avoir jamais eu le mal de mer. En outre, elle fit connaissance d'un couple qui se rendait en France et qui était prêt à prêter attention à la ronde endiablée de ses petits dadas. Avant que le navire jette l'ancre à Cobh, on échangea réciproquement des adresses en se promettant de garder le contact. Waring savait ce qu'il en adviendrait : d'abord de longues lettres intimes d'Helen qui surprendraient leurs destinataires et dont la flagornerie les inciterait à répondre sans délais. D'où de nouvelles missives, encore plus verbeuses, par retour du courrier. Cette fois, ce serait trop : le souvenir des heures passées à flâner sur le pont ou au bar s'estomperait vite et, il fallait bien le reconnaître, les lettres d'Helen n'étaient pas seulement longues — elles étaient assommantes. Il y aurait peut-être, un peu plus tard, un petit mot laconique et réservé mais Helen aurait alors éprouvé depuis longtemps une nouvelle déception. Elle souffrirait une fois de plus d'être mise au rancart, songeait Waring.

Néanmoins, l'euphorie de son épouse ne tarda pas à s'éroder du fait de la pénible épreuve du débarquement et d'un voyage cauchemardesque dans une voiture de location délabrée. Lorsque l'on arriva à destination, la béatitude d'Helen s'était définitivement envolée. Quand ils eurent franchi les collines, ils aperçurent à droite une étendue désolée, plate comme la main. Les nuages bas qui encapuchonnaient les sommets étaient chargés de pluie, le ciel noir pesait comme une chape sur le paysage sombre et détrempé. C'est à peine si Waring distingua un minuscule édifice au milieu de ce désert.

Helen l'avait vu, elle aussi :

— « Seigneur mon Dieu, je n'en crois pas mes yeux ! Choisir un coin pareil pour passer ses vacances ! Même venant de toi, je n'en reviens pas. Eh bien, reste ici si tu en as envie. Moi, je pars demain avec Cherry. Nous irons au Maroc comme j'en avais eu l'intention. Au moins, nous aurons du soleil. »

Ils arrivèrent à la maison. Helen, furieuse, faisait la tête et s'en prenait aux moindres détails : la chambre était glaciale, les tentures ne lui plaisaient pas, le savon n'était pas à son goût et le lit était trop dur. Waring nota cependant que les autres pensionnaires suscitaient l'intérêt de sa femme. Il y avait un jeune Irlandais, Mat O'Hanlon, l'homme d'affaires de Bridget Chauncey (il paraissait la seconder), et un ménage allemand, les Morwitz. Stefan, le mari, était un gaillard puissamment charpenté, très blond, assez bien de sa personne mais qui commençait à se décatir bien qu'il ne fût certainement pas plus âgé que Waring. Sa femme, Hanni, une petite brune, était encore jolie.

— « Que penses-tu des Morwitz ? » demanda Helen à son époux quand ils se furent retirés dans leur chambre.

— « Ils me paraissent sympathiques. »

— « Ils forment un couple étrange. »

— « Qu'est-ce qui te fait dire cela ? »

— « Il est inattendu qu'un grand aryen blond — c'est sûrement ce qu'il était — épouse une juive. »

— « Elle est juive ? »

— « Bien sûr ! Ça se voit à un kilomètre. »

Helen avait peut-être raison mais, l'important, c'était que le couple l'intriguât. Il y avait bien une heure ou deux qu'elle ne parlait plus de repartir. Et elle eût été tout à fait capable de déguerpir avec Cherry, ce qui aurait contraint Waring à les suivre. Ç'aurait été là une défaite humiliante ouvrant la voie à

d'autres défaites. Il fit quelques remarques qui n'engageaient à rien et Helen continua de s'interroger sur les Morwitz, sur leur hôtesse, sur l'Irlandais. Bridget avait une bague de fiancailles, d'où de nouvelles spéculations. Elle était plus jeune qu'Helen ne s'y était attendue. Vraiment très jeune pour faire ce métier.

Helen parlait avec douceur et amabilité. Elle semblait avoir complètement oublié les propos insultants qu'elle avait proférés dans la journée. Comme si des lustres s'étaient écoulés depuis qu'elle les avait tenus. Petit à petit, la conversation prit une autre tournure et Waring, qui ne s'y trompait pas, frémit avec répugnance. Il était en train de se déshabiller quand Helen, qui était déjà couchée, lui dit :

— « Ne bouge pas. » Il la regarda d'un air interrogateur. « Tu es bel homme, chéri. Tu te tiens bien. Ce n'est pas comme cet Allemand. » Elle se dressa sur un coude. « Tu sais que tu es remarquablement conservé pour un garçon de ton âge ? Il faut te rendre au moins cette justice. »

C'était un appel du pied qui ne laissait nulle place au doute. Certes, Waring pouvait faire la sourde oreille mais il lui faudrait alors subir les vitupérations de harangère de sa femme qui mettrait probablement à exécution la menace qu'elle brandissait de partir avec Cherry. Un sourire machinal aux lèvres, il s'approcha du lit. Tu as beau te bichonner avec amour, ton esprit est en train de devenir celui d'un vieux, se dit-il.

Il voulait la paix et il fallait qu'il la trouve. C'était pour cela qu'il acceptait de se livrer à cette obscénité. La pluie martelait bruyamment les fenêtres.

Un peu plus tard, Waring se réveilla. Il avait besoin de passer dans la salle de bains. D'habitude, il gardait une lampe de poche à portée de la main car Helen détestait qu'il allume quand elle dormait. Mais cette fois, il avait oublié sa torche. Cela n'avait guère d'importance car la lune éclairait la pièce. Il glissa ses pieds dans ses pantoufles, enfila sa robe de chambre et sortit silencieusement.

Quand il revint dans la chambre, Helen dormait toujours. Son visage posé sur l'oreiller était désarmé comme un visage d'enfant. Il alla se planter devant la fenêtre d'où l'on apercevait le jardin, le lac et, au-delà, l'étendue monotone de la plaine et les collines

lointaines. La lune était presque à son plein. Il n'avait pas pris la peine de mettre ses lunettes et sa myopie transformait le décor en une sorte de lavis brumeux, gris et argent, où la pelouse, le lac et les marais étaient autant de taches aux nuances différentes qui se fondaient les unes aux autres avec, ici et là, la silhouette indistincte des arbres et des buissons. On aurait dit une peinture chinoise. Normalement, il faisait des efforts pour voir les choses de façon claire et nette mais le spectacle de ces masses lumineuses et indistinctes lui apportait une certaine satisfaction. Il était seul et se sentait à l'aise dans la nuit. Un vague souvenir lui revint en mémoire, lointain souvenir à demi-estompé de l'époque heureuse de son enfance. Ce n'était pas celui d'une scène précise mais d'une atmosphère, d'un monde amorphe et magique aux frontières duquel palpitait l'inexprimable. Il n'avait pas encore neuf ans. C'était avant qu'on eût compris pourquoi il avait de si mauvais résultats à l'école et qu'on l'eût conduit chez un oculiste.

Ce qu'il se rappelait parfaitement, c'était l'impression qu'il ressentait quand il mettait ses lunettes. Aussitôt, tout devenait sec, brutal, laid. Les visages perdaient leur douceur, leur flou aimable pour se déformer, pour être des choses crues marquées de tous les stigmates de la colère, de la hargne et de la cruauté. Avait-il vraiment éprouvé cette impression ou n'avait-ce été qu'une interprétation ultérieure de la confusion qu'avait ressentie l'enfant qu'il était en voyant subitement le monde se cristalliser dans la réalité ? C'était, en tout cas, comme s'il avait perdu quelque chose — cela, il s'en souvenait. De même qu'il se souvenait d'avoir travaillé d'arrache-pied à l'école pour oublier, pour se détourner de cet univers vague et imprécis. Quelle réaction bizarrement adulte !

Curieux qu'il n'ait jamais songé à battre en retraite, à perdre ses lunettes ou à les casser. Il savait qu'il n'était pas possible de faire marche arrière, que le bonheur est le fait du hasard ou d'une anomalie.

Une fois sorti de l'enfance, sa vie avait été un combat permanent contre les opticiens et leur volonté farouche de lui prescrire des verres trop faibles. S'il devait voir le monde tel qu'il était, il voulait le voir clairement avec ses verrues et tout le reste.

Quelque chose avait bougé dans le jardin. Un animal. Un renard ? Sans doute pas. C'était trop vertical. Les blaireaux peu-

vent-ils se mettre debout ? Etait-ce une région à blaireaux ? Il cligna des yeux, essayant d'accommoder. Non... Ce n'était pas aussi gros qu'un blaireau adulte. Alors ? Un écureuil ? Les écureuils étaient plus petits. La forme se déplaçait au clair de lune d'une allure à la fois insolite et familière. Après l'avoir contemplée encore un bon moment, Waring alla chercher ses lunettes sur la table de nuit : la curiosité était plus forte que l'envoûtement qui le fascinait.

Le monde retrouva sa dureté et sa sécheresse. D'abord la chambre — une petite tache sur le tapis, une cigarette tordue et écrasée dans le cendrier, des rides sur le visage d'Helen. Et, dehors, le cyprès noir et malveillant, les ombres qui hachuraient l'argent translucide du lac, la nudité désolée des marais. Là où il avait vu se mouvoir quelque chose, il n'y avait plus rien. La silhouette s'était enfuie, naturellement. Pourtant, il ne s'était pas absenté plus de deux ou trois secondes de son poste de surveillance. Il regarda sous les chênes, au bord du lac. Toujours rien. Soudain, quelque chose bougea à l'extrémité de son champ de vision. Du côté de la tour. Cela ne dura que le temps d'un éclair : déjà, ce qu'il avait entraperçu avait disparu derrière les remises. Waring resta aux aguets, à la fois bouleversé et surexcité. C'était absurde, naturellement. Il ne pouvait s'agir que d'une hallucination. Depuis des siècles, ce pays était en proie aux sortilèges.

Il se rendit compte qu'il avait dû crier lorsqu'il entendit grincer le sommier. Helen se dressa sur son séant, releva les cheveux qui lui tombaient dans les yeux et s'exclama :

— « Mais qu'est-ce qui te prend, enfin ? »

4

CHEZ lui, Stefan se levait ponctuellement à six heures et demie au moment où sonnait la pendulette d'Hanni. Il se douchait, se rasait, prenait un solide petit déjeuner et sautait dans sa voiture pour franchir les dix kilomètres qui le séparaient de Munich et arriver au magasin quelques minutes avant l'ouverture, fixée à huit heures. C'était une routine qu'il observait scrupuleusement et maudissait de bon cœur. En vacances, il pouvait être enfin lui-même, grand maître de l'heure et des horloges

sans aiguilles, il pouvait flâner tout son saoul. C'était ce qu'il avait expliqué à la jeune Anglaise dès son arrivée et elle avait fort bien compris : on lui mettrait son déjeuner de côté, un œuf frit et du café frais, qu'il prendrait quand cela lui chanterait. Cependant, il ne profitait pas de la facilité qui lui avait été accordée car il avait beau se retourner avec volupté dans son lit, faire durer son bain, bref se retarder de façon délibérée, il avait l'estomac dans les talons et il se retrouvait à la salle à manger à peu près à l'heure où se levaient les rideaux de fer des établissements Stefan Morwitz à Munich, à Francfort et à Bonn. Mais, après, quel changement ! Il avait devant lui la perspective d'une journée de bonheur où il n'était pas obligé de rencontrer ses contemporains, une journée sans vendeurs et sans acheteurs dont les visages étaient des miroirs où, au fil des jours, il voyait s'approfondir les rides que l'avidité et l'angoisse creusaient sur son propre front. Certes, il y avait du monde à l'hôtel, les membres du personnel, les autres résidents, mais il pouvait leur échapper en s'enfonçant dans la campagne silencieuse et sereine. Ce qu'il ne manquait pas de faire avec satisfaction en dépit de la pluie qui tombait presque sans interruption. Il savourait ce paysage désolé de marécages et de collines. Au début, il avait été déçu en constatant qu'il n'y avait qu'un seul itinéraire à peu près possible et que, à l'aller comme au retour, on était forcé de refaire le même chemin pendant deux kilomètres. Mais il s'y était rapidement habitué et avait même fini par y prendre plaisir. On suivait une mauvaise route sous la pluie battante et, entre deux bourrasques, on apercevait un décor qui était toujours le même et possédait pourtant une diversité infinie — le marécage désolé et les collines dont la silhouette changeait imperceptiblement. Stefan étudiait les tertres et les dépressions de la fondrière, les mares, les avancées de vase noire, les parcelles de lande où poussaient quelques plantes et où s'épanouissaient quelques fleurs. On l'avait mis en garde : il était possible de s'aventurer avec prudence sur la lande mais le terrain était perfide et dangereux. Le seul endroit sûr, c'était la route étroite et rocailleuse qui serpentait à travers l'immensité du bourbier, succession de trous d'eau et d'îlots. En suivant cette voie précaire, on parvenait jusqu'aux collines et il n'y avait plus qu'à revenir par le même chemin.

Au-delà s'étirait une plaine sauvage et spongieuse, semée de rochers, de broussailles et de bruyères se haussant vers le ciel gris imprégné d'humidité. Là où il n'y avait pas de pierres, le

sol cédait sous le pied et l'herbe, quand on en trouvait, était d'un vert émeraude si éclatant qu'on n'en croyait pas ses yeux. Morwitz préférait ce pays à la Norvège où il avait été l'année précédente, il le préférait aux Dolomites, aux Pyrénées et aux Abruzzes. S'il avait choisi le Nord, se disait-il, c'est parce que trop de ses compatriotes étaient attirés par le Midi — un jour, alors qu'il se croyait seul sur un plateau roussâtre, il avait découvert au contour d'un éperon rocheux toute une famille qui prenait son bain de soleil : la mère au corps flasque et informe, une fille blonde avec une queue de cheval, le père et les deux fils en culottes tyroliennes. Mais il savait maintenant qu'il existait autre chose. Il l'avait pressenti en Norvège : ce n'était pas une réponse mais, plutôt, une sorte d'interrogation frémissante au fond de lui-même, le sentiment d'une découverte à faire. Et cette impression lui revenait, plus forte que jamais, depuis qu'il était en Irlande. Un pays ancien, songea-t-il. Une terre d'innocence.

Ses talons martelaient le sol avec détermination et il se surprit à fredonner. Une vieille mélodie jaillie de son enfance, de l'époque où il randonnait avec ses compagnons sous un soleil brutal. De longues journées passées sous un ciel sans nuages et qui s'achevaient au crépuscule dans la fumée du feu de camp. On chantait infatigablement dans une atmosphère de camaraderie implicite, tacite. Mais c'était en Allemagne et le garçon qui arpentait alors les routes était jeune, très jeune.

Chaque soir, Bridget se faisait une obligation d'être parmi ses hôtes pendant l'heure précédant le dîner. Cela provoquait l'admiration de Stefan qui appréciait également la manière dont elle masquait le dur travail qui était le sien car il lui fallait s'occuper de tout. L'arrivée de Daniel, son fiancé, n'avait rien changé à cette habitude. Elle bavardait avec les clients en dégustant un verre de porto.

— « Je voudrais vous demander quelque chose, Herr Morwitz ? »

— « Si je puis vous répondre, ce sera avec plaisir. »

— « Voyez-vous ce carnet ? Je l'ai trouvé il y a deux mois quand nous avons nettoyé la maison. Il vient de me tomber sous la main aujourd'hui. Mon allemand est très médiocre et je suis incapable de déchiffrer l'écriture. »

C'était un carnet relié en cuir vert. Les pages étaient réglées

de bleu et le papier était de bonne qualité. L'écriture pointue était élégante. Une date était portée en haut de la première page : *Juli 5,* mais l'année faisait défaut.

— « C'est un journal intime, » dit Stefan.

Bridget hocha la tête. « Oui. J'ignore à qui il appartenait. Dans la mesure où l'on ne sait pas qui l'a rédigé, il me semble qu'il n'y a pas d'indiscrétion à le lire. Qu'en pensez-vous ? »

Stefan réalisait qu'il s'agissait d'une astuce faisant partie de la méthode de Bridget pour créer une ambiance détendue et mettre ses hôtes à l'aise. Bien sûr, elle aurait pu montrer le carnet à Hanni pendant qu'il se promenait mais la jeune Anglaise avait deviné qu'Hanni était une personne essentiellement heureuse et contente de son sort alors qu'il était, lui, quelqu'un de fébrile dont il fallait tout le temps stimuler l'intérêt et la curiosité.

— « Il n'y a de domaine réservé que lorsqu'on a affaire à ses amis, » répondit Stefan. « Vous dites que ce carnet était ici quand vous avez pris possession de la maison ? Et vous n'avez aucune idée de son origine ? »

— « Non. La propriété appartenait à un de mes cousins qui, à ma connaissance, n'avait pas d'Allemands parmi ses relations. Il collectionnait pourtant des objets germaniques — des tableaux ou des choses de ce genre. »

Stefan avait commencé d'examiner la première page et une phrase lui avait sauté aux yeux : « *Il n'y a pas d'excuse à l'échec, il n'y a pas de circonstances atténuantes, il n'y a pas de justifications au remords.* » Instinctivement, Morwitz éprouva un élan de sympathie pour celui qui avait écrit ces mots et sa curiosité ne fit que redoubler. Il leva la tête.

— « Voulez-vous que je traduise ? »

— « Je pensais qu'il serait peut-être intéressant de savoir ce que contient ce journal. »

— « Un instant, je vous prie. »

L'écriture, ardue au premier abord, paraissait moins compliquée à démêler quand on l'étudiait de plus près et Stefan constata qu'il la déchiffrait assez aisément.

« *Il fait toujours aussi beau. Ce temps se maintient déjà depuis plusieurs jours. S se plaint de la chaleur mais je trouve pour ma part que la température n'est pas plus pénible que celle du printemps à Munich. L'air demeure humide. De temps en temps, il y a un coup de vent et l'on a presque froid*

à l'ombre. Je suis heureux de cette chaleur. Je me rappelle un jour semblable à celui-ci. Il y a bien longtemps. C'était pendant les fêtes de mai. J'étais un jeune homme, alors. C'était la première fois que V venait en Allemagne. Nous étions amoureux, nous nous baignions ensemble. C'est étrange. Jusqu'à un certain point, la vie s'élargit, on découvre une multitude de points de vue qui semblent se succéder à l'infini. Et puis, sans préavis, tout se recroqueville. L'horizon se rétrécit et l'on se trouve cerné par l'amer rempart de ses propres erreurs et de ses propres défaites. C'est là, bien sûr, une émotion à laquelle nous devons résister. Il n'y a pas d'excuse à l'échec, il n'y a pas de circonstances atténuantes, il n'y a pas de justifications au remords. Mais cette discipline que l'on s'impose à soi-même est impuissante à vous rendre la claire vision de la jeunesse : car la jeunesse s'est enfuie avec le chaleureux bouillonnement du sang, l'alacrité des muscles. Grâce à Dieu, reste le travail pour donner un but et un sens à l'existence. Sans cela, qu'y aurait-il ? Le destin de S — la recherche perpétuelle de l'oubli au fond de la bouteille, une suite de nuits de débauche et de matins atroces, l'estomac à l'envers ? Je le méprise du fond du cœur mais je dois reconnaître que ce n'est pas vraiment lui qui a choisi son destin, c'est son destin qui l'a choisi. »

Stefan s'interrompit.

— « Je n'arrive pas à traduire très bien, n'est-ce pas ? La page s'arrête ici. Désirez-vous que je... »

— « Pas maintenant, vous êtes très aimable. » Bridget tendit la main pour reprendre le carnet. « Cela semble très banal. Sentimental et mélodramatique. »

— « C'est sans doute la médiocrité de ma traduction qui vous fait cet effet. Je trouve personnellement ces remarques intéressantes. Vous ne savez vraiment pas qui est l'auteur de ce journal ? Un Allemand d'un certain âge qui habitait ici... Munichois comme moi. Et il travaillait. Que pouvait-il faire ? Peut-être était-ce un écrivain ? »

Bridget sourit. « Et il avait meilleur temps que vous ! Voulez-vous que je vous laisse ce journal pour que vous puissiez le lire à loisir ? »

— « Si cela ne vous ennuie pas... »

— « Je vous en prie. Comme cela, vous me raconterez la suite un autre jour. »

L'Américain était professeur de sciences sociales dans une université du Mid-West et Morwitz constata qu'il était capable de parler avec éloquence et intelligence de sa spécialité. Stefan avait peu de goût pour les sciences sociales qui impliquaient que les hommes et les femmes pouvaient être traduits sous forme de courbes et de données statistiques par le truchement de l'analyse quantitative mais Waring discutait d'une manière lucide et raisonnable et c'était intellectuellement stimulant. Peu à peu, l'Allemand se rendit compte qu'Helen, la femme de Selkirk, manifestait une agitation grandissante ; elle fit deux ou trois commentaires qu'il jugea niais et que Waring fit mine d'ignorer. Stefan fut content quand elle parut se désintéresser de leur conversation mais il s'aperçut bientôt que ce n'était qu'une feinte. Lorsqu'Helen eut la certitude d'avoir un public, elle lança d'une voix claironnante :

— « Vous n'imagineriez pas, mes amis, ce qui est arrivé à Waring cette nuit ! »

Stefan nota que l'Américain serrait les mâchoires. Waring poursuivit la discussion comme s'il n'avait rien entendu. Les convives s'étaient soudain tus. Bridget rompit le silence pour demander courtoisement :

— « Que lui est-il donc arrivé ? »

— « Je t'en prie, Helen ! » s'exclama Selkirk.

Helen sourit à son mari. « Il est convaincu d'avoir vu un farfadet qui se promenait au clair de lune. »

— « Je suppose que c'était un jeu de lumière, » fit Waring. Son embarras était tel qu'il en bégayait presque. « J'étais devant la fenêtre de la chambre et j'ai vu quelque chose bouger. Cela n'a duré que le temps d'un éclair. Ce devait être un animal. »

— « Il m'a réveillée pour me raconter ça, » dit Helen à la cantonade.

— « Eh bien, Mr. Selkirk n'est pas la première personne à avoir eu ce genre de visions, » déclara Bridget.

— « Ne me raconte pas que tu as vu des gnomes, toi aussi ! » s'écria Daniel en s'esclaffant.

— « Mary, la bonne, affirme qu'elle a aperçu des membres du petit peuple autour de la maison. »

— « Le petit peuple ? » répéta Hanni. « Je ne comprends pas. »

— « Oh! c'est une vieille légende irlandaise. Il s'agit d'une race d'hommes et de femmes minuscules qui pratiquent la magie.

La plupart du temps, ils sont invisibles mais certaines personnes peuvent parfois les entrapercevoir. »

— « Cela existe aussi en Allemagne, » dit Stefan. Voyant l'air étonné de sa femme, il se tourna vers elle pour lui expliquer : « *Die Kobolde. Verstehst du ?* »

— « Ah ! oui, » acquiesça Hanni. « Ils font des méchancetés. »

Elle avait simplement hoché la tête mais, derrière le balancement de sa chevelure sombre, Stefan discernait l'orgueil et l'humilité, la résignation désespérée à la souffrance de la race à laquelle appartenait sa femme. Ce qui suscitait encore en lui un sentiment de colère et de dégoût.

— « Pas des méchancetés, » laissa-t-il tomber d'une voix sèche. « Après tout, ce ne sont pas des humains. »

— « Pour autant que je sache, » renchérit Bridget, « les lutins et les fées d'Irlande sont considérés comme très amicaux. Mais Mat pourra vous en parler mieux que moi. »

— « Je ne suis nullement un spécialiste de nos superstitions nationales, » répliqua l'intéressé. « Mais il est certain que les paysans de chez nous qui croyaient à ces personnages ne les craignaient pas comme les craignaient les Ecossais — sans compter les Britanniques. »

Waring était heureux que l'intervention d'Helen eût dégénéré en une discussion générale. « Ces lutins, les trouve-t-on partout ou uniquement en certains lieux privilégiés ? » demanda-t-il.

— « Je ne crois pas qu'on en ait signalé beaucoup à Dublin, » répondit Mat. « Ce qui signifie que, comme la plupart des autres, cette superstition rurale ne peut survivre à l'urbanisation. Mais plus on s'enfonce dans les campagnes et plus on entend raconter de légendes. Quoique, maintenant, avec la télévision, les gens parlent davantage du dernier feuilleton. »

— « Et où demeurent les *goblins* irlandais ? » s'enquit Stefan. « Dans les trous du sol ? »

— « Quelques-uns, peut-être. Mais la croyance populaire leur assigne plutôt les *raths* comme résidence. »

— « Les *raths* ? »

Mat sourit : « Nous sommes précisément sur l'emplacement de l'un d'eux. C'étaient d'anciennes forteresses de terre. Au cours des siècles, on a souvent construit des châteaux sur leurs sites. C'est ce qui s'est passé ici. Il y a, au-delà de la tour, une élévation de terrain caractéristique. »

— « On peut donc raisonnablement penser que le domaine est hanté ? » demanda Daniel.

— « Non, pas hanté. Il ne s'agit pas de fantômes. Mais les paysans d'antan devaient naturellement penser que l'endroit était habité par des esprits. »

— « Le croient-ils encore ? Mary est de la région, n'est-ce pas ? »

— « Il y a trois cents ans que le château a été détruit et sa construction remonte à six siècles. Je doute fort qu'il reste encore des lutins dans les parages. »

— « S'il y en a, ils m'ont probablement jeté un sort, » s'exclama Bridget. « J'ai envoyé tout leur mobilier à un home d'enfants. »

C'était au tour de Stefan d'être surpris.

— « Leur mobilier ? » répéta-t-il.

Bridget sourit. « Je plaisante, Herr Morwitz. Il y avait je ne sais combien de maisons de poupées dans une pièce de la tour. Elles y sont toujours mais je me suis débarrassée des meubles, des lits, des armoires, etc. »

— « Des maisons de poupées ? » fit Waring. « Il y a eu des enfants ici ? »

Bridget secoua la tête. « Non. C'était seulement la marotte de mon cousin. »

— « Etrange marotte. »

— « En effet. Mais être étrange est le propre des marottes, n'est-ce pas ? »

— « Le farfadet de Mr. Waring envisageait probablement un séjour de quelque durée, » dit Daniel. « Il a dû être terriblement déçu en entrant dans la tour et en ne trouvant rien d'autre que des planchers nus pour se coucher. Tu as raison de parler de malédiction, Bridget, je suis sûr que tu ne dormiras pas de la nuit ! »

— « On aurait dit... » Waring hésita et n'acheva pas sa phrase.

— « On aurait dit quoi ? » le pressa Daniel.

— « Oui, explique-nous à quoi il ressemblait, » fit Helen. « Ton récit était un peu confus sur le moment. »

Elle lui adressa un sourire de défi, défi qu'il accepta en la foudroyant du regard. Se tournant vers Daniel, il poursuivit :

— « Tant pis si je passe pour le dernier des imbéciles. Toujours est-il que dans la nuit, à la lumière de la lune, j'ai eu l'impression d'une silhouette féminine plutôt que masculine. »

— « Elle était jolie ? » demanda Helen. « C'est pour ça que tu as pris tout ton temps avant de m'appeler ? »

Waring fit la sourde oreille.

— « Donc, » reprit Daniel, « vous avez vu quelque chose... quelque chose d'insolite ? »

La question avait été posée sur un ton sérieux et Waring se sentit mal à l'aise.

— « Je vous l'ai dit... ce devait être une illusion d'optique due au clair de lune. Il s'agissait certainement d'un animal quelconque qui se promenait. Mais la vision pure, cela n'existe pas. L'esprit ajoute toujours quelque chose et, la nuit, quand on est à moitié endormi... eh bien, il peut ajouter un élément insolite. N'est-ce pas le fond même des histoires de fantômes ? »

— « De quel sorte d'animal s'agissait-il, à votre avis ? » demanda Mat.

— « Je n'en sais rien. Pourquoi ? Est-ce important ? »

— « Je me demandais quelle bête peut donner l'impression d'être féminine. »

Helen éclata de rire. « Pour Waring, n'importe laquelle ! »

Stefan regarda Hanni. Elle s'était endormie, une joue au creux de la main. Il l'étudia à la lumière de la lampe de chevet. Comme tout à l'heure, pendant le dîner, il avait une conscience aiguë du fait que sa femme était juive. A demi juive, en réalité. L'eût-elle été totalement, rien n'aurait pu la sauver des intentions homicides des hommes qui étaient du sang de son propre père. Heureusement pour elle, sa mère était morte avant la guerre. Stefan revoyait la liste qu'Hanni conservait entre les feuillets de la Bible catholique qui avait appartenu à son père, catalogue des cousins, des oncles, des tantes dont le nom était écrit en toutes lettres comme un mémorial de l'épouvante. La Bible était rangée au fond du secrétaire d'Hanni, à Munich. Il l'avait trouvée un jour, par hasard, et n'en avait jamais parlé. Tous ces morts, avec leurs rapports de parenté, le lieu où ces êtres avaient vécus et le lieu de leur mort... Auschwitz, Bergen-Belsen, Buchenwald, Therensienstadt.

Stefan éteignit. Il sentait l'étreinte fraîche des draps autour de son corps tendu. La pluie sonore crépitait sur les carreaux. Ses pensées suivaient les méandres d'étranges chemins, analogues aux routes lointaines et gauchies de la fièvre. Il songeait à la

vision de l'Américain, à cette petite silhouette svelte dansant au clair de lune dans l'univers argenté de l'innocence. Avoir eu cette expérience, fût-ce un instant fugitif et même si ç'avait été une illusion, c'était une chose qu'il enviait sans en éprouver, pour autant, de l'amertume.

Il aspirait au sommeil, à l'oubli. Mais le sommeil et l'oubli lui échappaient.

5

MAT ne se rappelait pas avoir vécu une journée plus atroce, avoir connu des sentiments aussi contradictoires en l'espace de vingt-quatre heures. D'abord, ç'avait été l'attente matinale. Il avait observé Bridget pour jauger son impatience et avait constaté avec joie combien elle était calme. Elle s'était occupée des corvées quotidiennes aussi gaiement et avec le même détachement que d'habitude ; elle avait ordonné à Mrs. Malone de préparer le lit de Daniel sur un ton aussi indifférent que s'il s'était agi d'un client. Mat avait traîné dans la maison, l'oreille tendue, à l'affût d'un bruit de moteur. Et quand la voiture était enfin arrivée, il avait surveillé Bridget, s'attendant à ce qu'elle se précipitât à la rencontre du jeune homme. Mais elle n'avait pas bougé. Daniel s'était approché avec sa valise et Mat avait alors abandonné son poste d'observation à la fenêtre du premier étage. Il était sur le point de dévaler l'escalier, craignant de rater les retrouvailles des deux jeunes gens, quand il avait vu Bridget dans le hall. Alors, il avait réalisé que la rencontre allait se produire d'une seconde à l'autre. Daniel était entré. Elle lui avait souri — un sourire qui n'avait rien de spécial — et avait ouvert les bras pour l'étreindre. Ils avaient échangé un baiser de pure forme, le baiser que l'on donne à un frère ou à un vieil ami de la famille. Mat était descendu, le cœur battant tellement il se sentait soulagé.

— « Tu te souviens naturellement de Mat, mon chéri, » avait dit Bridget. « C'est un rocher inébranlable. »

Un sourire fugitif avait passé sur le visage étroit et mince de l'Anglais, un sourire qui ne se voulait probablement pas méprisant mais Daniel avait subi le même conditionnement que la plupart de ses compatriotes.

— « Je n'en doute pas. Vous avez l'air en pleine forme, Mat. Et la pêche ? Est-ce que ça rend ? »

Puis, trois heures durant, Mat avait édifié des plans. Bridget devait déjà être fatiguée de Daniel en février : c'était la raison pour laquelle elle avait tellement tenu à venir à Killabeg s'occuper de l'hôtel. L'autre n'éprouvait sans doute pas le même sentiment — comment imaginer qu'un homme puisse souhaiter abandonner une fille comme Bridget ? Mais les Anglais étaient fermés aux émotions profondes et, n'importe comment, il faudrait bien qu'il se fasse une raison, il ne serait pas le premier. Mat était en train de se demander s'il valait mieux parler très vite à Bridget ou attendre un peu quand il les revit l'un et l'autre.

Il était dans la bibliothèque dont la porte était ouverte. En entendant le pas de la jeune fille dans le couloir, il avait levé la tête. Il y avait un autre bruit de pas. Puis la voix de Daniel retentit. Bridget jeta un bref coup d'œil à l'intérieur de la pièce mais elle ne remarqua pas Mat dont le fauteuil était dans l'ombre et que masquait un vase débordant de fleurs. Elle s'était immobilisée et Daniel l'avait serrée dans ses bras avec toute la passion qui avait fait défaut lors de leur première rencontre. Peut-être, sans avoir l'air de rien, Bridget avait-elle vu Mat en haut de l'escalier et avait-elle fait attention. Cette fois, son baiser n'avait rien de protocolaire. Son visage était collé à celui de Daniel qu'elle tenait par le cou, l'attirant vers elle. Mat ne voulait pas voir cela mais il était incapable de détourner les yeux. Les deux corps se pressaient l'un contre l'autre. Et puis, sous le regard horrifié et fasciné de l'Irlandais, la main de Daniel avait glissé le long du dos de Bridget, suivant la courbe de la cuisse sur laquelle elle s'était refermée avec une assurance et une intimité de propriétaire.

Enfin, les jeunes gens s'étaient séparés et s'étaient éloignés. Mat était resté immobile, les yeux rivés sur la porte. Ses mains tremblaient. Une partie de son esprit lui soufflait qu'il lui avait au moins été épargné de se conduire comme le dernier des imbéciles mais c'était là une bien piètre consolation dans sa détresse.

Il s'arrangea pour les éviter jusqu'au dîner. Après le repas, tout le monde prit le café dans la bibliothèque et, derrière sa tasse, il les observa furtivement. Bridget était toujours égale à elle-même — des yeux gris au regard direct sous l'or somptueux de ses cheveux, un sourire entrouvrant ses lèvres rouges. Jusque

dans sa façon de s'asseoir, il émanait d'elle une sorte de discipline et d'honnêteté. Pour la paix de son esprit, O'Hanlon essayait désespérément d'identifier cette femme à celle qu'il avait entrevue dans le couloir mais il n'y parvenait pas. Il y avait quelque chose qui ne collait pas. Il fallait qu'il ait une explication. Et, soudain, il eut une illumination : c'était le mouvement de cette main, avec tout ce qu'il impliquait d'intimité obscène, qui avait donné à la scène sa coloration scandaleuse. Mais l'initiative était venue de Daniel — Bridget n'y était pour rien. Voilà bien ce à quoi l'on pouvait s'attendre de la part d'un Anglais ! Elle avait toléré la privauté mais ne l'avait pas souhaitée, ne l'avait pas accueillie avec plaisir — c'eût été impensable. Peut-être n'était-elle pas encore prête à congédier son galant mais c'était une jeune fille pure. A une remarque de Stefan, le coin de la lèvre de Bridget se releva et son sourire creusa une fossette sur sa joue. Elle était pure, il ne pouvait pas y avoir de doute. Absolument pas.

La chambre de Mat était attenante à celle de Daniel. Il entendit l'Anglais rentrer quelques minutes après que lui-même fut monté. La porte s'ouvrit et se referma, le plancher grinça, de l'eau coula d'un robinet. Mat s'efforça — avec un médiocre succès — d'éprouver des pensées charitables à l'endroit de son voisin. Il fallait être réaliste. Il y avait beaucoup d'hommes comme ce garçon, même en Irlande. Il se rappelait non sans dégoût les soi-disant écrivains crasseux que l'on rencontre dans le quartier de Bailey et qui ne savent parler d'autre chose que de fornication et d'adultère. Machinalement, l'impulsion lui vint de prier pour les recommander tous à la Sainte Vierge. A cette heure-ci, à la lisière du sommeil, les vieilles habitudes de pensée revenaient à la charge et il cessait d'être un homme observant l'univers et le jugeant avec une froide lucidité pour redevenir un petit garçon.

Un craquement le réveilla en sursaut. Cela venait de la chambre de Daniel. Une lame de parquet crissa à nouveau, la porte s'ouvrit silencieusement, quelqu'un passa devant sa chambre. Le hurlement du vent et le martèlement de la pluie noyèrent presque entièrement le son. Mat se dressa sur son séant, écarquillant les yeux dans l'obscurité.

S'était-il endormi ? Il ne pouvait le dire avec certitude. Il jeta

un coup d'œil sur sa montre : une demi-heure s'était écoulée depuis qu'il s'était couché. Daniel était sorti. Pour quoi faire ? Probablement pour se rendre aux toilettes. Il était bien forcé de passer devant la porte de l'Irlandais. Inutile de t'inquiéter, songea ce dernier. Allez... rendors-toi ! Mais il restait immobile, rigide, scrutant les ténèbres. Son cœur battait la chamade. Le temps passait. A nouveau, il consulta le cadran lumineux de sa montre. Dix minutes. Un quart d'heure, même. S'en voulant à mort comme le jour où, petit enfant, il avait volé une plaque de chocolat à l'épicerie du village mais tout aussi impuissant qu'alors à se contrôler, il se leva, enfila ses pantoufles et tâtonna à la recherche de sa robe de chambre.

Dans le couloir, il hésita. Il ne savait plus très bien ce qu'il avait entendu — ou cru entendre. Il se pouvait que Daniel se fût rendu aux toilettes et fût rentré sans bruit chez lui : le vent s'était levé et son vacarme se donnait libre cours d'un bout à l'autre de la maison. Mat colla son oreille à la porte de l'Anglais. Aucun bruit. Mais pourquoi y aurait-il eu du bruit ? Il n'y avait aucune raison de penser que Daniel ronflât. Le mieux était de regagner son lit. Mais, d'abord, il fallait qu'il aille aux toilettes, lui aussi.

La salle de bains était éteinte. Elle était vide et la porte était entrebâillée. C'était donc bien cela : Daniel y était allé et était revenu se coucher. Mais le doute rongeait à nouveau le cœur de Mat. Le doute et des idées folles. La chambre de Bridget se trouvait au bout du corridor. C'était la dernière. La pièce contiguë était inoccupée pour le moment. Pourquoi ne pas y entrer ? Cela n'avait rien de mal. Il y resterait dix minutes, se calmerait à l'écoute du silence en songeant que la jeune fille dormait de l'autre côté de la cloison. Puis il regagnerait sa propre chambre et dormirait en paix.

Aussitôt dit, aussitôt fait. Il ouvrit la porte de la chambre vide et la referma avec précaution. Une planche gémit — mais à peine — quand il s'approcha du mur. Il se dirigeait à l'aveuglette car l'obscurité était totale et il n'osait pas allumer. Mais avant que sa main tendue rencontre le mur, il s'immobilisa. Aucun doute : des voix assourdies murmuraient dans l'ombre. Une voix d'homme et une voix de femme.

Pas assez distinctes pour qu'il pût comprendre ce qu'elles disaient. Il essaya de trouver une explication rationnelle : peut-être

Bridget et Daniel parlaient-ils simplement de choses innocentes, de l'hôtel, de leurs fiançailles, de n'importe quoi. Ils n'avaient guère eu le temps de s'entretenir en tête-à-tête dans la journée. Il était possible que ce fût seulement cela. Il pressa son oreille contre la cloison. Maintenant, les voix étaient plus fortes mais toujours aussi incompréhensibles. Il fallait qu'il en ait le cœur net ! Il ne pouvait pas se recoucher sans avoir une certitude, à présent. Mat se rappela un truc qu'on lui avait indiqué : on pose un verre contre un mur et on y colle son oreille. Si ses souvenirs étaient exacts, il devait y avoir un verre à dents au-dessus du lavabo. Se déplaçant à tâtons, il le trouva, revint vers le mur et fit plusieurs essais. D'abord, les propos qui s'échangeaient de l'autre côté étaient toujours inintelligibles. Et puis...

Il perçut une sorte de soupir. Et la voix de Bridget. Ce qu'elle disait n'était que trop clair et explicite, oh ! combien. Il resta paralysé quelques secondes, comme pétrifié, puis s'éloigna en titubant. Malgré son incrédulité, son bouleversement et son dégoût, il prit soin de ne pas faire de bruit. Surtout, qu'ils ne sachent pas qu'il était là... C'eût été vraiment le comble du ridicule !

Au réveil, Mat était fatigué mais, bien qu'il eût vidé près de la moitié de la bouteille de whisky, il avait les idées claires. Il s'examina dans la glace. Ses yeux étaient troubles mais pas plus que d'habitude. Une douche froide, une bonne friction avec une serviette et il n'y paraîtrait plus. Il avait une solide constitution. Comme son grand-père. Et, à en croire ce dernier, comme son arrière-grand-père. Il se servit une rasade de whisky. Après l'avoir avalée, il se sentait déjà mieux. Il pouvait maintenant examiner la situation.

Qu'allait-il faire ? Rien ne le retenait plus au château et il serait heureux de le quitter, de retrouver Dublin. Mais il avait dit à son père et à Bridget qu'il resterait probablement deux jours de plus et il ne voulait pas donner l'impression de fuir. D'ailleurs, pour quelle raison fuirait-il ? Bridget ne représentait plus rien pour lui désormais, et il avait toujours su qu'il existait de par le monde des femmes lubriques, des filles perdues. Il plongea son visage dans l'eau froide en gargouillant comme son grand-père quand il était enfant.

Ce fut avec aisance qu'il aborda Bridget. Qu'elle mette la bouteille de whisky sur sa note, lui dit-il.

— « Quelle note ? » s'exclama-t-elle. « Ce serait plutôt à vous de me présenter votre facture après tout le travail que vous avez fourni ! »

— « Je me suis invité et j'entends vous régler ce que je vous dois. » Il avait parlé un peu plus fort qu'il ne le voulait.

— « Nous discuterons de ça plus tard. Une bouteille de whisky, dites-vous ? Je croyais que vous ne buviez pas. »

— « C'était pour des raisons médicales. J'ai l'impression que je suis en train de couver un rhume et je sais par expérience que quelques gouttes d'alcool jugulent et font avorter tous les rhumes. »

— « Ne voulez-vous pas un cachet ? De la codéine, peut-être ? »

— « Non. Le whisky suffira. »

Un peu plus tard, il prit la voiture pour se rendre au village où il acheta deux autres bouteilles qu'il dissimula dans un tiroir, sous ses chaussettes. La pluie, qui s'était interrompue pendant une heure ou deux, retombait de plus belle. Les flaques d'eau étaient plus nombreuses et plus larges. Si cela continue, songeait Mat, debout devant sa fenêtre, le lac ressuscitera et submergera la maison et tous ses habitants. Il se servit un verre bien qu'il ne fut pas l'heure.

Il s'abstint de boire avec les autres. Il avait le sentiment qu'il réagissait bien et que personne ne remarquait qu'il n'était pas à jeun. Peut-être pourrait-on s'apercevoir de quelque chose en flairant son haleine mais il avait sucé quelques pastilles de menthe et, en tout état de cause, il n'était pas homme à s'approcher de trop près des gens de son entourage. Après dîner, le petit peuple revint sur le tapis. Mat écoutait ses compagnons et il alla jusqu'à proférer quelques commentaires aussi stupides que les leurs. On avait bu assez sec, peut-être à cause du mauvais temps, et la conversation prenait par moment un tour délirant. L'Américain et sa femme se mirent à nouveau à se chamailler ; cette fois, la dispute menaçait de devenir sérieuse. Bridget intervint pour calmer les esprits.

— « Oh ! avez-vous remarqué ? La pluie s'est arrêtée. Ecoutez... »

Daniel alla à la fenêtre et écarta le rideau.

— « Mieux encore : la lune brille. C'est quand même plus sympathique, non. »

La nuit était limpide : on distinguait la pelouse, les arbres argentés et même les collines qui se dessinaient vaguement dans le lointain. Le nombre de détails que l'on discernait était éton-

nant : des branches, la silhouette raide d'un buisson, la petite île et la bâtisse à moitié écroulée. Le spectacle était tout à la fois réel et irréel, comme la photographie d'un rêve préservée pour que l'esprit s'en étonne.

Tout le monde contemplait le paysage en silence. Soudain, Helen prit la parole :

— « C'est par une nuit pareille que Waring a vu sa fée qui se promenait. Si on organisait une battue ? Une chasse aux farfadets ? »

— « Je crains que nous ne les effrayions avec nos piétinements, » répondit Bridget.

— « Le mieux est de rester ici et de guetter, » renchérit Daniel. « Je vais éteindre : comme ça, les fées croiront que nous sommes couchés. » Mat remarqua qu'il avait la voix pâteuse, lui aussi. « Personne ne fait d'objection ? » Daniel traversa la pièce et coupa le commutateur. « Regardez ! Ça vaut la télévision ! »

Mat ne le quittait pas des yeux. L'Anglais alla se planter derrière Bridget, les bras appuyés sur le dossier du fauteuil, frôlant presque les cheveux de la jeune femme dont la clarté de la lune qui s'engouffrait par la fenêtre éclairait le visage. C'est drôle comme les choses peuvent changer dans la tête d'un homme, se dit Mat : elle était tout pour moi et, maintenant, elle n'est plus rien. Les autres bavardaient. A son tour, il regarda le décor nocturne. Il s'était dit qu'il prendrait bien un autre verre et s'était préparé à s'éclipser discrètement mais, pour le moment, il n'en éprouvait plus le besoin. Il était mélancolique et satisfait. Ce n'était qu'un épisode éphémère et un homme intelligent pouvait éprouver quelque amusement à jouer les observateurs.

Dehors, quelque chose bougea.

Dans l'ombre, du côté de la clôture du jardin. Mat ne dit rien mais redoubla d'attention. Cela recommença et, cette fois, il ne fut pas seul à le remarquer.

— « Regardez ! Là-bas... » s'écria Hanni.

Commentaires et questions s'entrecroisèrent. Chacun écarquillait les yeux. Mat sentait physiquement la tension qui s'était emparée de ses compagnons. Chacun croyait à moitié que des prodiges pouvaient survenir sous leurs yeux. Il était pris par l'ambiance, lui aussi. Ses doigts se crispèrent sur l'accoudoir de son fauteuil.

La troisième fois, le mouvement fut mieux discernable : c'était

indiscutablement quelque chose qui sautait... Un petit bond cocasse. Bridget éclata d'un rire argentin, couleur de clair de lune.

— « Ça alors ! » s'exclama Helen. « Un lapin ! »

— « Un lièvre, » rectifia Daniel.

— « Voilà ce qui s'appelle tomber du sublime dans le trivial ! C'est ça que tu as vu l'autre nuit, mon cher : Jeannot lapin en goguette ! »

— « Non, ce n'était ni un lapin ni un lièvre, » rétorqua Waring.

— « Bien sûr... C'était une fée en manteau de fourrure et, ce soir, elle s'entraîne à la course en sac ! »

A présent, Mat avait très envie d'un verre de whisky et il désirait être seul. Il se leva.

— « Je suis un peu fatigué. C'est mon rhume qui me travaille. Si vous voulez bien m'excuser, je vais me coucher. »

Il y avait quelqu'un dans la chambre. Il se réveilla, conscient d'une présence et la peur fit se dresser ses cheveux sur sa tête. Il se mit sur son séant, et repoussa les draps de façon à pouvoir bondir hors du lit si besoin en était.

— « Qui est là ? » demanda-t-il sur un ton qu'il s'efforçait de rendre rude.

En guise de réponse, la lampe s'alluma.

Elle était debout à côté de la porte close, vêtue de rouge. Elle avait un air étrangement absorbé. Etait-ce un accès de somnambulisme ? Mais une personne somnambule peut-elle allumer la lumière ?

« Cherry ! » murmura-t-il.

— « Pardonnez-moi de vous avoir réveillé. » Sa voix était basse et unie. « Moi, je n'arrivais pas à dormir. Je voulais aller chez mes parents mais j'ai dû me tromper de chambre. J'ai mauvaise mémoire et je n'ai aucun sens de l'orientation. »

— « C'est la chambre numéro 4, juste en face. »

Il ramena les draps sur lui mais il se sentait embarrassé.

— « Les insomnies me rendent nerveuse, » reprit Cherry. « Surtout quand je suis dans un endroit qui ne m'est pas familier. Et on a tellement parlé de fées, de leprechauns et d'esprits... C'est idiot de ma part. »

Mat secoua la tête. « La nuit, le monde est différent. Complètement différent. »

— « Maintenant que je vous ai réveillé... » Elle hésita. « Est-ce que je peux rester avec vous pour bavarder un peu ? » Elle eut un sourire craintif. « Je suis un vrai choléra, n'est-ce pas ? Mettez-moi à la porte si vous voulez vous rendormir. »

— « Bien sûr que non. Restez si vous voulez. Je suis tout à fait réveillé. »

— « C'est vrai ? »

— « Tout à fait vrai. »

Cherry s'avança. Elle était enveloppée dans un vêtement soyeux et translucide, une sorte de peignoir sous lequel il y avait encore autre chose d'également soyeux et d'également translucide, d'un rouge plus soutenu. Une chemise de nuit, fort courte : Mat distinguait l'endroit où elle s'arrêtait et c'était tout en haut de la cuisse. A travers les deux épaisseurs de tissu, il voyait briller sa peau blanche. Il éprouvait un sentiment complexe d'angoisse et de peur à quoi se mêlait quelque chose de doux à en être écœurant qui le laissait sans force.

Elle s'assit — non sur la chaise comme il s'y attendait mais au bord du lit. Le matelas céda légèrement sous son poids. Elle répondit par un sourire à son regard. Jusque-là, il l'avait considérée comme une enfant mais ce n'était pas une enfant. Elle avait dix-sept ans — et la jeunesse grandissait plus vite dans les autres pays. Et elle était venue dans sa chambre. C'était là le genre de rêveries auxquelles il se complaisait quand il était écolier, occasions de péché, occasions de se confesser. Et occasions de dégoût !

— « De quoi allons-nous parler ? » Elle s'inclina vers lui et l'échancrure de son déshabillé s'évasa, révélant la blancheur de ses seins.

— « Nous pourrions parler de vous. »

Elle secoua sa tête brune.

— « Je suis peu intéressante. »

— « Je n'en crois rien. »

La pureté de ce jeune visage ! Mais il avait pensé découvrir la même pureté chez Bridget, sombre imbécile qu'il était ! Elles étaient toutes pareilles et la jeunesse ne faisait rien à l'affaire. C'était un masque qu'elles arboraient et qu'elles se faisaient un malin plaisir de troquer contre celui, grimaçant, de la lubricité. Quant à lui... Il n'allait plus à confesse, il ne croyait plus au péché. Seul demeurait le dégoût, et le dégoût ne contredisait pas le désir : il pouvait même le pimenter.

Mat prit la main de Cherry, une petite main tiède et douce, dans la sienne. Il sentait sous ses doigts saillir délicatement les phalanges.

— « J'ai une idée. Pour commencer, nous allons boire un verre ensemble. »

Il se pencha pour ramasser la bouteille posée à côté du lit. La jeune fille esquissa un geste de dénégation.

— « Non. Je ne bois pas. Je n'aime pas le goût de l'alcool. » Elle le dévisageait avec une telle concentration qu'elle en plissait presque le front. « Mais ne vous gênez pas pour moi si vous avez envie d'un verre. »

Mat remit lentement la bouteille à sa place. « Non. En vérité, il est un peu trop tard. Ou un peu trop tôt. » Le refus de Cherry le remplissait de confusion et, à nouveau, il était perplexe.

— « Pourquoi êtes-vous venue ? » lui demanda-t-il sèchement.

— « Je vous l'ai dit... je me sentais nerveuse. Et solitaire. »

— « Oui. » Il la regarda avec émerveillement. Il s'était trompé en prenant pour de l'impudence sa franchise et son innocence. Cherry fit un mouvement qui révéla la courbe d'un sein mais, cette fois, Mat ne ressentit pas l'aiguillon du désir : il voulait la protéger. Comme s'il était le père de Cherry. « Il arrive que l'on se sente seul, la nuit. »

Les yeux noirs de la jeune fille ne quittaient pas les siens. « Est-ce que je peux m'allonger à côté de vous ? Ça ne vous ennuierait pas ? »

Il l'aida à prendre place. « Je vais vous donner une couverture, » dit-il quand elle fut étendue. « Vous allez prendre froid. »

Elle garda le silence tandis qu'il l'enveloppait dans la couverture. Ce fut seulement lorsqu'il fit mine d'aller s'asseoir sur la chaise qu'elle retrouva l'usage de la parole :

— « Non. Restez avec moi, s'il vous plaît. »

Mat se recoucha. Il avait glissé son oreiller sous la tête de l'Américaine. Il le partagea avec elle.

— « Avez-vous assez chaud, maintenant, Cherry ? »

— « Presque. »

— « Parlez-moi de vous. Dites-moi ce que vous faites à l'école. »

— « Cela manque d'intérêt, également. Dites-moi ce qu'est la vie d'un notaire. »

— « C'est encore plus ennuyeux. »

Ils s'observaient chacun d'un bord de l'oreiller.

— « J'aime vos yeux. »

— « J'aime les vôtres. Vous êtes très jolie. »

— « Je suis contente... que vous le pensiez, je veux dire. »

Ils bavardèrent comme de vieux amis, sans contrainte ni gêne. Plus tard, Cherry baissa ses paupières et s'endormit. Mat attendit que son sommeil fût profond, puis il se leva. Le monde et les gens étant ce qu'ils étaient, mieux valait qu'ils ne dorment pas ensemble.

A l'aube, il la réveilla et la fit sortir. Elle piqua un bref baiser sur ses lèvres et s'éloigna sur la pointe des pieds. Mat était fatigué mais heureux et détendu.

6

La pendulette de Bridget réveilla Daniel. Ce n'était pas une sonnerie mais un grésillement strident, puissamment irritant. Bridget tendit la main pour l'arrêter mais ne se leva pas immédiatement. Daniel contempla la masse éparse de ses cheveux sur l'oreiller, son épaule découverte à la peau blanche et sans défaut. Se délectant de ce spectacle, il se rapprocha jusqu'à sentir le corps chaud de Bridget contre le sien et, glissant un bras sous les draps, referma sa paume sur un sein au galbe parfait. Comme la jeune fille ne bougeait pas, il ébaucha une caresse plus intime.

— « Non ! »

Bridget se libéra de son étreinte, repoussa les couvertures et sauta en bas du lit. Dans la clarté du matin, son corps était triomphal mais Daniel s'insurgea violemment quand il le vit se ployer : Bridget cherchait ses pantoufles et sa robe de chambre.

— « Brid, je t'en prie ! »

Elle enfila le vêtement et se tourna vers lui.

— « Non, » répéta-t-elle plus doucement mais avec une égale fermeté tout en nouant la ceinture. « Non, non, non, non, non. Est-ce que tu te rends compte qu'il est six heures trente-cinq ? Mrs. Malone est tout à fait capable de ne pas entendre son réveil — ça lui est déjà arrivé deux fois. Et Mat descendra probablement pour prendre son petit déjeuner à sept heures et demie.

Les Morwitz ne tarderont pas à en faire autant. Figure-toi que je suis responsable de cet établissement. »

— « Il peut bien aller au diable et les autres avec ! J'ai bonne envie de me lever pour te montrer de quel bois je me chauffe ! »

— « Eh bien, essaye un peu pour voir ! Et il y a encore autre chose. Tout ça, c'est très gentil, mais ça ne peut pas continuer. Je n'ai pas dormi plus de deux heures et demie... et par petits morceaux. »

— « Ce lit est trop étroit, c'est vrai. Au milieu de la nuit, je me suis réveillé en éternuant parce qu'un de tes cheveux me chatouillait le nez. N'y a-t-il pas un lit à deux personnes que tu pourrais faire installer à la place de celui-ci ? »

— « Même s'il y en avait un, je n'en ferais rien. Je risque ma réputation en te recevant chez moi. Il faut que tu mettes fin à ces excursions nocturnes. »

— « Incursions, tu veux dire. » Daniel s'assit. « Alors ? Tu tireras le verrou pour m'empêcher d'entrer ? Dans ce cas-là, je démolirai la porte à coups de poings. Ou j'irai dehors et je hurlerai comme un chien. »

— « Je t'en supplie, mon chéri, » fit Bridget d'une voix implorante. « J'ai des journées épuisantes. Si je ne dors pas un peu la nuit, je ne tiendrai pas le coup. »

— « Il y a une solution bien simple. Tu les rembourses et tu les flanques à la porte. Ils trouveront sûrement un hôtel à Ballina. Allez... Viens te recoucher. »

Bridget cessa d'être suppliante et prit un air buté.

— « Si quelqu'un doit prendre la porte, ce sera toi, mon petit ami. Une fois pour toutes, sache que je suis décidée à rester ici jusqu'à la fin de la saison. Plus tard, nous verrons. »

— « Que veux-tu dire ? » fit Daniel tandis qu'elle s'éloignait. « Nous verrons quoi ? »

Elle lui fit face, la main sur le bouton. « Nous verrons, c'est tout. Maintenant, lève-toi. Tu peux dormir toute la journée si cela te chante mais pas dans mon lit. Je dirai à Mary de te monter ton thé dans une demi-heure et je te conseille d'être dans ta chambre. »

— « Apporte-le toi-même. »

— « J'aurai autre chose à faire. Avant de sortir, n'oublie pas de jeter un coup d'œil pour voir s'il y a quelqu'un dans le couloir. » Elle lui envoya un baiser du bout des doigts. « Au revoir. »

Quand la porte se referma, Daniel se laissa retomber sur le lit mais, presque aussitôt, il se redressa. Fatigué comme il l'était, il avait de fortes chances de se rendormir s'il conservait la position horizontale et il était inutile d'irriter davantage Bridget qui était suffisamment irascible comme cela. En maugréant, il rassembla ses affaires, vérifia que la voie était libre et regagna sa chambre. Il jeta un coup d'œil sur le lit dont les draps à peine froissés offraient un contraste saisissant avec celui qu'il venait de quitter et se demanda s'il ne s'octroierait pas un petit somme. Mais, en se réveillant, il serait sûrement encore plus mal en point et, lorsqu'il descendrait après avoir dormi, Bridget l'accueillerait avec un petit sourire supérieur. Sans enthousiasme, il chiffonna un peu la literie, s'assit et alluma une cigarette. Nous verrons... Bridget avait-elle voulu dire quelque chose de précis ou ne s'était-il agi que d'une menace en l'air, histoire de le faire filer droit ? Vraiment, la nouvelle Bridget était bien différente de celle qu'il voyait chaque matin entrer d'un pas vif dans le bureau de Joe Grayson, armée de son petit bloc sténo et de son petit crayon ! Mais avait-elle parlé sérieusement ? Etait-il possible qu'elle envisageât de garder l'hôtel ouvert jusqu'à la fin septembre ? Non... C'était absurde !

Il avait du temps à tuer avant le breakfast. Et il savait que s'il allait faire un tour dans la cuisine, il serait mal reçu. Il s'approcha de la fenêtre. Il avait plu pendant la nuit mais, maintenant, le ciel était limpide et bleu. On apercevait seulement quelques nuages vers le sud. Respirer l'air frais pendant une demi-heure ne saurait lui faire de mal.

Pourquoi n'irait-il pas se promener dans le jardin ou du côté du lac ? Ou faire ce qu'il avait eu l'intention de faire quand Mat avait évoqué les anciennes forteresses de terre battue, c'est-à-dire jeter un coup d'œil à ce fameux promontoire caractéristique qui se trouvait au-delà de la tour ? Il y avait deux itinéraires possibles : on pouvait longer la façade de la maison ou contourner le lac. C'était la route la plus longue mais Daniel décida qu'il passerait par là.

Le paysage n'était guère engageant, se disait-il tout en longeant la berge. Il émanait du lac une odeur d'eau croupie mais ces relents putrides pouvaient venir des marais. En tout cas, le coin manquait d'attrait ! Certes, pour une forteresse, le site convenait

s'il était vrai que, jadis, les marais étaient aussi impénétrables qu'on le prétendait, mais que quelqu'un ait eu l'idée d'édifier en ces lieux une maison d'habitation était aux yeux de Daniel un mystère défiant la raison. Et que le cousin Seamus eût acheté la propriété lui paraissait tout aussi irrationnel. Evidemment, on était en Irlande et, une fois franchi le canal Saint George, le rationnel se mesurait à une autre aune mais l'explication n'était pas totalement satisfaisante.

La levée de terre était parallèle à la base de la tour et se trouvait distante d'environ trois mètres de celle-ci. Au bout d'une vingtaine de mètres, la saillie s'interrompait brusquement en rejoignant la rive du lac. Ici et là, on apercevait le rocher. Cette espèce de digue était recouverte d'une herbe courte et rèche où poussaient quelques fleurs, statices et saxifrages, auxquelles se mêlaient à l'occasion de petits buissons opiniâtres.

La hauteur de ce glacis variait entre un mètre vingt et un mètre quatre-vingts ; bien qu'abruptes, ses parois pouvaient facilement être escaladées. Daniel s'élança au pas de course pour les gravir avec une joie enfantine en s'aidant de ses mains.

Arrivé au pied de la tour, le jeune homme jeta un coup d'œil circulaire autour de lui. Aussi loin que le regard s'étendait, on ne distinguait pas trace d'habitations. Il n'y avait rien en dehors d'imposants entassements de pierres — de ruines, plus exactement — auxquels la main de l'homme n'avait pas touché depuis des siècles. Certains pouvaient trouver ce spectacle fascinant mais ce n'était pas le cas de Daniel. Il aimait la nature à condition qu'elle soit asservie par l'humain. Et le passé qu'évoquaient ces blocs de pierres ne l'inspirait pas : ils étaient les témoins d'une vie précaire et malsaine illuminée par les flammes passagères de l'ivresse et de l'orgie. Ces souvenirs historiques le laissaient parfaitement froid. D'un coup de pied, il fit voler un parpaing au loin. Il était bien normal que des gens menant une existence si misérable aient rêvé de fées, de leprechauns, d'enchanteurs et tout le tremblement.

L'heure était venue de rentrer pour le breakfast. Daniel décida de contourner la tour. Le sol était élastique sous le pied. La tourbe était tapissée d'un gazon d'un vert éclatant à l'exception d'un seul endroit pelé et brunâtre. Il jeta un coup d'œil distrait sur cette écorchure de terre nue et poursuivit son chemin. Soudain, un infime détail que son cerveau avait enregistré à son insu lui fit faire marche arrière. Cette plaque dépourvue de végétation

était argileuse et une empreinte y était gravée. Un peu brouillée mais parfaitement discernable. L'empreinte d'une sandale.

Daniel se mit à genoux pour l'étudier de plus près. Oui, c'était bien la marque d'un pied. Mais un pied qui ne mesurait pas plus de cinq centimètres.

Après le petit déjeuner, tout le monde accompagna Daniel, sauf Cherry qui faisait la grasse matinée. Le jeune homme en profita pour examiner avec attention l'attitude de ses compagnons tandis que le groupe se dirigeait vers la tour. Si l'un d'entre eux avait organisé cette mise en scène, il — ou elle — cachait bien son jeu. L'expression des hôtes du Château était celle de gens étonnés, vaguement intéressés et plutôt incrédules.

— « Voilà, » dit-il. « C'est ici. »

Daniel, qui ouvrait la marche, craignit un instant qu'il n'y eût plus rien, que l'empreinte de pied eût été effacée ou que les autres ne la vissent pas. Il aurait l'air malin ! A cette idée, il sentit sa nuque devenir écarlate. Peut-être que les marques laissées par le pied des fées se dissipaient en même temps que la rosée ? Mais non : l'empreinte creusée dans la terre était bien réelle. Tout à fait matérielle.

Tout le monde se bouscula pour l'examiner.

— « Que c'est chou ! » s'exclama Helen. « D'où vient cette trace de pied ? »

— « J'aimerais bien le savoir, » répondit Daniel. « Il n'y a qu'une seule explication logique : quelqu'un s'est levé de bonne heure et l'a fabriquée lui-même. Il est encore plus vraisemblable de penser que l'opération a eu lieu hier. Il pleuvait très fort. »

Bridget ouvrait de grands yeux.

— « Ce n'est pas vrai, » fit-elle. « Je veux dire... »

Waring l'interrompit : « Que ce soit un pied en chair et en os qui ait fait ça ? Compte tenu des proportions, le pied en question devait être au bout d'un corps ne mesurant pas plus d'une trentaine de centimètres ! »

— « Vous croyez que c'est une farce ? » demanda Stefan. « Que notre conversation d'hier à propos du petit peuple aurait incité quelqu'un à contrefaire une empreinte ? » Il hocha la tête.

Sa femme lui posa une question en allemand et il lui répondit dans la même langue.

— « Je ne pense pas que ce soit une plaisanterie, » reprit Helen. « Nous sommes tous devenus beaucoup trop incrédules depuis que cette maudite télévision nous explique tout en long et en large. »

Son ton dogmatique et criard empêchait que l'on prenne sa déclaration au sérieux.

— « Essayons de demeurer rationnels, » rétorqua Waring non sans une certaine rudesse. « Même l'empreinte d'un pygmée serait deux ou trois fois plus grande que celle-ci. Physiologiquement parlant, nous nageons en pleine absurdité. »

— « Vraiment ? » répliqua Helen. « Quelle assurance ! Le cheval a évolué à partir de l'éohippus. Pourquoi n'y aurait-il pas eu autrefois une race d'hommes minuscules ? Peut-être que quelques-uns ont réussi à survivre dans des régions sauvages et inhabitées comme ici. Et le cœlacanthe ? Il y a dix ans, on était persuadé que l'espèce était éteinte depuis deux millions d'années. »

— « Ce n'est pas la même chose. Absolument pas. Nous avons des empreintes fossiles d'éohippus et du cœlacanthe. Or, il n'existe aucun indice archéologique permettant de supposer qu'il y aurait eu jadis une race d'humains primitifs de taille réduite. »

— « C'est que les archives anthropologiques ne sont pas complètes, » lança Helen avec un accent de triomphe. « Rappelle-toi tout le matériel que Leaky a ramené d'Afrique il y a quelques années à peine. C'était absolument nouveau. On n'avait jamais rien découvert de pareil auparavant. »

Helen avait l'air satisfaite d'elle-même mais autrement que d'habitude et Daniel se dit que c'était parce que la controverse qui l'opposait maintenant à son mari était d'ordre intellectuel et non plus passionnel, parce qu'elle pouvait enfin se manifester sur un plan autre que celui de la seule féminité. Quant à Waring, c'était probablement inverse : l'incompatibilité émotionnelle rompait l'harmonie sur tous les plans.

— « Bien sûr, » laissa tomber l'Américain. « Il se peut que nous n'ayons pas encore trouvé les fossiles caractéristiques. Des restes de petits bonshommes avec des ailes dans le dos ! Et quand nous les aurons trouvés, nous pourrons nous mettre à la recherche d'autres bonshommes dotés de têtes supplémentaires sous les aisselles et de bonnes femmes ayant, à partir de la taille, un squelette de poisson. Nous avons autant de documentation sur des êtres de ce genre que sur les fées ! »

— « Qui a parlé d'ailes ? Tu te contentes de ridiculiser les ar-

guments adverses en les traitant par l'absurde. Or, tu as sous les yeux une empreinte de pied. Alors ? Te rappelles-tu ce que disait T.H. Huxley ? Un savant devrait regarder la vérité avec un œil d'enfant. »

— « Il n'a pas tenu le même langage quand il a commencé de s'intéresser aux médiums. Il y a une autre règle à observer : savoir où tracer la ligne de démarcation entre la réalité et la fiction. »

Daniel ne voyait absolument pas à quoi ils faisaient allusion mais tous deux se comprenaient fort bien. Qui était ce T.H. Huxley ? Un parent du romancier ? Il s'agissait là d'un langage commun aux deux époux, vestige de l'époque où il existait encore des échanges entre eux. Il suffisait de regarder Helen pour se convaincre qu'elle en était consciente et qu'elle se rappelait.

— « Toujours est-il, » reprit précipitamment son mari, « que, jusqu'à preuve du contraire, je considère qu'il ne peut s'agir que d'une fraude. Daniel a raison : c'est presque sûrement une mystification. Quelqu'un, j'ignore qui, s'amuse à voir jusqu'où peut aller notre crédulité. Pour ma part, je ne marche pas. Voilà ma réaction, si vous voulez la connaître. »

— « Pourquoi ici ? » demanda Helen d'une voix calme.

Waring, qui avait fait volte-face pour s'éloigner, s'immobilisa.

— « Que signifie au juste cette question ? »

— « Admettons que l'un d'entre nous ait trouvé spirituel de fabriquer une fausse empreinte à la suite de la discussion que nous avons eue... à propos des farfadets qui se baladent au clair de lune et tout le reste. Il y a des tas d'endroits proches de la maison ou l'on aurait pu faire cette marque. Daniel a été le premier, à ma connaissance, à venir ici — et par hasard. Il n'y avait aucune raison de penser que quelqu'un irait se promener dans ce coin. En outre, la première averse aurait effacé cette trace de pied. Alors, qu'as-tu à répondre à cela ? »

Waring dévisagea sa femme. Il était si absorbé dans ses réflexions qu'il en grimaçait. L'argumentation d'Helen était irréfutable, se disait Daniel : les chances pour que quelqu'un, lui ou n'importe qui, eût découvert l'empreinte étaient infimes. Un sentiment de malaise l'envahit à cette idée et il frissonna. Il y avait sûrement une explication logique, il ne pouvait pas en aller autrement mais...

— « A mon avis, tout cela est facilement compréhensible, » dit Mat.

Daniel leva la tête vers lui : l'Irlandais le toisait avec une sorte de colère glacée. « C'est lui qui est l'auteur de cette fumisterie. Ni un Américain ni un Allemand ni un Irlandais ne trouverait la plaisanterie amusante. En revanche, les Anglais se vantent d'avoir un sens très particulier de l'humour. Il a fort bien pu truquer cette empreinte et venir ensuite nous chercher pour nous la montrer. »

— « Effectivement, j'aurais eu la possibilité de le faire, » rétorqua Daniel. « Toutefois, je ne trouve pas que ce soit drôle, moi non plus. »

— « D'ailleurs, » ajouta Bridget, « il aurait été beaucoup plus convaincant que quelqu'un d'autre la découvre. Si supercherie il y a, c'est dans le jardin que le plaisantin aurait dû laisser l'empreinte : là, il était improbable qu'elle passe inaperçue. »

— « Oui, mais il aurait pu être pris sur le fait, » s'entêta O'Hanlon.

L'animosité qu'il éprouvait à l'endroit de Daniel s'étendait jusqu'à Bridget. C'était le dépit de l'amour contrarié qui l'animait : que faire contre cela ? Maintenant, c'était en quelque sorte l'impasse. Mat se creusait la tête pour trouver quelque chose à dire quand Stefan appela le petit groupe. Il était accroupi sur ses talons à quelques mètres de ses compagnons.

— « Est-ce que vous avez vu ça ? » Il désignait un trou à la base du mur de la tour, un trou ancien laissé par une pierre qui s'était déchaussée. On distinguait une sorte de tunnel tortueux et obscur qui s'enfonçait sous terre.

— « Et ce serait de là que votre gnome serait sorti ? » s'écria Mat. « Eh bien, voilà la confirmation ! Et ce n'est pas Daniel qui a trouvé cette cavité. Encore qu'il aurait peut-être attiré notre attention sur cette cavité si elle nous avait échappé. »

— « Confirmation de quoi ? » répliqua Daniel. « Des trous dans les vieux murs, cela n'a rien d'exceptionnel. »

— « Mais celui-ci a servi, » fit Stefan. « Regardez... La pierre est polie là où elle a été usée par le frottement. Et, à l'extérieur, le sol est affouillé. »

— « L'explication du mystère saute aux yeux, » dit Daniel. « C'est un trou de rats, voilà tout. »

Waring s'assit sur ses talons à côté de Stefan et examina l'excavation avec attention.

— « Je n'ai pas l'impression que ce soit un trou de rats. Il

n'y a pas d'excréments. Pas de trace de poils non plus. Et la terre n'est pas assez meuble. »

Se penchant en avant, l'Américain prit délicatement quelque chose entre son pouce et son index et, levant le bras, étudia son butin à la lumière.

— « Qu'est-ce que c'est ? » lui demanda Helen.

— « Un fil qui s'est accroché à une aspérité. »

Le fil mesurait moins d'un centimètre. Il était de couleur verte.

— « Cela n'a rien de probant, » lança Daniel. « Le vent peut faire voler des bouts de fils partout et ils se prennent n'importe où. »

— « En l'occurrence, » laissa tomber Helen, « celui-ci a été coupé par une arête vive de la pierre. Ce n'est pas le vent qui l'a emporté jusqu'ici. »

Waring se leva, s'étira et, d'une chiquenaude, chassa le fragment de fil.

— « Il est plus vraisemblable de penser que c'est quand même le vent qui l'a déposé dans ce trou que de supposer qu'un lutin a fait un accroc à sa chemise ! On peut également imaginer que quelqu'un a glissé le bras dans l'anfractuosité pour se rendre compte de sa profondeur et a déchiré sa manche. »

— « Et l'empreinte de pied ? » demanda Helen.

— « C'est une grossière plaisanterie. Et je me moque bien de savoir quel en est l'auteur. »

Stefan se tourna vers Bridget : « Y a-t-il des chambres au fond de la tour ? »

— « Oh ! là là. C'est une véritable taupinière ! Mais ce sont des cachots plutôt que des chambres. »

— « Y entreposez-vous quelque chose ? »

— « Elles sont remplies d'un tas de vieilleries que je n'ai pas encore eu le temps de trier. J'ai juste jeté un coup d'œil avec une lampe électrique. Il n'y a pas de lumière et ça sent le moisi. »

— « Cela devait probablement être les oubliettes et les celliers, » expliqua Mat. « La tour était autrefois entourée d'un fossé mais il y a longtemps qu'il a été comblé. C'est pour cela que les souterrains ne sont plus aérés. Les meurtrières qui laissaient passer le jour sont bouchées. »

— « A-t-on le droit de visiter ces pièces ? » s'enquit l'Allemand.

— « Bien sûr, si le cœur vous en dit. » Bridget éclata d'un petit rire où l'on décelait une vague nervosité et son regard fit

le tour du cercle des visages. « Faut-il prendre cette affaire au sérieux ? »

— « Moi, je la prends au sérieux, » répondit Helen. « J'aimerais également explorer les souterrains. N'avez-vous pas dit hier soir que la jeune Mary prétendait avoir vu des choses bizarres, elle aussi ? »

— « En effet, mais elle n'est pas très intelligente et elle est bourrée de superstitions. On ne peut pas ajouter foi à ses déclarations. »

— « Avez-vous noté d'autres phénomènes insolites ? » s'enquit Stefan.

— « Non. C'est-à-dire que... »

— « Oui ? »

— « Des choses qui disparaissent, » répondit Bridget à contrecœur.

— « Quelles choses ? »

— « Surtout de la nourriture. Oh ! des bricoles : une barre de chocolat, un fruit, des raisins secs. Exactement ce qu'il viendrait à l'esprit d'un enfant de chiper. »

— « C'est à Mary que tu penses ? » fit Daniel.

— « Eh bien, effectivement, j'ai songé qu'elle pouvait être la coupable. Si elle me l'avait demandé, je lui en aurais fait cadeau. Elle n'est peut-être pas très maligne mais elle travaille dur et elle mérite plus que le salaire qu'elle reçoit. »

— « Et les bougies, » dit Mat. « Et la ficelle. Et le canif. »

— « On les aura sans doute égarés. En ce qui concerne le canif, c'est certain. C'était un de ces canifs miniatures, vous savez ? Il ne mesurait pas plus de trois centimètres. Il appartenait à Mrs. Malone. Elle le laissait traîner partout et se figurait chaque fois qu'elle l'avait perdu. En définitive, elle l'a réellement perdu. Mais on le retrouvera un jour ou l'autre. Cette pauvre Mrs. Malone sème tout sur son passage. C'est d'ailleurs pour cela que je ne m'étonne pas tellement que des objets manquent à l'appel. »

— « De la nourriture, » murmura Stefan. « De la ficelle, des bougies et un petit couteau. Rien que des choses utiles. »

Il s'exprimait avec gravité et sa voix vibrait d'excitation. Son âme germanique a flairé le merveilleux, songea Daniel, et le voilà lancé sur la piste ! Pour l'Anglais, c'était tout simple : le fait d'être isolés et coupés du monde les faisait tous sombrer dans l'absurde. Pas de journaux, pas de télévision, un paysage désolé s'étendant jusqu'aux lointaines collines... Quel admirable antidote

aux tensions et aux agressions de la vie moderne ! Mais les gens avaient besoin de croyances et ils étaient capables d'en inventer de nouvelles pour remplacer celles qu'ils perdaient au point d'aller jusqu'à rêver d'une race de lilliputiens habitant les culs-de-basse-fosse d'une vieille tour ! En se fondant sur des babioles égarées, dûment cataloguées, Stefan, c'était visible, était en train de construire tout une légende. De façon purement gratuite : comme l'avait souligné Bridget, il était bien normal que des choses disparaissent dans la mesure où elles étaient sous la garde de Mrs. Malone et de Mary. Des spéculations bâties sur du sable !

Cependant, il y avait l'empreinte de pied. S'il s'agissait d'un canular, les autres étaient en droit de penser qu'il en était l'auteur — c'était plausible. Pourtant, il était bien placé pour savoir qu'il l'avait découverte lui-même moins d'une heure auparavant, cette empreinte, et par le plus grand des hasards. Il devait y avoir une explication mais Daniel était impuissant à élucider l'énigme.

— « Je te dois des excuses, mon cher, » dit Helen à son mari. Elle était surexcitée, elle aussi, mais il y avait autre chose : elle essayait de toutes ses forces de retrouver un terrain d'entente avec Waring. « La créature que tu as vue au clair de lune... à quoi ressemblait-elle ? Donne-nous des détails. »

— « Je n'ai rien vu, » répondit Waring sur un ton bourru. « Il n'y avait rien à voir. C'est mon récit qui a donné à quelqu'un l'idée de fabriquer cette empreinte. Bon... Amusez-vous bien ! »

Il fit demi-tour et s'éloigna à grands pas en direction de la maison.

7

STEFAN avait lu le journal intime que lui avait prêté Bridget jusqu'à une heure tardive tandis que la pluie tambourinait à grand bruit et qu'Hanni dormait paisiblement dans le lit jumeau. C'était une expérience étrange et passionnante que de se trouver ainsi en contact avec les pensées d'un inconnu, très probablement mort depuis de longues années, et qui avait pourtant pour lui beaucoup plus de réalité que la plupart des gens avec qui il avait affaire dans la vie de tous les jours. C'était

un Allemand également, écrasé par le même complexe de culpabilité que Stefan lui-même, aussi torturé et traumatisé que lui. Un être sensible et cultivé que sa route avait également conduit en cet endroit, sur ce parapet du continent, en ce lieu enserré par les terres mais où l'on pouvait quand même presque respirer le souffle du vaste océan. Un homme qui, lui aussi, pressentait qu'une fois arraché au tourbillon de l'existence, on pourrait peut-être trouver un sens à la vie — un sens tragique, qui sait ? mais qui vous donnerait un but, une raison d'être — et il l'avait peut-être trouvé. Mais, même s'il ne l'avait pas trouvé, le seul fait de tâtonner à sa recherche était déjà une justification. Pourquoi cet inconnu était-il venu à Killabeg ? Son journal n'en soufflait mot et il ne contenait pas davantage d'indices permettant de deviner quelles étaient ses occupations. Beaucoup de souvenirs, et des souvenirs malheureux. V, c'était clair, avait été sa femme et il l'avait profondément aimée. Bien que le temps eût passé, la mort de l'épouse le faisait encore souffrir et, par moments, il ne se résignait pas à l'accepter. Il parlait d'elle avec tendresse et sans affectation. Ç'avait été un grand amour, songeait Stefan en écoutant le souffle léger d'Hanni endormie, un amour qui avait survécu aux circonstances, une communion totale entre deux âmes, sans la moindre barrière.

Bridget avait dit à Stefan qu'il faudrait qu'il lui raconte ce qu'il y avait dans le carnet quand il l'aurait lu. Ce n'avait été qu'un geste de politesse mais il avait eu l'intention de le faire. A présent, il avait le sentiment qu'il n'en parlerait pas à Miss Chauncey. Il n'y avait rien d'important à lui rapporter, rien qui fût susceptible de l'intéresser. En outre, il lui serait impossible d'exprimer en anglais l'essence intrinsèque de ces réflexions et de traduire les impressions que cette lecture suscitait en lui. Stefan revint sur un passage qui l'avait particulièrement frappé :

« *L'homme fort crée sa propre philosophie et son propre code moral ; c'est le faible qui emprunte à autrui une éthique toute faite. Mais que signifient donc ces mots ? Le fort se construit à partir d'une multitude de petites choses — événements, défaites, victoires, préjugés — alors que le faible admet l'excellence de l'être auquel il choisit de s'identifier totalement. Ce qui s'est passé pour moi avec V. Elle avait, comme nous tous, des imperfections humaines mais je les ai embrassées à cause de la rectitude fondamentale, de la splendeur qui étaient les siennes. J'aurais pu passer ma vie dans son ombre, adorant ses dieux, agissant selon*

ses désirs exprimés ou tacites. Je n'aurais pas contesté la valeur de mon existence car ç'aurait été contester la sienne et je n'aurais jamais mis en doute son infaillibilité.

» Mais elle m'a abandonné. Pas de son propre gré, certes : seulement, celui qui reste est seul, même si c'est la mort et non l'infidélité qui est la cause de cette perte. Après son départ, sa foi cessa de m'animer. La vie perdit sa plénitude et il n'y eut plus qu'un vide infiniment plus vaste que celui que j'avais connu avant elle. Une nuit sans lune et sans étoiles. Sans elle, ce en quoi elle croyait, ce qu'elle souhaitait, ce qu'elle cherchait n'avait plus de signification. Rien n'avait plus de sens.

» Sauf le travail, naturellement. A une époque où j'aurais voulu inventer un dieu pour l'injurier, le travail fut ma branche de salut. Le travail fit passer plus rapidement les minutes, les heures, les jours imbéciles. Le travail dissipa l'obscurité de la nuit, faisant naître une pénombre où il n'y avait pas de couleurs, peut-être, mais où l'on pouvait au moins distinguer des formes dans la grisaille.

» Je suis heureux de n'avoir jamais eu la tentation de croire à la survie des morts. Le fantôme de V ne viendra pas me juger. »

Morwitz contempla le carnet ouvert sur le drap. Et si c'était le fantôme qui passait en jugement ? « *J'aurais pu passer ma vie dans son ombre.* » Comme moi, à l'ombre de la sienne, songea Stefan. « *Elle avait comme nous tous des imperfections humaines mais je les ai embrassées à cause de la rectitude fondamentale, de la splendeur qui étaient les siennes.* » Tu as eu plus de chance que moi, mon ami, puisque tu as pu écrire cela et croire que c'était vrai. Il est tellement plus facile de redouter le jugement d'autrui que son propre jugement. Il t'a au moins été donné de penser au passé et de le perpétuer avec de l'encre et du papier.

Hanni balbutia quelque chose dans son sommeil — une plainte ? Une accusation ? — et s'écarta de lui. Stefan referma le carnet et éteignit la lampe. Le vent hululait à l'extérieur mais loin, très loin. Morwitz était fatigué ; il avait pris tant d'exercice que son corps était moulu mais la paix qui régnait sur cette terre que baignait la pluie agissait comme un baume sur son esprit. Sa jambe se détendit convulsivement. Il s'endormit. Et il rêva.

Il voyait les montagnes, les deux sommets jumeaux et sombres, couverts de pins. Entre eux se dressait, éblouissant de blancheur,

l'immense pic que l'on appelait le Vieux Solitaire. Aussi loin qu'allaient ses souvenirs, ç'avait toujours été la première chose qu'il apercevait par la fenêtre de sa chambre, l'été. La cime était parfois enveloppée de brouillard mais elle était toujours présente. Cependant, elle ne se découpait pas dans le cadre de la fenêtre à pignon. Stefan se rendit compte qu'il la contemplait de plus bas, qu'il était sur la véranda et, subitement, le rêve s'interrompit, cédant la place à la songerie : il était à présent réveillé. Et il se souvenait.

Il était encore en uniforme — il n'avait pas eu le temps de se changer. Il avait rejoint sa mère dans sa chambre et était resté auprès d'elle jusqu'au moment où elle avait sombré dans un sommeil agité. Alors, il était redescendu. Son père lui avait servi une bière et tous deux avaient parlé à voix basse pour ne pas réveiller la malade.

— « Que dit le docteur ? » avait-il demandé.

Le père avait haussé les épaules. « Qu'il faut attendre. »

— « Quand est arrivée la nouvelle de la mort de Karl ? »

— « Il y a cinq jours. Depuis, elle n'a pas dormi et n'a pas mangé. »

Elle aimait ses fils. La disparition de Johann, tué en France, avait déjà été dramatique — il lui avait fallu un an pour s'en remettre — mais, cette fois, il s'agissait de Karl et — ce n'était un secret pour personne — Karl était son favori. Stefan n'en avait jamais éprouvé de rancune. Il avait de l'affection pour sa mère mais il était le fils de son père. Son dernier fils, à présent.

La bière était fraîche. En Italie, on buvait du vin et, là-bas, il règne une chaleur de plomb, il y a une poussière blanche étouffante, des mouches, une odeur infecte. Et la peur. On rêve de l'air pur et frais des montagnes, des fleurs éclatantes émaillant la prairie parfumée. Les yeux bleus et impénétrables de son père étaient fixés sur lui.

— « Il y a une chose que nous pouvons faire, toi et moi. »

— « Quoi donc ? »

— « Il m'aurait été possible de faire revenir Karl à l'arrière mais il ne l'aurait pas voulu. Il ne lui reste plus que toi. »

Stefan garda le silence. Cette idée lui était déjà venue à l'esprit. Pour des raisons égoïstes en premier lieu. Selon les rumeurs, sa division allait être envoyée sur le front de l'Est. La campagne

d'Italie ne lui plaisait guère mais tout le monde savait que c'était la guerre en Russie.

— « Nous avons perdu deux fils, » reprit son père. « Et tu as amplement fait ton devoir. Il n'y aurait aucune honte à ce que tu sois affecté à un poste où tu serais en sécurité et ce pourrait être d'une importance capitale pour elle. »

— « Il faudra que je réfléchisse. » Stefan s'interrompit, puis : « Que dit Berlin ? Est-ce que nous allons perdre la guerre ? »

— « Non. Nous ne pouvons pas nous le permettre. »

— « On raconte toujours ça. »

— « Mais cette fois, c'est vrai. S'il n'y avait que les Américains et les Anglais... »

Stefan n'avait pas eu l'intention d'aborder ce sujet pour le moment mais c'était une pensée harcelante qui l'obsédait. « Ecoute-moi, père, » fit-il.

— « Oui ? »

— « Il y a certains bruits qui courent... »

— « A quel sujet ? »

— « Au cours d'une permission, un de nos officiers a rencontré un vieil ami à lui qui est stationné à un endroit appelé Bergen-Belsen. Là, il y a un camp de travail et, selon lui, on y massacre les juifs. Par milliers. Jour après jour, des trains arrivent, bourrés de juifs, et, jour après jour, la fumée qui s'échappe des fours crématoires où l'on brûle leurs cadavres obscurcit le ciel. Des hommes, des femmes et même des enfants. Des milliers chaque jour. »

Il suffisait d'avoir parlé : bien que son père ne répondît pas tout de suite, Stefan se sentit rassuré en voyant le dégoût et la colère qui s'étaient peints sur ses traits.

— « Les Anglais sont de fieffés menteurs, » dit-il enfin. « C'était déjà le cas pendant l'autre guerre. Nos soldats coupaient les mains des pucelles, clouaient les bébés aux portes avec leurs baïonnettes et nos usines fabriquaient du savon avec les cadavres. C'étaient des arguments de propagande destinés à soutenir le moral de l'ennemi et qui étaient également destinés à la consommation des neutres. Mais, même ici, en Allemagne, j'ai entendu raconter qu'on se servait des morts pour faire du savon et dans le conflit actuel... Nous avons un continent entier à tenir. Ils répandent leurs mensonges partout, en France, aux Pays-Bas, en Italie, en Scandinavie et ces rumeurs parviennent jusque dans notre patrie où l'on trouve des crapules pour s'en faire l'écho et

des abrutis pour les croire. » Le regard bleu de son père était rivé sur celui de Stefan. « Tu n'es ni l'un ni l'autre. »

— « Celui qui m'a rapporté la chose n'est apparemment ni une crapule ni un abruti. »

— « Il existe des camps, tu le sais, et on y envoie les juifs. Ce sont des ennemis déclarés du Reich et la situation militaire est trop critique pour que nous laissions nos ennemis aller et venir en liberté. Ils travaillent comme nous tous. Après les hostilités, ils pourront retourner dans leurs ghettos puants s'ils en ont envie, encore que les camps soient plus hygiéniques. Celui de Bergen-Belsen possède une fonderie. Dans une usine sidérurgique, il y a des hauts-fourneaux et les hauts-fourneaux emplissent le ciel de fumée. Il va de soi que c'est là une information confidentielle. »

Stefan acquiesça d'un signe de tête. Son père lui prit des mains sa chope vide et la remplit de bière. Quand il l'eut reposée sur la table, il serra l'épaule de son fils et dit :

— « Si ces massacres avaient lieu, je le saurais. N'est-ce pas évident ? »

C'était évident. Avant la guerre, déjà, Stefan avait vu son père s'entretenir presque sur un pied d'égalité avec Himmler. Et, depuis, il y avait eu des promotions.

— « On perd le contact, » dit-il sur un ton d'excuse. « Et il y a une telle confusion ! »

— « Je sais, » murmura le père avec un geste d'assentiment. « Reviens à la maison. Tu as largement fait ton devoir sur le front. »

Stefan hocha la tête. « Non. Je continuerai. C'est le travail que je connais le mieux. »

— « Réfléchis. »

— « Ce n'est pas la peine. »

Ç'avait été sa dernière permission, ç'avait été la dernière fois qu'il avait vu sa mère — qui était morte deux mois plus tard — ç'avait été l'avant-dernière fois qu'il avait vu son père.

Stefan se roula en boule dans son lit. Le seul fait de se rappeler était déjà trop : il ferma son esprit aux souvenirs plus tragiques encore qui se bousculaient dans sa mémoire.

Quand Daniel avait parlé, au breakfast, de l'empreinte de pied qu'il avait découverte, la réaction de Stefan avait été de surprise

et de défiance. Le rationalisme des Anglais n'était qu'un mince vernis dissimulant leur déraison et leur confiance en eux était exaspérante. Il s'agissait probablement d'une plaisanterie laborieuse et Morwitz avait tendance à demeurer sur son quant-à-soi. Mais sa curiosité fut plus forte que sa prudence. Il décida d'observer attentivement les événements tout en gardant son entière liberté d'esprit. Il conserva cette attitude tandis que les autres discutaient de l'empreinte, se contentant de prendre note des courants hostiles qui s'affrontaient et d'attendre que vienne une explication.

Mais tout changea quand, s'étant éloigné de ses compagnons et de leurs chamailleries, il vit le trou dans la muraille. Il n'y avait aucune raison pour que cette excavation le frappât tellement : c'était un trou banal dû à la disparition d'une grosse pierre, chose tout à fait normale dans un vieil édifice tombant à moitié en ruine. Cependant, en jetant un coup d'œil sur cette cavité, il prit pour la première fois véritablement conscience de ce que pouvait impliquer cette fameuse trace de pas. Elle cessait d'être un fait isolé, un mystère coupé de tout contexte. La créature qui avait peut-être été à l'origine de cette empreinte cessait d'être hypothétique, elle devenait soudain concevable. Certes, c'était toujours une chimère mais qui, si l'on cherchait à l'écarter, laissait à sa place un vide beaucoup moins crédible.

On ne pouvait pas soutenir sérieusement qu'il s'agissait d'un trou de rats. D'un autre côté, la présence du brin de fil était une confirmation presque espérée. C'est pourquoi Stefan avait demandé à Bridget ce qu'il y avait dans les souterrains. Puis, en réponse à ses questions, la jeune fille avait reconnu que des objets disparaissaient. Et c'était précisément ceux dont on pouvait s'attendre à ce qu'ils disparaissent : de la nourriture, de la ficelle, des bougies. Et un canif. Des objets nécessaires pour survivre dans un monde de géants.

Ils franchirent la porte qui fermait le couloir. L'escalier en colimaçon montait vers la salle où se trouvaient les maisons de poupées que Bridget leur avait montrées le jour de leur arrivée et il descendait vers les profondeurs où Mat avait été le seul à s'aventurer lorsqu'il avait aidé la propriétaire du château à mettre la maison en état pour accueillir ses hôtes. Il régnait là une obscurité totale. Le pinceau de la puissante torche électrique dessinait des ronds lumineux sur les pierres grises et usées, révélant

ici une surface miroitante — de l'eau d'infiltration — là deux initiales gravées, un R et un N, formant un sillon de près d'un centimètre. Stefan éclairait les marches qui étaient de plus en plus ébréchées et inégales à mesure que l'on descendait. L'air, humide et froid, avait une odeur de vase.

L'escalier prit fin. Le sol était pavé d'énormes dalles plates mais, ici et là, la roche nue affleurait ; il était visible que la tour avait été édifiée sur une assise naturelle.

Ils étaient dans une salle exiguë dont l'un des murs épousait la concavité de la maçonnerie. Des portes étaient percées dans les deux autres parois qui restaient ; elles étaient très basses : leur linteau était à moins d'un mètre cinquante du sol. Daniel s'avança en disant à ses compagnons de baisser la tête. Ils le suivirent.

La seconde pièce servait de dépotoir : tout le fatras dont Bridget avait parlé s'y entassait. Elle était un peu plus grande que la première mais plus de la moitié de la surface disponible était occupée par des vieux meubles, des caisses, des peintures et autres objets hétéroclites. Tandis que le groupe examinait l'un des tableaux, Stefan entra dans la salle adjacente. Il y avait là encore plus de bric-à-brac. Dans un coin étaient empilés les gravats d'un mur éboulé.

Mat rejoignit l'Allemand qui lui demanda :

— « Combien y a-t-il de pièces en tout ? »

— « Je ne sais pas, » répondit Mat. « C'est un véritable terrier de lapins et certaines salles sont inaccessibles. »

— « Comment cela se fait-il ? »

— « Vous allez voir pourquoi. Passez par là et approchez-vous de cette porte, à droite. »

La porte en question donnait sur une volée de marches. La torche révéla les deux premières puis accrocha la surface sombre d'un plan d'eau. On discernait un bruit de clapotis. Stefan s'accroupit et essaya de sonder les ténèbres. Toute la pièce était submergée.

— « C'est profond ? »

— « Je n'en sais rien, » dit Mat. « De même que je ne sais pas s'il y a encore des salles de l'autre côté. Nous devons être au niveau du lac et les eaux se sont infiltrées par les fondations. »

La voix de Daniel s'éleva derrière les deux hommes : « Tout va bien ? »

— « Naturellement. » Et Mat ajouta à l'adresse de Stefan : « Continuons. »

Ils franchirent l'autre porte et s'enfoncèrent dans un dédale de petites salles, vides pour la plupart, mais dont quelques-unes recélaient des monceaux de rebuts. Il y avait longtemps que Stefan avait perdu le sens de l'orientation. A un moment donné, il s'aperçut qu'il pénétrait dans une pièce qu'ils avaient déjà visitée mais cela n'avait rien d'alarmant : il ne serait pas très difficile de retrouver le chemin de la sortie et l'on entendait les pas de Daniel et d'Helen.

— « Eclairez par ici, » ordonna soudain Mat d'une voix métallique.

Stefan leva le bras et le pinceau de lumière fit sortir de l'ombre une saillie de la muraille à quelques centimètres du sol. Un bout de bougie y adhérait.

L'Allemand eut un frisson d'excitation à la vue de ce banal objet.

— « Des bougies qui disparaissent. C'est bien ce qu'elle a dit, n'est-ce pas ? »

Daniel et Helen surgirent au même moment.

— « Vous pensez que cela pourrait être... » Helen s'interrompit et eut un petit rire nerveux. « Un réverbère à l'usage des lilliputiens ? »

— « Cette bougie est probablement ici depuis des années, » répliqua Daniel. « Pour ce qu'il en reste, à peine plus d'un centimètre, cela ne valait pas la peine de s'en encombrer. Tâchons de garder l'esprit froid. »

— « Elle n'était pas là la semaine dernière, » fit Mat.

Il y eut un bref silence et Daniel reprit :

— « Comment pouvez-vous en être sûr ? Toutes ces salles se ressemblent. »

— « J'en suis sûr, » affirma l'Irlandais. « Et je peux vous prouver que je ne me trompe pas : il y a une croix gravée sur cette porte et quelque chose qui ressemble à un fragment de la lettre S. »

Les deux torches convergèrent sur la porte. Le bois était effectivement entaillé. Il avait sans doute fallu des heures et des heures pour sculpter la croix. Celui qui s'était livré à ce travail avait ensuite entrepris quelque chose d'autre — peut-être voulait-il tracer ses initiales ou une prière — et on était venu le chercher à l'improviste. Pour le libérer ou pour l'exécuter. Ou,

tout simplement, pour le transférer dans un autre cachot. Stefan remarqua les verrous scellés dans la muraille.

— « Eh bien, c'est que quelqu'un l'a apportée ces jours-ci, cette bougie, » dit Daniel. « Bridget, peut-être. »

— « Pourquoi aurait-elle pris une bougie au lieu d'une lampe électrique ? » rétorqua Mat. « D'ailleurs, elle est trop occupée pour descendre dans ces oubliettes. »

— « Je pourrais vous faire la réponse du berger à la bergère : vous avez noté la présence de cette bougie et c'est vous qui affirmez qu'elle n'était pas là la semaine dernière. Dans ces conditions... »

— « Seigneur ! » s'exclama Helen. « Quand arrêterez-vous de vous lancer ces accusations stupides à la tête ? Ne voyez-vous donc pas que nous frôlons ce qui sera peut-être la découverte la plus fantastique, la plus prodigieuse qui soit ? » Elle tendit la main pour que le faisceau lumineux éclairât quelque chose qu'elle tenait dans ses doigts : un morceau de papier d'argent ayant servi à envelopper une tablette de chocolat. « Voilà ce que nous avons trouvé tout à l'heure. Juste l'emballage — pas le chocolat. »

— « Ce doit être la petite... Mary, » fit Daniel. « Elle l'aura dérobé et sera venu le manger en bas. Les gamines de cet âge font des choses bizarres. »

— « Elle ? » s'insurgea Mat. « Elle est hantée de superstitions qui la terrorisent. Rien au monde ne pourrait la convaincre de se rendre ici. Et vous le savez bien ! »

— « Rien n'est concluant, » insista Daniel. « Un morceau de papier d'argent, un bout de bougie... Ce sont des indices bien fragiles. »

— « Et une empreinte de pied, » ajouta Stefan. « Ne l'oubliez pas. »

D'une voix sans inflexions, Daniel rompit le silence qui avait suivi ces derniers mots : « Je crois que nous ferions mieux de remonter. Nous avons dit à Bridget que notre absence ne durerait pas plus d'une demi-heure. »

Stefan, qui fermait la marche, remarqua qu'un des cartons empilés sur le parement du mur était un classeur portant une étiquette rédigée en allemand. Il l'ouvrit : la boîte contenait une épaisse liasse de papiers et un carnet à la reliure de cuir semblable à celui que Bridget lui avait confié et couvert de la même écriture anguleuse. Daniel et Helen étaient déjà dans l'escalier

mais Mat l'attendait au bas des marches. Stefan referma le carton et glissa le carnet dans sa poche.

8

QUAND l'expédition s'était mise en marche en direction de la tour, Waring avait gagné le jardin enclos. Là, on avait l'impression d'être dans un autre pays. On voyait la partie supérieure de la maison et, du haut de l'espèce de socle central supportant le cadran solaire, on découvrait les collines mais, autrement, il n'y avait que les buissons, les allées et les massifs de fleurs : le mur de briques rouges enserrant le jardin intérieur bouchait l'horizon.

Stefan était troublé par une conversation qu'il avait surprise un peu plus tôt. Il était parti à la recherche de Bridget à qui il voulait signaler qu'une ampoule avait claqué dans sa chambre et, soudain, il avait entendu la jeune femme qui parlait dans la cuisine dont la porte était ouverte. Il s'était immobilisé, en partie pour la laisser achever, en partie aussi parce que la cuisine était un domaine interdit aux résidents. C'est alors que Bridget avait prononcé son nom.

— « Et Waring ? » avait-elle demandé.

— « Non, il n'y va pas. »

C'était la voix de Daniel.

— « Mais sa femme ? »

— « Tu n'as pas entendu ce qu'elle disait ? Pour elle, tout cela est follement, mais follement chou ! »

Waring nota avec dégoût qu'il imitait très mal l'accent américain d'Helen. « Je suppose, » enchaîna Daniel, « que c'est justement pour cette raison qu'il se montre tellement résolu à se tenir à l'écart de cette histoire. »

— « Dommage qu'ils passent leur temps à se chamailler. »

— « Oui. J'ai trouvé qu'elle n'était pas si teigne que ça, ce matin. Elle essayait de toutes ses forces d'être civilisée. »

— « C'est éprouvant pour Cherry. »

Waring s'était prestement éclipsé avant que le couple sorte. Sa première réaction avait été une simple réaction d'irritation. Pas parce que Bridget et Daniel faisaient des gorges chaudes sur son compte et sur celui d'Helen — il fallait bien s'y attendre — mais

parce que les jeunes gens étaient incapables de voir qui était l'agresseur dans cette guérilla incessante. Non... ils renvoyaient dos à dos les adversaires. Et, en ce qui concernait la discussion du matin, c'était Helen qui était jugée innocente ! « Elle essayait de toutes ses forces d'être civilisée. » Vingt dieux ! songea Waring. J'aurais pu vous toucher deux mots de sa façon d'être civilisée ! Le jour où elle a brûlé mes vêtements et a failli mettre le feu à la maison. Le jour où elle m'a flanqué un coup de poing dans le ventre alors que je roulais à plus de 100 sur une autoroute encombrée. Sans parler de toutes les agressions non physiques, les insultes et les reniflements de mépris dont elle m'abreuve quand nous allons à une réception. Et ce ménage de New Haven qui l'ennuyait à force de parler chevaux... quand elle s'est écriée : « Oh ! à propos de hongres, je crois que vous ne connaissez pas mon mari ? »

Dans le jardin, il se calma petit à petit et, au bout de dix minutes, il reconnaissait volontiers que, objectivement, les deux jeunes Anglais n'avaient partie liée ni avec l'un ni avec l'autre, que leurs observations avaient été faites en toute honnêteté — en intention, au moins. S'ils estimaient qu'il était aussi noir qu'Helen, ce devait être parce qu'il donnait cette impression. Et pourtant, s'il avait choisi Killabeg comme lieu de villégiature, ç'avait été dans l'espoir de mettre de l'huile dans les rouages ; le jour de leur arrivée, il avait été au désespoir à l'idée que sa femme pourrait exiger d'aller ailleurs. Il devrait être ravi qu'elle se plaise, ravi qu'elle se soit lancée dans cette chasse chimérique au peuple fée, ce qui lui occupait l'esprit.

A cette pensée, il se remémora l'épisode du dîner et un nouvel accès de rage l'envahit. Comme si l'humiliante scène du lit n'avait pas suffi ! Quel ineffable imbécile il avait été de lui avoir dit, dans son trouble, ce qu'il avait cru avoir vu par la fenêtre ! Elle lui avait répondu de ne pas se conduire comme un idiot et de se recoucher. Au réveil, il avait redouté qu'Helen ne remît le sujet sur le tapis mais elle n'en avait rien fait. Elle avait conservé le mutisme le plus complet à ce propos pendant toute la journée et Waring s'était figuré que l'incident lui était sorti de la tête. Et puis, au dîner, cette voix claironnante : « Vous n'imagineriez pas, mes amis, ce qui est arrivé à Waring cette nuit ! »

A la colère succéda un sentiment de dégoût et d'écœurement. Il y avait à côté de lui un parterre de roses qui ne payait pas de mine : les arbrisseaux s'étiolaient, les feuilles

avaient leurs bords rongés ; des fleurs chétives et rares montaient par bouffées un parfum affadi. Le sol est sans doute médiocre, songea Waring, et on l'a laissé à l'abandon pendant des années. Il ne sert à rien de faire un peu de nettoyage lorsque les choses sont restées trop longtemps en jachère.

Est-ce là tout ce que la vie a à m'offrir ? Dire amen aux caprices d'un être que je méprise ? Accepter les crocs-en-jambe, avaler les couleuvres sans broncher et me fendre d'un large sourire quand elle juge qu'elle m'a suffisamment étrillé pour le moment et que c'est maintenant l'harmonie conjugale qui est à l'ordre du jour ?

Le plus monstrueux était que, ce matin même, il avait vu qu'Helen avait fait un effort. Il ne s'était agi ni d'une manœuvre de harcèlement ni de comédie. Au milieu de cette discussion ridicule à propos de l'empreinte et des fossiles — l'éohippus, le cœlacanthe, Leakey... — Waring s'était fugitivement rendu compte qu'elle était aussi seule et aussi désenchantée que lui. Aussi humaine. Et, pour toute réponse, il avait brandi le sarcasme et craché sa bile !

Mais quelle autre réaction était-elle possible ? Ce n'était pas seulement le souvenir du passé mais l'absolue certitude que l'avenir serait en tout point semblable au passé. Exactement comme lorsqu'on analyse les résultats d'une enquête de groupe. Au commencement, quand on fait son apprentissage, il y a une certaine marge d'imprévisible. Plus on a d'enquêtes à effectuer, plus cette marge se réduit. Au bout du compte, on obtient une ligne sur un diagramme et l'on sait que tout ce qui se trouve en dehors de ce tracé correspond à des aberrations mineures qui ne peuvent affecter l'image globale. Il en va de même avec les gens. Leur mystère se dénoue et on finit par lire clairement en eux. Ce que vous voyez alors peut vous séduire, vous pouvez le détester ou y demeurer indifférent. Une chose est sûre : ni vous ni personne n'y changerez rien.

Les derniers mots qu'avait prononcés Bridget quelques instants plus tôt lui revinrent en mémoire : « C'est éprouvant pour Cherry, » et il comprit qu'il ne voulait ni se les rappeler ni en examiner les implications. Que Bridget et Daniel le rendissent responsable de cette guerre matrimoniale, qu'ils eussent tort ou raison de lui en imputer le blâme — cela n'avait pas vraiment d'importance. Ce qui a vraiment de l'importance dans une guerre,

ce sont les non-combattants. La non-combattante. Lorsqu'on se met cela dans la tête, le pharisaïsme et la bonne conscience perdent leurs droits.

Il était plus de onze heures quand Cherry descendit. Waring lui demanda si elle avait mal dormi. Elle secoua la tête :

— « Je suis restée réveillée, cette nuit. J'ai lu. Lorsque je me suis aperçue que j'avais laissé passer l'heure du breakfast, j'ai repris mon livre. »

Helen se précipita sur eux et s'écria avec animation :

— « Veux-tu savoir ce que nous avons trouvé dans la tour ? »

Elle s'adressait à Cherry mais Waring devinait qu'il était censé participer à la conversation, fût-ce dans un rôle de potiche. Cherry fit la réponse idoine — elle n'avait entendu parler de rien — et Helen entreprit de tout lui raconter : l'empreinte de pied que Daniel avait découverte, le trou dans le mur et l'expédition dans la tour.

— « Eh bien, vous avez dû vous amuser, » fit poliment Cherry. « Mat t'a accompagnée ? »

— « Oui, Daniel et Stefan aussi. »

— « Je regrette que tu ne m'aies pas appelée. »

L'intérêt modéré que manifestait la jeune fille pouvait être réel aussi bien que feint. Devant le calme, presque la sérénité, qu'elle affichait, Waring se demandait parfois si son inquiétude était fondée. Cherry était hors d'atteinte : elle était assez forte pour ne pas être traumatisée en voyant ses parents se transformer de temps en temps en bêtes fauves. A nouveau, il s'interrogeait et, comme il en allait chaque fois, il revécut certaine brûlante matinée d'été, il se revit décrochant le téléphone, entendit résonner la voix gênée et plaintive, gémissante : « Ici le camp Ashmole. Leroy Biggin à l'appareil. Je suis navré d'avoir à vous annoncer une nouvelle désagréable, Mr. Selkirk... »

Waring chassa le mauvais souvenir et concentra son attention sur ce que disait Helen.

— « ... quelque chose en bas. Un fait isolé peut s'expliquer mais quand on les prend tous en bloc, on est forcé d'admettre qu'il est nécessaire d'approfondir les choses. »

Elle décocha un regard de défi à Waring qui répondit :

— « Tu as probablement raison. Envisagez-vous de vous livrer

à une nouvelle exploration après déjeuner ? » Il sourit à Cherry. « Qu'en penses-tu ? Tu pourrais y participer ? »

— « C'est tout à fait inutile, » fit Helen avec impatience. « Nous avons vu tout ce qu'il y a à voir. Si des êtres vivent dans les souterrains, ils nous entendraient dans l'escalier. C'est plein de trous et de cachettes. Les murs ont près de deux mètres d'épaisseur à certains endroits et ils sont probablement taraudés de galeries. »

— « Alors, quels sont vos plans ? »

— « Des choses ont disparu. De la cuisine et de la cave. Plus que Bridget ne le pense. Apparemment, Mrs. Malone a remarqué que des objets manquaient et n'en a pas parlé. Les sacs de pommes de terre ne sont jamais tout à fait aussi garnis qu'ils devraient l'être. Elle a supposé que les rats avaient dévoré de la farine, mais il n'y a pas trace de rats. Elle a mis du raticide : cela n'a rien donné. Les appâts sont restés intacts. »

Le débit d'Helen était précipité, elle était rouge d'excitation et elle parlait de plus en plus fort. « Nous allons monter la garde ce soir et nous verrons ce qui se passera. »

— « Qui ? » demanda Cherry. « Ceux qui ont exploré la tour ? »

— « Tous ceux que ça intéresse. »

— « Je crois que je serai des vôtres. »

Cherry souriait.

— « Je viendrai grossir vos rangs, moi aussi, » annonça Waring.

— « Merveilleux ! » s'exclama Helen. « Ce sera un vrai comité ! »

Elle souriait également. Waring la dévisagea, puis se détourna. Où étaient cet esseulement, ce désenchantement, cette humanité qu'il avait discernés en elle ? Elle exultait visiblement, satisfaite qu'il eût capitulé, qu'il fût redevenu un chien rampant à ses pieds. Les points aberrants avaient repris leur place sur la courbe.

Après le dîner, on discuta du projet. Et plus la discussion se prolongeait, plus Waring était convaincu qu'il ne s'agissait que d'un canular inspiré par leur première conversation dont le « petit peuple » avait fait les frais, conversation qui, elle-même, avait eu pour origine l'allusion d'Helen à ce que lui, Waring, avait

vu par la fenêtre. A présent, il avait la certitude d'avoir été victime d'une hallucination.

L'esprit est susceptible de vous jouer des tours de ce genre : nul ne le savait mieux que lui. Cela se produit logiquement et de façon tout à fait prévisible quand on a la fièvre, quand on est sous l'influence de certaines drogues ou quand on a bu. Et cela se produit aussi, mais plus rarement et sans avertissement, de façon spontanée, semble-t-il, chez des personnes en bonne santé, qui ne sont ni droguées ni alcooliques. Ce qui signifie seulement que la causalité du phénomène est obscure et que personne ne l'avait étudiée. Difficile, d'ailleurs, d'imaginer comment procéder pour l'étudier : il est indispensable de disposer d'un ample faisceaux de données avant de pouvoir commencer à tirer des conclusions.

Dans l'hypothèse d'une mystification, Waring se sentait sur un terrain plus solide. La fraude consciente était une chose à laquelle les précédents ne manquaient pas, qui avait une longue et infamante histoire. Il était possible d'analyser l'incident, d'en éliminer les invraisemblances pour parvenir à quelque chose qui aurait de fortes chances d'approcher la vérité. Et Helen — il était obligé de le reconnaître — Helen avait déclenché le déclic. Tout avait commencé avec cette empreinte et l'emplacement de celle-ci avait une importance capitale. Personne ne l'aurait remarquée là-bas, au pied de la tour, si Daniel ne les y avait pas tous conduits et ne leur avait pas mis le nez dessus. Cela avait frappé Mat et quelqu'un avait pris la défense de Daniel. Qui ? Waring fouilla sa mémoire. Bien sûr ! Ç'avait été Bridget ! Si Daniel avait fabriqué l'empreinte de toutes pièces, avait-elle expliqué, il aurait fait en sorte qu'un autre la découvre et il l'aurait placée plus près de la maison.

Waring réfléchit. La riposte de Mat — Daniel aurait alors couru le risque de se faire surprendre — avait été faible : le risque eût été quasiment nul s'il avait opéré très tôt. Mais il y avait d'autres arguments, plus probants. D'abord, il était nécessaire que Daniel soit absolument sûr que l'empreinte serait vue. Or, même si elle avait été apposée juste devant la porte de service, il eût été tout à fait possible qu'elle passât inaperçue ou qu'on ne l'identifiât pas. On pourrait fort bien la rafraîchir tous les jours sans être assuré pour autant que la supercherie ne ferait pas long feu. Second argument : il était indispensable que la marque soit à proximité du trou qui s'ouvrait dans le mur

de la tour, là où le plaisantin avait soigneusement poli la pierre, affouillé la terre et coincé avec astuce un morceau de fil dans une fissure. A partir de là, le reste s'enchaînait tout naturellement : on irait explorer la tour et l'on découvrait un morceau de papier d'argent, plus un trognon de bougie.

Donc, à la base de la mise en scène, il y avait Daniel. Mais il avait une ou un complice. Mat ? Celui-ci avait juré ses grands dieux que la bougie n'était pas là une semaine plus tôt. Non... cela ne cadrait pas avec le personnage et, en outre, c'était Mat qui avait accusé Daniel de truquage tandis que Bridget avait pris fait et cause pour son fiancé. Waring poussa intérieurement un petit soupir de satisfaction. Voilà qui paraissait assez bien coller...

Bridget était une jeune femme capable et elle avait l'esprit d'entreprise. Elle avait pris en main la direction de cet établissement et se donnait de tout son cœur à sa tâche. Mais ce ne devait pas être drôle tous les jours et c'était une affaire qui ne lui rapportait pas des mille et des cent. D'un autre côté, si les journaux et la télévision se mettaient à raconter une histoire... à propos de farfadets vivant sous les ruines d'une tour dans une sauvage région d'Irlande... Alors, Bridget afficherait complet, elle refuserait du monde. En s'y prenant intelligemment, cela pourrait durer des années, assez longtemps pour faire la renommée du château, farfadets ou pas. Assez longtemps pour que cette finaude de Miss Chauncey amasse un confortable pécule.

Or, Daniel était son fiancé. C'était une ingénieuse combinaison.

Les autres parlaient maintenant de cette affaire de veille à assurer. Avec plus ou moins de sérieux : Stefan était grave, Helen euphorique, Mat mélancolique et morose. Voilà encore une chose à porter au crédit de l'adroite Miss Chauncey : cette histoire était bien faite pour éveiller l'intérêt de ses hôtes dans ces lieux où il était difficile de trouver des formes de distractions plus classiques. Waring observa que Daniel avait une attitude détachée. Cela aussi cadrait avec son hypothèse.

Les disparitions ayant été signalées à la cuisine et à la cave, quelqu'un suggéra qu'il y aurait lieu, en conséquence, de constituer deux groupes. Comme on n'arrivait pas à se décider sur la répartition des effectifs, Bridget intervint :

— « Faites comme il vous plaira, » dit-elle en souriant. « Moi, je vais me coucher. Je ne crois pas qu'il y ait quoi que

ce soit à voir. D'ailleurs, je suis trop fatiguée pour faire le pied de grue. »

Waring était admiratif : c'était la réaction parfaite ! Il se demanda si quelque coup de théâtre n'avait pas été manigancé pour corser les choses. Daniel serait en scène, même si Bridget restait tranquillement dans les coulisses. Décidément, il serait amusant d'observer les événements !

Finalement, les deux groupes furent formés. Helen et Mat monteraient la garde dans la cuisine, Stefan et Daniel se tiendraient en bas. Cherry choisit, elle aussi, la cuisine. En partie à cause d'Helen mais peut-être aussi en partie à cause de l'Irlandais, se dit Waring. Elle ne l'avait pas quitté de toute la journée et l'avait regardé avec un intérêt certain tandis qu'il faisait assaut d'éloquence à son intention. Waring n'était pas mécontent. Mat était beau garçon mais visiblement timide et balourd avec les personnes du sexe opposé.

Hanni, comme Bridget, préférait aller se coucher. Elle était un peu dépassée. Stefan avait beau lui donner des explications en allemand, elle paraissait toujours aussi perdue. Waring décida de monter la garde avec le groupe qui surveillerait la cave : si quelque chose devait avoir lieu, ce serait vraisemblablement là.

On convint qu'il était inutile de commencer la surveillance avant l'heure normale du coucher. En attendant, on tua le temps en bavardant et en buvant.

En descendant l'escalier, Waring réalisa qu'il avait pris deux verres de plus que la ration d'alcool qu'il considérait comme normale pour une soirée. Il se sentait un peu gris et remarqua, lorsqu'il voulut tourner le bouton de la porte, que son bras décrivait un arc de cercle plus ample que de coutume. Ils avaient laissé Helen, Mat et Cherry dans la cuisine avec la plus petite des deux lampes de poche. Daniel, nota l'Américain avec satisfaction, avait la seconde à la main, ce qui lui conférait l'avantage stratégique.

La maison, comme la tour, était construite à même le rocher. On distinguait ici et là les saillies du soubassement et il y avait même des vestiges du manoir originel. La cave était pavée de dalles — certaines mesuraient cinquante centimètres sur un mètre — et les murs étaient un conglomérat de pierres taillées et de briques. Cette partie du souterrain, plus petite que la pièce du rez-de-chaussée, était, comme cette dernière, divisée longitudi-

nalement par un couloir central flanqué de salles auxquelles on accédait par des portes basses et voûtées — salles aux murs de briques, portes de bois massives. Ces différentes chambres possédaient chacune une source de lumière indépendante mais la galerie était éclairée par trois ampoules électriques, une à chaque extrémité et une au milieu.

— « Jetons déjà un coup d'œil préliminaire pour être sûrs que tout est normal, » proposa Daniel.

Waring acquiesça. Rien dans les mains, rien dans les poches... et le lapin va sortir du chapeau !

En compagnie de Stefan, il emboîta le pas à l'Anglais qui alla jusqu'au bout du corridor et donna un coup de lampe. Là aussi, c'était un vrai capharnaüm, des monceaux de détritus qui attendaient d'être déversés dans les marais — tous les mois, un homme venait du village avec un tombereau et creusait un nouveau trou ; il était compréhensible qu'on y regardât à deux fois avant de se mettre en tête d'évacuer de cette manière tout ce qui avait des dimensions quelque peu supérieures à celles d'une boîte de conserve ! Néanmoins, il était stupéfiant de voir la quantité de rossignols qui s'étaient accumulés. Deux petites salles étaient encombrées de casiers à bouteilles — des bouteilles de vin, vides pour la plupart, constata Waring avec mélancolie.. Quant à la pièce faisant office de réserve, elle regorgeait de vieux meubles en mauvais état. Daniel tourna le commutateur.

— « Tout me paraît normal, » dit-il. « Nous pourrions nous installer chacun dans une salle. Il est inutile de rester en groupe. »

Bien sûr! songea Waring. Il te faut les coudées franches, n'est-ce pas ? Il opina du bonnet.

— « Laquelle prenez-vous ? »

Daniel haussa les épaules. « Je n'ai pas de préférence. Toutefois, comme c'est moi qui ai la torche, il vaudrait sans doute mieux que je monte la garde dans celle qui est le plus près de l'escalier. Du point de vue du confort, nous serons moins bien lotis que ceux d'en haut. Si vous le jugez bon, nous pourrions aller chercher des chaises. »

— « Il y a des sacs et des caisses, » rétorqua Stefan. Il tendit le bras. « Pour moi, cette pièce fera l'affaire. »

— « Dans ce cas, je vais m'installer dans celle d'en face, » dit Waring.

Celle-ci constituerait un bon poste d'observation. Il trouva une

caisse de bois sur laquelle il pourrait s'asseoir et l'épousseta. « Tout le monde est prêt ? »

— « Dès que vous vous serez mis à l'aise, j'éteindrai, » fit Daniel. « D'accord ? Bon... Je coupe la lumière. »

L'obscurité se fit. Waring et Stefan virent le pinceau de la torche électrique zigzaguer un instant encore tandis que Daniel se préparait. Puis les ténèbres furent totales.

Il régnait maintenant un silence absolu. Bien que ses compagnons ne fussent qu'à quelques mètres de lui, plus aucun son ne parvenait aux oreilles de l'Américain qui avait l'impression que l'humidité de l'air obstruait ses narines, lui collait à la langue. La nourriture devait rapidement moisir, ici.

Quelqu'un — Stefan, sans doute — toussa. Le bruit s'enlisa dans le silence. Il n'était nullement indispensable de garder tous ses sens en alerte : la plus infime anomalie acoustique attirerait immédiatement l'attention. C'était le moment idéal pour s'abandonner à la rêverie, pour réfléchir aux questions de fond — pour penser, par exemple, à Helen, à lui-même, au ratage qu'était leur vie. Et puis zut ! Ce problème ne lui avait déjà coûté que trop de temps et d'énergie — pour rien ! Mieux valait penser à quelque chose de plus agréable. A Cherry.

Le son le fit brutalement sortir de sa songerie. Il tourna la tête. Son corps était tendu comme un ressort. C'était un son amorti qu'il ne parvenait pas à identifier. Mécanique ? Quelque chose que l'on tirait... que l'on déplaçait ? Les autres avaient-ils entendu ?

Brusquement, Waring réalisa qu'il tombait dans le panneau. C'était probablement Daniel qui était l'auteur de ce bruit. Certes, celui-ci venait de la direction opposée mais cela ne voulait rien dire. Le jeune homme avait fort bien pu ôter ses chaussures et se déplacer furtivement. C'était lui qui avait la lampe. D'un autre côté, rien n'empêchait Waring — ou Stefan — de bondir sur le commutateur. Non... attendons. Laissons le programme se dérouler comme prévu.

D'autres sons retentirent, plus forts, plus précis. Ils ne pouvaient avoir échappé à Stefan. Les farfadets étaient-ils en train de remuer des meubles ? Puis il y eut un murmure, trop faible et trop sifflant pour être compréhensible, mais qui était sans aucun doute un indice de communication. Waring sentit soudain ses cheveux se hérisser sur sa nuque tandis qu'un grand froid l'envahissait. La peur... Mais c'était ridicule ! N'importe qui était ca-

pable d'imiter n'importe quelle sonorité. Il suffisait de dissimuler un magnétophone à piles au milieu de tout ce bric-à-brac et modifier la vitesse de déroulement de la bande...

La peur reflua, cédant la place à l'irritation. Bon Dieu, pourquoi tant de complications ? Daniel les prenait-il pour des idiots, Stefan et lui ? S'imaginait-il qu'ils resteraient tous deux cloués dans l'obscurité en dépit de ce vacarme. Waring sauta sur ses pieds.

La lumière jaillit avant qu'il ait eu le temps de faire un mouvement de plus. La tache ovale du pinceau de la torche glissa à toute vitesse le long du mur, révélant des briques anciennes, une étagère de bois à moitié cassée, un tas de déchets. Et puis, contre toute raison, contre toute logique, deux farfadets furent pris dans le faisceau. Réagissant avec une extrême rapidité, ils s'engouffrèrent à l'intérieur d'un tunnel creusé dans le tas de détritus et s'évanouirent en un clin d'œil. Mais leur image entraperçue s'était gravée au fer rouge dans le cerveau de Waring. Le doute était hors de question. Il ne s'était pas agi d'une illusion due à un jeu de lumière ou à la fatigue : si grotesque que ce fût, c'était la réalité. Stefan cria quelque chose mais il était tellement secoué, tellement ébahi qu'il ne comprit pas ce que disait l'Allemand.

Daniel fit jouer le commutateur. « Nous avons joué de malchance, » fit-il. « J'aurais dû attendre un peu mais quand vous avez bougé, Waring, j'ai eu peur que vous ne les alertiez. »

— « Je suis désolé. »

— « Ce n'est pas très grave. En tout cas, nous les avons vus tous les trois. Mais ne me demandez pas ce qu'ils sont... »

— « Ainsi, » murmura Waring qui n'était pas encore remis de son émotion, « ainsi, ce que j'avais cru distinguer au clair de lune... »

— « J'inclinerais en effet à penser comme vous. Sauf que le personnage que vous avez aperçu avait une apparence féminine alors que ces deux-là... enfin, ils portaient des vêtements masculins. »

— « Vous croyez donc que... »

Stefan l'interrompit en s'exclamant : « Regardez ! »

Il avait parlé d'une voix blanche.

Waring se retourna. Le visage massif de l'Allemand était tendu. Peut-être sous l'effet de la concentration, peut-être sous celui

d'une sorte de crainte respectueuse. Puis Selkirk suivit le regard de Stefan.

La femme minuscule était debout dans l'encoignure du mur. Comme acculée.

Les trois hommes s'avancèrent. Waring s'attendait à ce qu'elle hurle ou essaye de s'enfuir. Mais non. Elle restait immobile et muette, ses yeux braqués sur les géants qui approchaient.

Traduit par Michel Deutsch.
Titre original : The little people.

LA SUITE AU PROCHAIN NUMERO

DANIEL WALTHER

Flinguez-moi tout ça !

« Une histoire de science-fiction antimilitariste avec deux ou trois notations autobiographiques » : c'est en ces termes que Daniel Walther qualifie la nouvelle que vous allez lire. Précisons que l'auteur nous a adressé ce texte en février 1968. On n'en trouvera que plus surprenantes deux phrases qui semblent nettement faire allusion aux événements de mai (vus du côté étudiant). Comme quoi écrire de la science-fiction, c'est aussi avoir le sens de la prémonition !

Le combat est le père de toute chose.
Herbert W. FRANKE (1)

« Ah ! nom de Dieu ! » hurla le colonel. « Flinguez-moi tout ça, toute cette vermine, cette ordure ! »

Gregor me saisit par le bras. Des gouttes de sueur piquaient son front, dégoulinaient de sous son casque et venaient noircir le col de son treillis beige.

— « Je commence à en avoir marre, » dit-il.

— « Tais-toi. »

— « Me taire ! Pourquoi me taire ? J'en ai ma claque de cette boucherie... »

Je haussai les épaules, détournai la tête.

Parmi les ruines calcinées de ce qui avait été une ville, les poutrelles tordues par les explosions, rampaient des créatures informes qui pulsaient, émettaient des sons chuintés, des borborygmes dégoûtants.

— « Quelle horreur ! » me souffla Gregor.

— « Oui, quelle horreur, » ne pus-je m'empêcher de murmurer.

— « En ligne ! » hurla le colonel.

(1) Cette sentence de H. W. Franke n'exprime naturellement pas ses convictions intimes. (Note de l'auteur.)

Un groupe d'hommes vint se ranger en une barrière menaçante hérissée de canons de fusils et de museaux de lance-flammes.

— « Tâchez de viser juste, les enfants ! » s'écria le colonel.

Les enfants — qui n'en étaient plus depuis longtemps — visèrent juste. Quelques secondes plus tard, les cris avaient cessé et plus rien ne bougeait parmi les ruines de la ville ennemie. Des masses recroquevillées, innommables, montaient des fumerolles nauséabondes. Les fusils à rayons et les lance-flammes avaient fait merveille.

« Repos ! » cria notre chef bien-aimé.

Le colonel ne s'embarrassait pas de scrupules, c'était un fin tacticien et un spécialiste reconnu du génocide. J'étais prêt à jurer qu'il finirait cette guerre avec le grade de général-contre amiral.

Nous étions plus de deux mille, tout un régiment avec armes et bagages, et nous passions au peigne fin la région des collines sur le troisième continent d'Hécate, la sixième planète gravitant autour de Bételgeuse. Nous faisions de l'excellent travail et les messages qui nous parvenaient de l'Amirauté nous félicitaient de notre endurance. Oui, de l'endurance, il fallait en avoir et le colonel en possédait pour tout un régiment.

Dame, il lorgnait les étoiles ! Pas celles qui ornaient le firmament bien sûr, vous m'avez compris !

Gregor et moi avions sympathisé dès le début de l'Opération R (R comme Représailles) et nous nous arrangions pour occuper toujours des places voisines dans les véhicules à chenilles ou les tentes durant le repos nocturne.

Gregor avait le malheur d'être un pacifiste dans une époque qui avait fait de la guerre un *modus vivendi et moriendi.* Moi je n'étais ni chaud ni froid, je fermai les yeux en appuyant sur la détente mais j'appuyais tout de même sur la détente. *Bzzz,* faisait le cône bleu étincelant bordé de rouge en sortant du canon, *bzzz !* (Oui, parfois il m'arrivait de garder les paupières ouvertes !)

Gregor avait de la peine à conserver son calme. C'était un survivant de la vieille race, de la race qui prônait la paix, l'amour et la compréhension universelle.

« ... il y a bien assez de place pour tout le monde dans l'univers, » prêchaient les tenants de cette philosophie. « La guerre est une monstrueuse absurdité qui va contre les desseins du Créateur. »

Mais personne ne les avait écoutés et, quand ils avaient commencé à faire du bruit et à défiler avec des pancartes, on avait mis le holà. Pour leur prouver que la guerre n'était nullement une absurdité mais une nécessité vitale, on leur avait fait enfiler l'uniforme de la Flotte de l'Espace et on les avait envoyés prêcher la compréhension mutuelle avec des armes de fort calibre. C'était une façon comme une autre de changer les mal-pensants en bien-pensants et de transformer les anarchistes en honnêtes citoyens.

Pendant les années mièvres de mon adolescence, j'avais été tenté moi aussi par les nébuleuses tirades des intellectuels apatrides de l'extrême gauche. Mais une saine réaction de lâcheté m'avait remis dans le droit chemin quand la police masquée à gaz, casquée, bottée et matraquant d'estoc et de taille avait envahi l'Université où je poursuivais (sans les rattraper d'ailleurs) des études de pharmacie spatiale. Afin de prouver ma bonne volonté, ma conscience claire et éveillée ainsi que ma fidélité inconditionnelle au Parti National Evolutionniste, je m'étais engagé dans les Commandos Parachutistes de Pacification Interplanétaire. Les CPPI, vous pouvez m'en croire, n'étaient pas des anges !

— « Ah ! nom de Dieu, » hurla le colonel, « enlevez-moi toute cette charogne ! »

Aussitôt une équipe de techniciens de la pelle-bêche se mit au travail et creusa en un temps record un trou circulaire où l'on jeta les pauvres restes de nos adversaires. Ensuite nous dansâmes en rond pour tasser la terre et je me souvins de mes vacances, jadis, quand je foulais les grappes lors de la saison des vendanges.

Je ne sais pas comment vous vous imaginez nos ennemis. Je veux parler des habitants de la planète Hécate.

Au seuil d'une description, je me souviens que j'étais autrefois tenté par la poésie et j'essaye en vain de trouver des mots sonores, bien envoyés.

Ils étaient ignobles, d'une laideur si repoussante que vous aviez envie de vomir rien qu'à en voir un s'approcher de vous. Ils ressemblaient à des tonneaux de cuir adipeux, avec des ceintures de flagelles multicolores qui étaient toujours agités d'un indicible frémissement. Non, ce n'était pas vraiment cela... mais de toute façon, c'était pire ! Je pourrais peut-être essayer d'en faire un dessin car jadis, je réussissais d'assez remarquables cro-

quis durant les séances de botanique ou de biologie. Essayez cependant de vous imaginer un sac fait d'une matière soubresautante et dégorgeant par d'innombrables pores une sorte de suc verdâtre — sécrétion venimeuse ou sueur ? — oignant le corps tout entier d'une fine pellicule huileuse. Le tout se déplaçait sur des « jambes » cagneuses et filiformes, en agitant des bras articulés en cinq endroits différents et des mains qui n'en étaient pas, et poussait l'indécence jusqu'à posséder une tête. La tête, n'en parlons pas car il y a des moments où les mots, de toute manière, vous restent plantés entre les dents.

Je dois pourtant à la vérité d'ajouter qu'au milieu de leur sale tête, ces créatures roulaient des yeux verdâtres et que ces yeux étaient capables d'exprimer tout ce qu'elles ressentaient, souffraient, redoutaient dans les tréfonds de leur âme. Oui, j'ai bien écrit « leur âme » et je risque le peloton d'exécution pour ça !

— « Rassemblement, » hurla le colonel, « départ dans cinq minutes, direction les collines ! »

Il se tourna vers moi :

« Sergent ! »

— « A vos ordres, mon colonel ! »

— « Prenez quatre hommes, des vivres pour deux jours et des grenades, vous restez en faction dans les ruines. »

Puis il frappa sa botte droite d'un grand coup de cravache et cracha dans ma direction ces quelques mots vibrants d'amitié :

« Tâchez de ne pas roupiller, sergent ! »

— « A vos ordres, mon colonel ! »

Il s'approcha et posa une main nerveuse sur mon épaule. Dans ses yeux de serpent clignés de part et d'autre du tranchet qui lui servait de nez, une flamme bizarre vacilla. Ses doigts serrèrent ma clavicule, presque douloureusement :

— « Ne vous faites pas tuer, mon petit. »

Puis il hurla :

« Désignez vos hommes, sergent ! »

— « A vos ordres, mon colonel, » hurlai-je à mon tour. Je fis un pas en avant et claironnai : « *Gregor...* » (le colonel accentua encore le clignement de ses yeux) « *Puschka, Larsen, Oliveira...* J'ai mes quatre hommes, mon colonel ! »

— « Très bien, sergent, » dit-il et il tapota derechef sur mon épaule. « Vous devrez faire bien attention, ne cessez jamais de rester en contact radio avec nous. »

— « Puis-je me permettre de vous poser une question, mon colonel ? » fis-je d'une voix onctueuse, en rectifiant la position, le petit doigt sur une couture imaginaire de mon pantalon.

— « Allez-y, sergent ! »

— « Je voudrais savoir si nous serons réellement en danger. »

— « Je l'ignore mais je sais que des compagnies de fanatiques se sont regroupées dans notre dos et il se peut qu'on tente quelque chose contre nous. Il y a peut-être du galon à gagner pour vous et vos hommes... »

Des galons pas chers ou alors une médaille à titre posthume. La tendresse du colonel me semblait d'étrange nature mais j'avais depuis longtemps mon opinion sur la question.

Des fanatiques ! Ce que j'avais vu dans les yeux de nos victimes ressemblait plus à du désespoir qu'à du fanatisme.

La guerre avait commencé parce que nous la voulions. Nous nous étions posés sur Hécate pour établir de prétendues relations culturelles et commerciales avec les barriques puantes qui peuplaient la planète. Des spécialistes de l'événement désagréable susceptible de jeter tout un chacun dans les hostilités se mirent en devoir de mijoter le traditionnel incident diplomatique qui mettrait le feu aux poudres. Ce fut vite fait car les habitants d'Hécate pouvaient eux aussi se montrer extrêmement pointilleux.

Quinze semaines après que le premier astronef terrien se fut posé sur Hécate (nous appelions ainsi ce monde au nom imprononçable), la planète était à feu et à sang.

Nos adversaires étaient certes animés d'une juste colère mais une colère, pour juste qu'elle puisse être, n'est que d'une efficacité relative en face d'un armement de luxe comme le nôtre. Nous fignolâmes notre guerre, nous en fîmes le *nec plus ultra* du taillage en pièces et nous semâmes du sel sur les fondations des villes ravagées par les bombes vibrantes. Sur les ruines pulvérulentes, nous faisions jouer à des orchestres tonitruants des hymnes bruyants et guerriers. Nos troupes avaient d'autant moins de répugnance à chatouiller la gâchette que nos adversaires étaient d'effroyables laiderons pour lesquels il était bien difficile de ressentir de la compassion.

Et pourtant je ne pouvais m'empêcher d'avoir pitié d'eux.

Le colonel alluma une cigarette, battit son mollet d'une cravache molle, me regarda d'un air indécis et soupira cette demi-phrase :

« Eh bien alors... »

Puis il fit demi-tour et s'en fut vers les auto-chenilles. Et, pour la première fois depuis le temps infiniment long que je me trouvais sur Hécate, je me rendis compte à quel point cet homme me dégoûtait. Plus que les monstres en forme de barriques montées sur des jambes grêles, plus que leurs inqualifiables borborygmes, plus que l'ignoble odeur qui se dégageait de leur infecte « personne ».

Quand la longue caravane de métal s'ébranla et qu'il se retourna pour me faire signe, je fus tenté de vider sur lui toute la puissance destructrice de mon fusil à rayons. Je sentis la main de Gregor sur mon avant-bras.

— « Quelle ordure ! » siffla-t-il.

Je ne dis rien.

La nuit venait de tomber. Nous nous étions aménagé des abris entre des pans de mur encore debout et nous nous tenions assis par terre, occupés à rêver et à fumer. Aucun de nous ne parlait. Installé dans l'embrasure d'une fenêtre, Puschka montait la garde, le fusil en travers du ventre. Appuyés contre la muraille, Larsen et Oliveira nous faisaient face à Gregor et à moi. Tous deux nous nous étions adossés de notre mieux contre le mur opposé que surplombaient encore deux ou trois barres de métal tordu. Le silence régnait. Nous étions las et nous nous demandions tous ce qui allait arriver.

— « Dites donc ! Vous ne voulez pas roupiller un peu ? » s'écria Puschka. « J'ai l'impression de perdre mon temps là-haut. »

— « Laisse-nous tranquilles, » dis-je, « on fait ce qu'on peut. Si tu vois quoi que ce soit, signale-le ! »

Puis je songeai au colonel. Il était certain d'avoir fait quelque chose pour moi car, dans son crâne obtus, il n'existait qu'une ambition légitime au monde : gagner du galon. A sa manière il m'aimait bien mais je me serais volontiers passé de son affection.

Je jetai ma cigarette et regardai le ciel qui ressemblait à un pourpoint de jais à crevés d'argent (oui, dans le temps, je m'imaginais que j'étais capable d'écrire des poésies, chacun a ses lubies, pas vrai ?), en me demandant ce que nous ferions si on nous attaquait *vraiment* en force. Mais je haussai les épaules car je savais que les Hécatiens étaient battus à plate couture, écrasés, en déroute, et que les pauvres restes de troupes qu'ils pour-

raient nous envoyer dans le dos ne tiendraient pas longtemps devant quelques fusils lance-roquettes.

Il faut dire que, bien que nous ne fussions que cinq, nous avions de quoi faire du bon travail de boucherie. Pensez donc ! Deux fusils à grenades vibrantes, trois carabines à rayons, des pistolets thermiques (des grille-à-distance absolument remarquables) et toute une réserve de choses pétantes et dangereuses.

De quoi faire un malheur.

Gregor avait posé le téléphone de campagne à longue portée sur une pierre plate et fumait à courtes bouffées nerveuses.

Le silence s'éternisait. Je regardais maintenant le bout de mes chaussures et je me demandais quel genre de pensées pouvait passer par la tête d'un homme comme le colonel, et quel but il poursuivait à part l'empilement méthodique d'étoiles sur sa casquette. Et surtout s'il était capable d'éprouver des sentiments ressemblant de près ou de loin à des sentiments humains.

Finalement ce fut Gregor qui rompit le silence.

— « Tu pourras supporter ça encore longtemps, toi ? » demanda-t-il.

— « Quoi, ça ? » rétorquai-je.

— « Tu sais bien, fais pas le con, le carnage ! Cette tripaille, cette cochonnerie... On ne peut tout de même pas les massacrer tous. »

— « Pourquoi pas ? Il ne faut pas se laisser abattre. Nous avons des moyens et de la persévérance. D'ailleurs je m'en contrefous. »

— « C'est ce que tu dis... »

Cette intéressante conversation se serait sans doute encore prolongée si Larsen ne s'en était pas mêlé.

— « Ferme-la, » gueula-t-il, « tu nous déprimes ! »

— « Ça, pour nous déprimer, tu nous déprimes, » renchérit Oliveira qui avait toujours un peu manqué d'imagination.

Je me demandai pourquoi Gregor était haï de tout le monde. Peut-être parce qu'il était trop doux, trop pâle et qu'il appelait les coups de pied au derrière comme le miel attire les mouches. Même moi, parfois, j'avais envie de le contredire rien que pour le plaisir de le contredire, alors que dans le fond j'étais parfaitement d'accord avec lui.

— « Toi qui es si malin, » s'écria Gregor à l'adresse de Larsen, « dis-nous donc pourquoi le colonel nous a laissés en arrière ! »

Je le saisis par la manche de son treillis.

— « Tais-toi, » dis-je, « tais-toi donc. »

Je me sentais soudain très mal dans ma peau.

Plus tard, tandis que les autres dormaient et que je montais la garde tassé dans le cadre d'une fenêtre et semblable à un vilain découpage, je repensai au colonel et me demandai s'il n'essayait pas de faire de moi son Roland à Roncevaux.

Et je me sentis *encore* plus mal dans ma peau.

Exactement comme le jour fatidique où les policiers étaient entrés dans l'enceinte de l'Université.

Quelques minutes plus tard, un léger bruit me fit sursauter. Je baissai les yeux et vis deux petites flaques roses frémir dans la clarté lunaire à quelques centaines de mètres droit devant moi. Je regardai plus attentivement et je me rendis compte que le colonel savait de quoi il parlait. Les autres revenaient effectivement à la charge.

Je demeurai un instant figé par la stupeur dans l'embrasure de la fenêtre, mon fusil me barrant le ventre. Incroyable ! Du sol, comme des taupes, surgissaient les masses répugnantes de nos adversaires.

Puis enfin je poussai de grands cris et hurlai à Gregor d'appeler le colonel. Immédiatement !

Les autres, encore mal réveillés, se jetèrent aux fenêtres, préparèrent leurs armes. Quand ils virent les flagelles roses frémir dans le clair de lune, ils récupérèrent aussitôt.

— « On va leur crever la panse ! » hurla Puschka.

— « Flinguez-moi tout ça ! » singea Larsen.

— « Non, attendez ! » m'écriai-je.

Tandis que la voix de Gregor s'affolait dans le micro du téléphone de campagne, je regardai les sombres entonnoirs où les monstres se dépêtraient d'entre les éboulements pierreux et les arceaux brisés, seuls restes de leur ville dévastée par la fureur des hommes.

Que pouvaient-ils faire contre nous ?

— « Alors, » demanda Oliveira, « on les grille ou non ? »

— « On attend, » dis-je.

Je me dressai dans l'embrasure de la fenêtre (chacun, une fois dans son existence, finit par faire un geste idiot qu'il ressent comme héroïque et pour lequel il aimerait se botter le derrière par la suite !) et je regardai dans les yeux de la première créa-

ture rampant vers la façade derrière laquelle nous nous abritions.

— « Allez-vous-en, » hurlai-je, « allez-vous-en, ce que vous faites là n'a pas de sens ! »

Mes compagnons me regardèrent comme s'ils me voyaient pour la toute première fois. Dans leurs yeux se mêlaient la surprise et quelque chose qui ressemblait à du dédain.

— « T'es dingue ou quoi ? » demanda Larsen.

— « Restez où vous êtes ! » criai-je. « Qu'est-ce que vous essayez de faire ? »

La barrique supurante qui rampait vers moi du fond de la nuit fixa dans le mien le regard verdâtre de ses prunelles grosses comme des pièces de monnaie et continua d'avancer lentement mais sûrement. Et, dans ce regard, je lus le mépris et le désespoir et je sautai à bas de la fenêtre en criant aux autres d'attendre mon ordre pour ouvrir le feu.

— « Le colonel est sur la ligne, » dit Gregor.

Aussitôt je braillai dans le micro :

— « Mes respects, mon colonel, ils sont là mais sans armes. J'ignore si leurs intentions sont hostiles et... »

— « Sans importance, mon petit ! Flinguez-moi tout ça ! »

— « Mais, mon colonel ! »

Je m'égosillai en vain car la communication venait d'être coupée.

Gregor me regarda d'un air indécis.

— « Qu'est-ce qu'on fait ? » demanda-t-il.

— « Je ne sais pas. »

— « On devrait plier bagages et se retirer sur la pointe des pieds. »

Je haussai les épaules.

— « Tu débloques, » dis-je.

Je courus à une fenêtre. Les autres mouraient d'impatience d'appuyer sur la détente et les Hécatiens s'approchaient toujours inexorablement. Les plus avancés ne se trouvaient plus qu'à une vingtaine de mètres de notre refuge. A quoi tout cela rimait-il ?

Et tout à coup je fus pris de panique en imaginant qu'ils allaient peut-être se ruer sur nous, nous baver dessus, nous recouvrir de leur masse monstrueuse, nous faire subir la plus ignoble des morts.

— « *Crevez-leur la panse !* » gueulai-je.

Aussitôt la nuit se cribla de gouttes de chaleur bleue et oran-

ge et, presque tout de suite après, une atroce puanteur nous tira les larmes des yeux.

« *Crevez-les ! Flinguez-les !* »

Nous riions d'un rire hystérique et nous n'avions pas assez de doigts pour manipuler les gâchettes. Les mini-roquettes creusaient des cratères dans la bouillie vivante qui ne cessait de couler vers la muraille. C'était une abomination.

Je perçus un sanglot et je me retournai : Gregor se tenait à la fenêtre voisine de la mienne et son fusil crachait par saccades de courtes aiguilles de feu. Il pleurait comme un enfant avec de grands hoquets qui lui secouaient les épaules. Et je compris que tout était pourri et que l'avenir appartenait à des gens comme le colonel.

Mais, malgré notre feu roulant, notre application au carnage, nos adversaires continuaient d'avancer, les uns en rampant, les autres en trébuchant sur leurs jambes grêles. Ils demeuraient impassibles et pas un son ne franchissait la lippe molle qui leur tenait lieu de lèvres. Ils avançaient en économisant leurs gestes ; ils avaient le temps. On a toujours assez de temps pour mourir.

Pas un seul d'entre eux ne portait une arme.

Le téléphone de campagne grésilla et la voix du colonel nasilla ces mots :

— « *Nous arrivons, les enfants, tenez bon et flinguez-moi tout ça !* »

— « Oui, oui, » m'écriai-je, « on s'en charge, on y va, on fait ce qu'on peut ! »

Et soudain je me rendis compte que j'étais un héros, que de quelque manière que tournât l'échauffourée, je m'en tirerais avec une citation à l'ordre de la Flotte Spatiale, des galons chromés et une permission pour aller me refaire la mentalité sur Terra ou dans un des bordels de l'arrière.

Les Hécatiens n'avaient pas la moindre chance. Alors pourquoi, pourquoi, nom d'une pipe, ces imbéciles venaient-ils se faire tailler en pièces ? Pour le simple plaisir de nous regarder d'un air méprisant ? Quelle absurdité ! Ces gens-là ne se rendaient vraiment pas compte de ce qu'ils faisaient.

Ils étaient pareils à ceux qui là-bas, sur Terra, n'arrêtaient pas d'écrire des pamphlets et de distribuer des tracts contre l'armée, le gouvernement ; ces intellectuels d'extrême gauche qui...

Comme si on pouvait faire quoi que ce soit contre le Parti National Evolutionniste ! Hein ?

Et qu'avais-je à attendre de l'avenir si je me mettais à crier contre le colonel, les représailles sur Hécate, le massacre des indigènes et la conquête de l'espace ?

Oliveira se montrait le plus acharné de nous cinq ; debout dans l'embrasure d'une fenêtre, pareil dans sa magnifique stupidité au triomphant dieu de la guerre et du carnage, il tirait sans discontinuer des grenades vibrantes et tous ses coups portaient.

Quand les mini-bombardiers de notre régiment surgirent dans le ciel comme enfantés par les lunes d'Hécate, nous tremblions d'excitation et de fatigue. La nuit s'illumina et nous battîmes en retraite tandis que les bombes hachaient menu ce qui restait encore des ruines et de nos adversaires.

Nous courûmes parmi les maisons éventrées, les colonnades brisées, les palmeraies déchiquetées par la mitraille, et nous éclations de rire tous les cent mètres. Dans mon dos, Gregor pleurait sans retenue.

Quelques heures plus tard, la colonne était là avec armes et bagages. Des bottes sonnèrent autour de nous, un brouhaha nous environna, nous enveloppa, on vint nous taper sur les épaules : « Beau boulot, les gars, » et nous nous retrouvâmes en train de griller des cigarettes et de boire la goutte. C'était la belle fête rouge ! Un officier blond me demanda si j'étais content de moi et je ne sus quoi lui répondre parce que, à vrai dire, et avec la meilleure volonté du monde, je n'arrivais pas à me réjouir de mon sort. J'aurais tout de même aimé savoir ce qui se passait dans l'affreuse tête des habitants d'Hécate et pourquoi ils s'étaient rendus si allégrement à la boucherie. J'avais beau me dire que ces gens-là n'avaient rien d'humain et que, de ce fait, leurs réactions ne pouvaient que nous rester étrangères, cette demi-réponse ne suffisait pas à me satisfaire.

Gregor s'était repris. Il fumait une cigarette après l'autre et ne cessait de demander à ses camarades s'ils avaient encore quelque chose de fort à boire. Un sourire un peu niais rôdait sur son visage où les larmes avaient creusé des traînées grises parmi la crasse incrustée dans sa peau. Je lui adressai deux ou trois fois la parole mais il détourna chaque fois la tête et refusa de me répondre. Et j'eus l'impression que j'allais me mettre à le haïr, ce reproche vivant, ce... ce... cet intellectuel apatride de

l'extrême gauche décadente ! S'il continuait à se ficher de moi, je pourrais peut-être...

Quelle horreur quand j'y pense ! Etait-ce bien moi qui remuais toutes ces choses dans ma tête ?

Pourquoi diable cet Hécatien m'avait-il regardé ainsi, je veux dire avec de tels yeux, avant de tomber mort sans un cri ?

Je fus heureusement tiré de ces troubles méditations par l'arrivée bruyante de la voiture du colonel. Il était en retard parce qu'il s'était changé. A la place du treillis beige, il portait son uniforme de parade tiré à quatre épingles et bardé de décorations. Il se cravachait le mollet avec une féroce conviction. Son visage rayonnait.

Je crus un instant qu'il allait me tomber dans les bras mais, à deux pas de moi, il s'arrêta net et sa main ouverte gicla dans la mienne comme propulsée par un ressort. Quand mon bras enfin retomba le long de mon pantalon, je rectifiai instinctivement la position et je m'écriai d'une voix de circonstance :

— « Sergent W., à vos ordres, mon colonel ! »

Voyez-vous, les choses ne sont pas toutes simples et l'homme n'est qu'une chose comme une autre. Et moi je vous jure que j'étais fier de moi quand, me regardant de haut en bas, presque avec tendresse, le colonel déclara :

— « Du cousu main, mon petit. »

Il n'y a pas grand-chose à ajouter. *Manu militari,* la pacification d'Hécate se poursuivit et s'acheva au mieux de nos intérêts. La région des collines avait été tout particulièrement soignée et l'Amirauté déclara dans un communiqué officiel que « *le corps expéditionnaire avait fait montre d'un sens du devoir et de la discipline qui prouvait clairement que l'avenir appartenait à la Civilisation et que le Parti National Evolutionniste était la Civilisation.* »

Nous quittâmes Hécate, tous les cinq, pour ce qu'on a coutume d'appeler un repos bien gagné et l'astronef qui nous ramena vers Terra était muni de tout le confort qu'on pouvait souhaiter. Après tout, nous étions des héros, n'est-ce pas, et des héros, cela se soigne.

Chemin faisant, nous rencontrâmes un vaisseau de moyen tonnage de provenance inconnue. Comme il ne répondait pas à nos sommations, nous fûmes obligés de l'abattre. Dans les débris de

l'appareil, nous découvrîmes une centaine de tonneaux à pattes articulées qui ressemblaient à s'y méprendre à nos adversaires hécatiens. Je serais incapable de vous dire ce que signifiait cet incident. Il venait dans notre aventure comme un cheveu sur la soupe. Nous avions toujours été intimement persuadés que les autochtones de la planète Hécate ne disposaient pas de vaisseaux de l'espace. A peine si nous avions pu voir quelques mauvais aéroplanes qui crevèrent dans le ciel comme des bulles de savon dès les premiers engagements.

Il est vrai que nos esclaves jupitériens disent que l'univers tout entier tourne autour du nombril de la Divinité Centrale et qu'avec lui tournent et girent la fortune et le malheur, la victoire et la défaite, la vie et la mort. Mais quelle foi ajouter aux dictons hermétiques de mollassons capables de manquer une vache dans un couloir avec un fusil à grenades vibrantes ?

Le commandant nous fit jurer le silence et une bombe atomique bien placée réduisit l'astronef mystérieux en un nuage d'énergie.

On verra bien.

... Me voici de retour sur Hécate et batifolant dans un bordel de luxe. J'écris ces lignes avec un morceau de crayon sur un petit carnet que je cache dans le fond de ma poche. Dehors le soleil brille : Bételgeuse, c'est *quelque chose* ! Par la verrière, je peux voir rutiler en technicolor les frondaisons de la forêt toute proche. Oui, Hécate est à nous, rien qu'à nous, et nous sommes bien aises de notre victoire... Je suis couvert de galons, de femmes et de boue et plus qu'aux trois quarts rempli d'alcool. J'ai la bouche grosse comme un cul de poule. Sur le tapis, une courtisane toute nue dort dans une pose pleine d'impudeur, la bouche ouverte, les jambes écartées, saoule...

Moi, je suis assis dans un fauteuil de relaxation et je griffonne ces lignes hâtivement, craignant à chaque instant d'être surpris et que l'on ne me demande ce que j'écris là. Je jette ces lignes sur le papier et j'ai la tête toute chaude et la poitrine bien froide. Perdu dans la moiteur de ce lupanar-paradis-à-bidasses, j'essaye de ne pas trop réfléchir malgré tout, de ne pas me faire d'idées car ce serait mal, ce serait ingrat de ma part si je trahissais la confiance du colonel, même si Gregor s'est suicidé cette nuit.

MARCEL BATTIN

Les hommes

Monde post-atomique + mutants dégénérés + humour noir + férocité = un petit cocktail percutant dont Marcel Battin avait élaboré avec succès la recette il y a un certain nombre d'années. Depuis, Battin n'écrit plus guère, et c'est dommage. (Ses ennemis prétendent qu'il est trop flemmard !) On voit en lisant **Les hommes** que le « ton Battin » n'a pourtant rien perdu de sa saveur.

« Notre terre n'est qu'une petite étoile dans l'univers. Nous pouvons en faire, si nous le voulons, une planète que la guerre ne meurtrira plus, que la faim et la peur ne tourmenteront plus. Il faut que nos enfants et nos petits enfants soient fiers du nom d'homme ».

FRANKLIN D. ROOSEVELT

(*discours du 18 juin 1942*)

Un fracas assourdi se fit entendre et, loin dans l'ouest, un énorme nuage de poussière s'éleva, qui s'immobilisa à trois cents mètres d'altitude et stagna. Le silence revint, et avec lui un vol de rapaces rassurés.

— « C'est l'Obélisque, » dit le Forcené.

— « Ou l'Arc, » supputa Pieds-Qui-Fument.

— « On peut pas savoir. Par rapport à nous, ils sont sur un même axe, » dit l'Arsouille.

— « Quel Arc ? » demanda le Bouseux.

— « De-Triomphe-de-l'Etoile, » précisa Mangeur-de-Vers.

L'Arsouille se tourna vers Sans-Jambes.

— « Combien qu'y reste de gros trucs encore debout, Sans-Jambes ? » demanda-t-il.

Sans-Jambes fouilla dans sa poche et en ramena un bout de planchette gravé de signes ésotériques. Il l'examina et récita, de sa voix mal posée de gamin en pleine mue :

— « La Tour, le Panthéon, les Invalides, la tour gauche de Notre-Dame, le Sacré-Cœur, l'Opéra, la Madeleine et le Louvre. Plus, soit l'Arc, soit l'Obélisque. Faudra vérifier. »

Il posa la planchette près de lui et compta laborieusement sur ses doigts :

« Un, deux, trois... heu ! quatre, cinq... Cinq. Qu'est-ce qui vient après cinq, p'pa ? »

Le Bouseux réfléchit un instant.

— « Six, » dit-il.

— « Six, sept... huit, neuf. Neuf gros trucs encore debout. » Sans-Jambes hocha lentement la tête. « Ça fait pas beaucoup, » ajouta-t-il.

La Louise, qui ravaudait une guenille, assise en tailleur dans la poussière, leva la tête.

— « C'est bien beau, tout ça, » dit-elle d'une voix maussade, « mais ça m'dit pas ce qu'on va manger aujourd'hui. »

— « T'en fais pas, ma vieille, » dit l'Arsouille, « c'est pas encore aujourd'hui que tu crèveras de faim. On est débrouillards, nous autres. » Il regarda la femme et ajouta d'un air dégoûté : « Tu t'fais drôlement moche, la Louise. On n'est pas vernis côté femme, nous autres. Faudra qu'un de ces jours on fasse un raid et qu'on pique une jeune à un autre groupe. Ce qui nous manque, à nous autres, c'est de la chair fraîche. »

— « Vous f'rez bien, » dit la Louise en lâchant son ouvrage et en mettant ses poings sur ses hanches. « J's'rai pas fâchée de changer de groupe, moi non plus. J'en ai plein le dos de vous autres. Et gna-gna-gna, et gna-gna-gna... Discutailler, c'est tout ce que vous êtes capables de faire. Qu'est-ce que ça peut vous foutre, le nombre de gros trucs qui sont encore debout ? Comme si ça pouvait avoir de l'importance ! Vous feriez mieux de vous occuper de la nourriture. »

— « T'es une femme, tu peux pas comprendre, » dit l'Arsouille en haussant ses épaules maigres.

— « On dit toujours ça, » ricana la Louise. « N'empêche que si j'étais pas là... »

Un vautour, par bonds imperceptibles, approchait, la tête penchée. Le groupe l'observa.

— « Saloperie, » dit le Bouseux.

— « Saloperie, » dit Mangeur-de-Vers.

— « Saloperie, » dit Pieds-Qui-Fument.

— « Saloperie, » dit le Forcené.

— « C'est même pas bon à bouffer, » dit l'Arsouille.

— « Pouvez me foutre la paix un moment ? » intervint Sans-Jambes. « J'ai quelque chose qui me trotte dans la tête. »

Il s'assit avec difficulté et prit un vieux clou dans sa poche. Entre ses moignons en V, il écrivit dans la poussière :

> *Z = 66. Sept isotopes, de A = 156 à 164. 11 isotopes radioactifs dont les masses s'étalent entre 149 et 166. Dysprosium. Il a une section efficace de capture de neutrons thermiques très élevée :* $\sigma = 950 \cdot 10^{-24}\ cm^2$. *Structure électronique = couches K, L, M complètes ;* $4s^2\ 4p^6\ 4d^{10}\ 4f^{10}\ 5s^2\ 5p^6\ 6s^2$.

Les autres étaient penchés vers le sol, attentifs. L'Arsouille demanda :

— « Ça pourra servir ? »

— « Bien sûr, » dit Sans-Jambes. « C'est un lanthanide. Tu t'souviens du lanthane Z = 57 ? Je l'ai écrit il y a deux ou trois jours. »

— « Naturellement que j'me souviens, » dit l'Arsouille.

— « Combien qu'ça fait qu'on en a, des éléments ? » questionna Mangeur-de-Vers.

Sans-Jambes consulta sa planchette.

— « Trente-trois, » dit-il.

— « C'est pas mal, » remarqua le Forcené.

Sans-Jambes se tourna sur le ventre et s'écarta, en tirant sur ses coudes. Il s'approcha de la Louise et posa la tête sur sa cuisse. La femme fourragea affectueusement dans la tignasse hirsute de l'enfant.

— « T'es fatigué, Sans-Jambes ? » demanda-t-elle.

— « Oh ! oui, » dit Sans-Jambes.

— « Ecoute, Sans-Jambes. » La femme pencha la tête et approcha ses lèvres de l'oreille du gamin. « Je sens que je ne resterai plus très longtemps avec ces hurluberlus. Ça te dirait, de partir avec moi ? Je te porterais sur mon dos. On se trouverait un autre groupe, où on pourrait peut-être manger tous les jours à notre faim. »

Sans-Jambes leva vers le bon visage de la femme ses yeux au regard triste.

— « J'peux pas, Louise. J'ai besoin d'eux, tu comprends. »

— « J'm'en doutais, » dit la femme en soupirant. « Eh bien tant pis, n'en parlons plus. »

Pieds-Qui-Fument se redressa et ses vertèbres craquèrent sèchement. Il se mit à rire.

— « On les aura tous avant longtemps, les éléments, » dit-il. « T'es drôlement fortiche, Sans-Jambes. En d'autres temps, tu s'rais allé à l'école et peut-être que tu serais devenu un grand savant. Ça t'aurait plu, d'aller à l'école, Sans-Jambes ? »

— « On s'en fout, de l'école, » dit le Bouseux. « Ce qui nous intéresse, nous autres deux, c'est notre ferme de Seine-et-Marne, nos poules, nos vaches et nos cochons. P't'être qu'on la reverra un jour, si ces p... de vautours veulent bien émigrer. Hein, Sans-Jambes ? »

— « Oui, p'pa, » dit Sans-Jambes.

— « Vous la retrouverez, » affirma Mangeur-de-Vers, sans savoir. « Combien tu dis qu'y reste de gros trucs encore debout, Sans-Jambes ? »

L'Arsouille ramassa doucement une pierre, visa, balança le bras et propulsa le projectile. Le vautour aventureux s'éleva lourdement et s'enfuit en couinant.

Le Forcené tourna le dos au groupe et se mit à pisser bruyamment. Le regard fixé sur le nuage qui, dans le lointain, s'abaissait lentement, il demanda :

— « Sans-Jambes, Z = 58, c'est valable ? Ça vient de me venir à l'instant. »

— « J'pense bien, » dit Sans-Jambes. « Précise ta pensée, Forcené. »

— « Cérium, » dit le Forcené. « 3 isotopes stables plus peut-être 1 radioactif. 13 ou 14 radioisotopes et 3 isomères artificiels. »

Sans-Jambes s'agita et gloussa :

— « C'est un autre lanthanide. Bien, bien, Forcené. Tu es en pleine forme. »

— « Comme ça, » dit le Forcené, modeste.

Un nouveau fracas se fit entendre et, à faible distance, un nuage de poussière monta à l'assaut du ciel.

— « Le Sacré-Cœur ! » hurla Mangeur-de-Vers.

Sans-Jambes prit appui sur un coude, tendit l'autre bras et balaya lentement l'air, latéralement. Sa main s'immobilisa quand elle eut trouvé le nord magnétique.

— « C'est bien le Sacré-Cœur, » dit-il. Il prit sa planchette et, à l'aide du clou, raya un des signes qui y étaient gravés.

La Louise regarda les hommes à tour de rôle, hocha la tête avec pitié et cracha sur le sol.

— « Quelqu'un peut-il me dire ce qu'on va manger aujourd'hui ? » demanda-t-elle.

Nul ne répondit.

Plus tard, quand le nuage de poussière eut commencé à descendre, l'Arsouille demanda :

— « Neuf moins un, ça fait combien, Sans-Jambes ? »

Sans-Jambes réfléchit, le front plissé.

— « Sept... Non, huit, » dit-il.

LEIGH BRACKETT

Toutes les couleurs de l'arc-en-ciel

Leigh Brackett, rappelons-le, est l'épouse d'Edmond Hamilton, auteur des **Rois des étoiles,** la célèbre saga récemment rééditée au Club du Livre d'Anticipation. Elle est elle-même une spécialiste du space-opéra, de l'aventure épique et colorée sur fond de fresque interstellaire. Les amateurs n'auront pas oublié ses deux romans jadis traduits en France : **La porte vers l'infini** (Fleuve Noir) et **Les hommes stellaires** (Satellite). Elle figurait dernièrement au sommaire de notre **Fiction Spécial 13** (Chefs-d'œuvre de la science-fiction, 2e série), avec une nouvelle bien dans sa manière : **La danseuse de Ganymède.** Le récit que nous publions aujourd'hui offre un autre aspect de son talent. Ecrit dans une veine différente, plus réaliste et plus nuancée, il offre en outre une signification morale, puisqu'il s'agit d'une parabole contre le racisme.

IL pleuvait sur la vallée depuis trente-six heures, une pluie dure et ininterrompue. Le sol était saturé. Le moindre repli aux flancs hérissés des hauteurs crachait un torrent boueux et les torrents se répandaient en nappe sur le plat pays d'en bas pour se déverser par des chenaux naturels dans la rivière. Et la rivière, arrachée à sa placidité accoutumée, roulait en rugissant comme un nouveau Mississippi, déchirant ses berges, s'étalant en une vaste tache jaune sur les champs et dans les rues de Grand Falls où les habitants avaient fui leurs foyers pour se réfugier dans les hautes terres. Arbres déracinés et poutres emportées allaient heurter les murs des antiques bâtisses de brique de la grand-rue. Dans le hall de l'hôtel, les crachoirs de bronze flottaient de plus en plus haut, entrechoquant en un glas lamentable leurs flancs sonores.

En haut des crêtes qui fermaient la vallée au nord-est et au sud-ouest, cachés par une main méticuleuse, deux petits mécanismes bourdonnaient avec douceur, sans interruption. C'étaient des minisemeurs et ils n'appartenaient pas à la technologie propre

à la Terre. Leur énergie s'épuiserait en quelques jours, mais en attendant, ils fonctionnaient avec une efficacité extrême, expédiant un courant régulier de particules chargées d'électricité dans le ciel pour ensemencer les nuages qui s'amassaient sur les crêtes.

Dans la vallée, la pluie continuait...

C'était sa première grande mission sous sa responsabilité personnelle, sans autre supérieur immédiat que le Centre Galactique, qui était bien loin de là. Il ne se sentait pas du tout sûr de la mener à bien.

Il le dit à Ruvi, en ralentissant l'allure de l'encombrant véhicule terrestre, pour qu'elle saisisse bien ce qu'il voulait exprimer.

— « Regarde. Comment veux-tu qu'on fasse de ce fatras un continent civilisé ? »

Elle tourna la tête de son geste preste et habituel : « Tu as peur, Flin ? » demanda-t-elle.

— « Je le crois. »

Il avait honte à l'avouer, surtout que ce n'était ni la difficulté ni l'ampleur de l'œuvre qui l'intimidaient, mais la planète elle-même.

Il avait étudié la mécanique du contrôle des intempéries, à Mintaka, dans son propre univers, et c'était là un des plus anciens succès de la science ; il avait poursuivi les recherches en campagne sur cinq autres mondes, dont deux au moins en étaient aux premières étapes du contrôle. Mais il ne s'était jamais encore trouvé sur une planète aussi complètement inentamée par la civilisation galactique.

Il n'y avait qu'une vingtaine d'années que le service des Relevés Périphériques avait établi le contact avec ces systèmes marginaux et c'était une période beaucoup trop courte pour qu'ils en aient été très affectés. Même dans les grands centres urbains, un être venu d'ailleurs, comme lui, pouvait encore à peine se promener dans les rues sans faire l'objet d'une attention fort importune, sinon discourtoise parfois. Issu des mondes de la Fédération, avec leur population cosmique, Flin avait du mal à accepter la situation.

Mais le Centre Galactique s'enthousiasmait pour ces mondes marginaux parce que bon nombre d'entre eux avaient atteint un degré de civilisation étonnamment élevé — même dans son inégalité — qu'ils avaient élaborée chacun de leur côté, à partir de

leurs néants particuliers. Le Centre était impatient de leur envoyer des maîtres et des techniciens et c'est pourquoi, bien avant le temps prévu, Flin avait été bombardé à la direction d'une équipe de quatre hommes, chargée des plans et de l'instruction, et constituée de spécialistes du contrôle des intempéries.

C'était une magnifique chance avec de grandes possibilités d'avenir et l'augmentation de salaire lui avait permis de prendre Ruvi comme compagne permanente bien plus tôt qu'il ne l'avait espéré. Toutefois il n'avait pas escompté la solitude, l'incertitude constante des relations, l'absence de tout l'appui solide auquel il était habitué dans les mondes de la Fédération.

Ruvi lui dit : « Très bien. Dans ce cas, je t'avoue que j'ai peur aussi. Et j'ai chaud. Arrêtons cette imbécile de machine pour respirer un peu d'air. Tiens, là-bas, l'endroit me paraît approprié. »

Il fit quitter l'étroite route à la voiture pour l'engager sur une langue de terre bornée de quelques grosses pierres pour indiquer l'à-pic. Ruvi descendit et s'en approcha pour contempler la vallée. La brise plaquait sa mince tunique jaune à son corps et ébouriffait les boucles courtes et soyeuses de sa chevelure argentée. Sa peau luisait, même sous ce soleil étranger, du vert profond et adorable de la jeunesse et de la santé. Le cœur de Flin s'affolait encore chaque fois qu'il la regardait. Il ne pensait pas que cela durerait toujours, mais tant que cela durait, c'était une sorte de douleur pleine de beauté.

Il s'assura qu'il avait pris toutes les mesures voulues pour que le véhicule ne bascule pas de la falaise, puis il rejoignit Ruvi. La brise était chaude, lourde d'humidité, charriant des odeurs inconnues. La vallée se perdait en une succession de courbes et dans les creux les eaux envoyaient parfois des reflets. De part et d'autre, les hauteurs abruptes ondulaient ou dessinaient des bosses, bleutées au loin où la brume de chaleur les recouvrait, d'un vert cru vues de plus près, avec les bois désordonnés qui poussaient sur leurs flancs, où les arbres se bousculaient, luttaient pour leur place, étouffés sous les taillis et les lianes, dans un abandon total.

— « J'imagine que c'est plein de bêtes sauvages, en plus, » observa Ruvi.

— « Rien de très dangereux, je crois. »

Ruvi eut un petit frisson. « Chaque fois que je m'écarte un peu des villes, je commence à me figurer que je suis dans un

monde vraiment primitif. Et tout y est insolite. Les arbres, les fleurs, les brins d'herbe même n'ont pas la forme voulue, et les couleurs sont toutes fausses, et le ciel n'est pas du tout ce qu'il devrait être. »

Elle éclata de rire. « On devinerait du premier coup que c'est mon premier voyage hors de chez nous. »

Deux grands oiseaux apparurent au-dessus d'une crête. Ils étaient suspendus dans l'espace, décrivant lentement des cercles sur leurs ailes immobiles d'un gris-beige. D'instinct, Flin prit Ruvi par la taille, ne sachant trop si les oiseaux n'allaient pas les attaquer. Ils n'en firent rien, mais se laissèrent dériver avec les courants aériens, au fil de la vallée. On ne distinguait pas d'habitation humaine, et à part la route étroite, ils auraient pu se trouver en pleine sauvagerie.

— « C'est quand même assez beau, à sa manière, » conclut Ruvi.

— « Oui. »

— « Sans doute ne devrait-on pas se fonder sur autre chose pour juger des choses, n'est-ce pas ? Les juger pour ce qu'elles sont. »

Flin émit d'un ton aigri : « C'est plus facile quand on sait selon quel étalon les juger. Ils paraissent en avoir des milliers, ici. C'est pourquoi Sherbondy nous répète de visiter le pays, d'apprendre ce que sont les gens en réalité. » Sherbondy était leur agent de liaison avec le Gouvernement local, un grand garçon cordial, farci d'enthousiasme pour tout ce qui serait organisé plus tard. « Le point noir du programme, c'est qu'il faudrait toute une vie pour... »

Il y eut derrière eux un bruit semblable à une avalanche. Flin sursauta et pivota, mais ce n'était qu'un énorme véhicule rouge qui passait en grondant, crachant la fumée par un tuyau dressé derrière la cabine de conducteur. Ce dernier les aperçut juste avant que le camion disparaisse et Flin pensa que l'homme allait foncer droit dans les bois tant il les fixait.

— « Allons-nous-en, » soupira-t-il.

Ils remontèrent en voiture et Flin réussit à regagner la route puis à prendre la direction qu'il voulait, sans anicroche... Ce qu'il considérait toujours comme un modeste triomphe. Ces véhicules

primitifs soumis aux fantaisies de n'importe qui se mettait aux commandes l'effrayaient encore mortellement après six mois.

Il faisait aussi chaud que jamais. Par pure courtoisie et pour éviter d'attirer l'attention plus qu'il n'était nécessaire, il avait adopté la chemise et le pantalon en usage dans le pays. La plupart des membres des divers groupes d'instruction agissaient de même peu après avoir débarqué. Il semblait importer peu que les femmes des groupes portent ce qu'elles voulaient à la condition de respecter divers tabous, mais les hommes trouvaient plus commode de se conformer aux us. Flin trouvait les vêtements atrocement inconfortables, et il enviait à Ruvi sa tunique qui lui permettait une certaine fraîcheur.

Elle paraissait pourtant fanée et déconfite, assise dans le coin du siège trop rembourré, avec ses yeux mi-clos et les plans gracieux de son visage accentués par la transpiration luisante sur les arêtes délicates.

— « Je pense à notre planète, » dit-elle, « et puis je pense à l'argent. »

— « C'est une bonne idée. »

Les bois défilaient, pleins d'ombres profondes dans les dessous, remplis de froissements et d'odeurs poussiéreuses et anciennes. Parfois ils passaient devant une station de production de nourriture d'une espèce disparue dans la Fédération depuis des siècles, où une partie de la terre était consacrée à diverses récoltes et une autre aux pâturages, le tout exploité par un seul homme et sa famille. Quelquefois ils traversaient des bourgs et des villages aux noms très étranges, où les gens les regardaient, où les enfants les montraient du doigt en hurlant : *Les nègres verts ! Regardez les nègres verts !*

Flin étudiait les maisons. Elles étaient de styles divers et tout à fait différentes de celles des villes dont il avait pris l'habitude, mais toutes étaient construites sur le principe de la case. Il s'efforçait d'imaginer ce qu'était la vie dans un de ces bourgs, dans une de ces maisons de bois, de pierre ou de brique aux décorations bizarres et aux toits pointus. Sans doute Sherbondy avait-il raison. Les gens de la Fédération devaient se rapprocher de la vie quotidienne de la planète, se familiariser avec les pensées et les sentiments de la population, voir comment les indigènes s'accommodaient de leur environnement. Les quelques dizaines d'années à venir verraient des transformations si complètes et absolues que le mode de vie actuel serait bientôt oublié...

Le changement avait déjà commencé. Cette planète — le nom indigène en était la Terre, un joli nom, songeait Flin — en était à ses premiers pas hésitants dans l'espace, avec ses propres moyens, lorsqu'étaient arrivés les astronefs de Relevés. Avec l'aide des techniciens et grâce aux méthodes de la Fédération, les progrès avaient été rapides. Les premiers astronefs pilotés, construits sur la Terre et fournis d'équipages formés par la Fédération mais recrutés sur les lieux avaient reçu licence d'exploitation en service limité durant les sept ou huit dernières années. Des études de planification étaient en cours sous la conduite d'équipes semblables à celle de Flin, non seulement pour le contrôle des climats, mais aussi pour l'unification globale, la production, l'instruction et par-dessus tout la pacification... les innombrables améliorations qui s'imposaient encore pour faire de la Terre un membre utile de la Fédération.

Mais tout cela n'avait pas encore eu d'effet sur l'ensemble de la population. La plus grande partie de la Terre poursuivait son bonhomme de chemin comme par le passé et Flin savait d'expérience que beaucoup d'indigènes, même dans la classe administrative, étaient très fiers et susceptibles, peu enclins à accepter de modifier d'un coup leur façon de penser. Et les masses provinciales étaient sans doute encore plus encroûtées. Il faudrait se les gagner, leur donner le sentiment qu'elles étaient à égalité pour la tâche à accomplir, et non les simples bénéficiaires des dons d'une culture plus ancienne et plus étendue.

Ce serait une œuvre intéressante, de longue haleine. Un jeune homme énergique pouvait s'y tailler une carrière satisfaisante et très rémunératrice.

Le seul inconvénient, c'était...

Les pensées de Ruvi devaient se développer en parallèle aux siennes car elle lui demanda : « Est-ce que nous allons rester ici ? »

— « Il le faut bien, tant que nous n'aurons pas terminé notre besogne la plus immédiate. »

— « Mais après ? Je sais que certains de nos hommes ont déjà décidé de rester. »

— « Les offres qu'on nous fait sont avantageuses, » dit Flin, la voix lente. « Ils auront encore besoin de techniciens et d'instruction pendant un bout de temps. Et le Centre est favorable à leurs demandes parce que cela hâtera l'intégration. » Il tendit

la main pour la caresser. « Nous pourrions devenir riches et célèbres. »

Elle eut un sourire fugace. « Très bien, » acquiesça-t-elle avec calme. « J'essaierai de me forcer à aimer l'endroit. »

Elle contemplait d'un regard assombri les arbres aux formes et aux couleurs étranges, les singulières maisons qui lui paraissaient terriblement peu fonctionnelles, les foules d'indigènes bavards dans les villages. Enfin, avec un hochement de tête, elle s'abandonna et se renversa, les yeux clos.

— « J'essaierai de nouveau quand il fera moins chaud. »

— « Le contrôle du climat arrangera cela. »

— « Pas avant des années. »

Ils roulèrent en silence. Flin se sentait mal à l'aise et un peu mélancolique. Mais il continuait de réfléchir à l'offre de Sherbondy et aux perspectives que cela leur ouvrait, aussi ne disait-il rien. Il ne voulait pas encore s'engager vis-à-vis de Ruvi, dans un sens ou dans l'autre.

Vers le milieu de l'après-midi, il y eut une violente averse accompagnée d'éclairs et de tonnerre. En tant qu'expert du temps, Flin savait très bien ce qui causait cette perturbation, mais cette connaissance n'en diminuait en rien l'effet sur sa personne. Ruvi se cacha simplement la tête en tremblant. Flin roulait toujours. Si on laissait voir aux indigènes qu'on avait peur de leur climat, jamais ils ne croiraient qu'on pouvait le contrôler. A Washington, il avait l'habitude de sortir par des orages qui tenaient même les habitants cloîtrés. Il distinguait tout juste la route et avait du mal à s'y maintenir, et il s'inquiétait des inondations possibles, mais il continuait résolument.

Il finit par dépasser la zone orageuse, ou elle s'était déportée plus loin. Le soleil réapparut, arrachant des vapeurs à l'air saturé d'eau. Il était difficile de respirer. De gros nuages noirs s'amassaient encore dans le ciel, présageant des troubles nouveaux. Sous la lumière insolite le paysage prenait un aspect irréel et un peu menaçant, les petites maisons dispersées et tassées sous leurs arbres anormaux ressemblaient à des gnomes soupçonneux aux yeux hostiles, les champs déserts et les bois dégoulinants suggéraient une solitude infinie.

— « Je suis fatigué et j'ai faim, » dit Ruvi. « Arrêtons-nous. »

— « Dans le premier village où il y aura des facilités, » dit

Flin, lui-même épuisé. Conduire lui était un labeur et il regrettait les petits et agiles véhicules aériens qui virevoltaient avec tant d'aisance et de sécurité dans les cieux paisibles des mondes de la Fédération. Ils ne seraient pas utilisables sur la Terre avant que le contrôle général des intempéries fût devenu une réalité.

Le bourg suivant était loin. La route montait, sinueuse, parmi des hauteurs sauvages, et franchissait des cours d'eau bouillonnants. Les villages qu'ils traversaient se réduisaient pour la plupart à des hameaux de deux ou trois maisons.

Les ombres s'alourdissaient dans les vallées. Ruvi commençait à s'énerver. Flin savait qu'elle était inquiète de l'approche de la nuit et de la désolation du pays, mais il s'en irritait. Il avait déjà bien assez de soucis de son côté. Un animal traversa la route en courant et Flin faillit aller dans le fossé en l'évitant. La visibilité était faible. Il s'inquiétait du niveau décroissant du carburant. Et la route semblait interminable sous une voûte d'arbres de plus en plus sombre.

Ils passèrent devant un petit temple de bois près d'un de ces cimetières vraiment barbares qui les horrifiaient toujours, avec les pierres blanches rituelles qui tranchaient sur les herbes envahissantes et les roses sauvages. L'image passa si vite que Flin s'aperçut qu'il avait poussé la vitesse du véhicule au-delà des limites de sécurité. Il ralentissait donc déjà quand il aborda un virage et arriva sur un véhicule de ferme qui roulait très lentement. Il réussit à le doubler sans dommage, mais il avait eu très peur. L'homme qui conduisait leur cria quelque chose. Flin ne comprit pas tout à fait ce qu'il disait, mais l'homme était en colère. Flin conduisit alors avec prudence.

Il y avait à présent des enseignes le long de la route.

Ruvi les lisait. « Restaurant. Hôtel. Garage. Il y a un bourg un peu plus loin. Sans doute Grand Falls. »

La chaussée enjamba soudain une crête et devant eux s'ouvrit une large vallée de forme irrégulière, baignée de lumière par le soleil déclinant qui brillait dans une brèche à l'ouest. Peut-être Flin était-il en état de grâce, exceptionnellement, mais la vision le frappa comme un des plus beaux endroits qu'il eût jamais vus. Il y avait une rivière à laquelle le soleil couchant arrachait de sourds reflets, et les eaux descendaient en une succession de jolies chutes qui bouillonnaient en retombant plus bas. Les maisons blanches de la ville s'abritaient sous les arbres et les vignes en

fleur, endormies et paisibles dans la chaleur du soir, dominées par un haut clocher blanc.

— « Regarde, on voit l'hôtel ! » s'écria Ruvi en montrant le bâtiment du doigt. « Un bain frais avant le dîner, quel plaisir ! »

Elle passa ses doigts dans ses boucles argentées et se redressa sur le siège en souriant, tandis qu'il descendait la pente jusqu'à Grand Falls.

Il y avait plu peu auparavant. Les rues luisaient encore et l'air était plein de vapeur. Il y avait le parfum de fleurs sans nom, très doux et lourd. Sous les vérandas ombreuses des maisons au long de la rue, on entendait des voix et des rires étouffés, et des enfants se poursuivaient sous les arbres d'où tombaient encore des gouttes d'eau.

La route devenait la grand-rue, dans l'éclaboussure des enseignes au néon avec leurs couleurs brutales, et les fenêtres découpaient des rectangles jaunes dans le crépuscule. Des deux côtés il y avait maintenant des bâtiments bas et curieux, antiques d'apparence, tassés les uns contre les autres si bien que de part et d'autre on eût dit une seule et longue bâtisse, n'étaient les corniches différentes et les ornements des fenêtres, qui y découpaient des tranches verticales. Presque toutes les façades étaient de brique, qui semblait le matériau le plus répandu, et il n'y avait qu'un seul étage.

Les boutiques et les bureaux étaient fermés. Les restaurants et les cafés étaient ouverts, bien achalandés, et quelque part à l'intérieur de l'un d'eux il y avait de la musique, un rythme élémentaire et insistant que dominaient les plaintes d'une voix mâle mais aiguë. L'odeur des fleurs se fondait dans celle de la brique chaude et mouillée, de l'asphalte encore plus chaud et mouillé. Quelques couples se dirigeaient vers le hall aux lumières criardes d'un cinéma, un peu plus loin dans la rue ; les femmes aux cheveux arrangés en des coiffures compliquées portaient des robes aux couleurs éclatantes qui découvraient leurs jambes solides et leurs bras nus. Des groupes de jeunes hommes se tenaient contre les murs près des tavernes. Ils fumaient les inévitables cigarettes et discutaient en lorgnant les femmes.

Vue de près, la ville paraissait moins belle que du haut de la crête. La peinture blanche était souillée et s'écaillait, les vieilles demeures étaient mal entretenues.

— « Après tout, » murmura Flin, « Sherbondy nous a conseil-

lé de quitter les chemins battus pour étudier la vie indigène à l'état pur. »

— « L'hôtel paraît charmant, » dit Ruvi, avec décision. « Je ne vais pas me fâcher. De quoi que ce soit. »

Même dans la lumière déclinante, ils commençaient à attirer l'attention. D'abord les petits groupes oisifs furent intéressés par la longue et étincelante voiture avec ses plaques officielles, puis par Flin et Ruvi eux-mêmes. Il y avait d'autres voitures arrêtées le long des trottoirs ou en mouvement sur la chaussée, mais celle que conduisait Flin semblait plus neuve et complexe que les autres. Il voyait les gens se la montrer du doigt. Il poussa intérieurement quelques jurons en se demandant s'il pourrait faire servir le dîner dans leur chambre.

L'hôtel se dressait à un des angles du carrefour principal. Il avait deux étages de brique rouge surmontés d'une corniche grossièrement sculptée et percée d'étroites fenêtres. Un balcon courait à la hauteur du premier étage, sur les deux faces visibles, soutenu par de minces piliers de métal jadis peints en blanc. Sur le balcon même, une seconde rangée de piliers supportait un auvent. Il y avait une demi-douzaine d'hommes assez âgés assis sur le balcon dans des fauteuils et plusieurs autres sur le trottoir couvert.

Flin eut un doute. « Je me demande s'il y a une baignoire. »

Ruvi, dont l'enthousiasme s'évanouissait vite, répondit : « Tant pis, pour une nuit ! Il y a peut-être très loin d'ici au prochain patelin et j'imagine qu'il n'aurait rien de plus à nous offrir. »

Flin lâcha un grognement et rangea la voiture contre le trottoir.

Des pieds de fauteuils grincèrent quand les spectateurs se penchèrent en avant ou se levèrent pour s'approcher. Flin mit pied à terre et fit le tour de la voiture. Il remarqua par-dessus le toit de la voiture que des gens traversaient la rue et que des gamins jaillis de nulle part se rassemblaient en essaim, les yeux étincelants de curiosité.

Il aida à descendre Ruvi, toute mince dans sa tunique jaune, avec ses cheveux argentés qui réfléchissaient la lumière de l'entrée de l'hôtel.

Un des hommes s'écria d'une voix aigrelette : « Verts comme de l'herbe, bon Dieu ! » Il y eut des rires. Quelqu'un siffla.

Le visage de Flin se contracta, mais il ne dit rien, ne regarda même pas les badauds. Il prit le bras de Ruvi pour l'entraîner à l'intérieur.

Ils foulaient un épais tapis entre les îlots formés par le mobilier massif recouvert de cuir usé ou de peluche poussiéreuse. Des ventilateurs tournaient mollement au plafond, dérangeant à peine l'air surchauffé et les papillons de nuit attirés par les ampoules. Il y avait une odeur que Flin ne reconnaissait pas tout à fait. Poussière, tabac refroidi... et autre chose. Vieillesse, peut-être, et moisissure. Derrière un grand bureau de bois, un homme aux cheveux gris s'était levé, et, les mains posées à plat, les observait.

Les hommes de la rue suivirent le mouvement, se bousculant à la porte. L'un d'eux semblait mener les autres, un gaillard au visage rouge, qui portait sur sa vaste panse une amulette suspendue à une chaîne d'or.

Flin et Ruvi étaient devant le bureau. Une fois de plus, Flin sourit en disant : « Bonsoir. »

L'homme aux cheveux gris regardait derrière eux le groupe qui était entré apportant des relents variés de transpiration qui s'ajoutaient aux odeurs de l'hôtel. Ils ne parlaient plus, comme s'ils eussent attendu ce qu'allait dire l'homme aux cheveux gris. Les ventilateurs grinçaient doucement.

L'homme aux cheveux gris toussota. Il sourit, mais sans cordialité.

— « Si c'est une chambre que vous voulez, » dit-il d'une voix trop forte, comme s'il se fût adressé non pas à Flin, mais aux autres rassemblés dans le hall, « je regrette, mais nous sommes au complet. »

— « Complet ? » répéta Flin.

— « Complet, » dit l'homme aux cheveux gris en refermant un grand registre ouvert devant lui d'un geste en quelque sorte symbolique. « Comprenez-moi bien, je ne refuse pas de vous recevoir. Je n'ai plus de place. »

Il jeta de nouveau un coup d'œil aux curieux et il y eut des rires étouffés.

— « Mais... » commença Ruvi, prête à protester.

Flin lui serra le bras et elle se tut. Il avait soudain le visage brûlant. Il savait que l'homme mentait, que les autres avaient escompté ce mensonge et l'approuvaient, et qu'il était seul avec Ruvi à ne pas comprendre pourquoi. Il sentait en outre que

discuter ne servirait de rien. Alors il adopta le ton le plus aimable qu'il put.

— « Je vois. Alors vous pourriez peut-être nous indiquer un autre endroit dans la ville... »

— « Je n'en connais pas, » déclara l'homme aux cheveux gris, en secouant la tête. « Pas un seul. »

— « Je vous remercie, » dit Flin, qui fit demi-tour et retraversa le hall, sans lâcher le bras de Ruvi.

La foule avait grossi. Flin songea que la moitié de la population de Grand Falls s'était rassemblée à ce carrefour. Le premier groupe, qui avait doublé ou triplé d'importance, bloquait l'entrée... et la sortie. Les hommes s'écartèrent pour laisser passer Flin et Ruvi, mais ce fut avec une insolence à peine voilée, en fixant des yeux Ruvi qui baissait la tête sans les regarder.

Flin marchait à pas lents, se refusant à leur prêter attention et à se hâter. Mais leur proximité, leur chaleur et leur odeur, le sentiment qu'ils constituaient une obscure menace qu'il ne comprenait pas, tout cela lui tourmentait les nerfs, le tendait douloureusement.

Il franchit la porte, frôlant presque une jeune fille qui poussa un petit cri en reculant et en manifestant combien elle avait peur de lui. Elle était accompagnée d'un groupe de filles et de garçons qui déclenchèrent une bousculade tout en jacassant. La foule en grossissant trouvait sa voix. Il y avait maintenant beaucoup de femmes. Flin attendit qu'elles se retirent, avançant pas à pas vers la voiture, et les voix se croisaient au-dessus de lui, autour de lui.

C'est pas des humains !

Hé, la verdure ! T'as pas les moyens de nourrir ta gonzesse, dans ton bled ? Regarde-moi ça, la peau et les os...

C'est le carnaval, avec des cheveux pareils ?

Juste comme j'ai vu à la télé, et alors, j'ai dit à Jack, si jamais tu vois des mecs comme ça sur la route...

Hé, la verdure ? C'est vrai que les bonnes femmes de chez toi elles pondent des œufs ?

Rires. Moqueries. Et quelque chose de plus profond. Quelque chose de mauvais. Quelque chose qu'il ne comprenait pas.

Il parvint à la voiture et y fit monter Ruvi. En se penchant, il lui dit à l'oreille, très bas, dans leur langue : « Ne t'énerve pas. On s'en va. »

Dis, m'man, pourquoi les nègres verts ils ont une plus grande bagnole que nous ?

Pasque l'Gouvernement leur donne tout not'fric pour qu'ils viennent nous apprendre c'qu'on savait pas avant.

— « Dépêche-toi, je t'en prie, » murmura Ruvi.

Il voulut contourner la voiture pour gagner son siège, mais il trouva devant lui l'homme au visage rouge et à la chaîne d'or, et derrière celui-là, un rassemblement qui encombrait toute la rue, devant l'auto. Il devina qu'on ne le laisserait pas passer, alors il s'immobilisa, comme si c'eût été son intention et s'adressa à l'homme.

— « Je vous demande pardon, pourriez-vous me dire à quelle distance je suis de la prochaine ville ? »

Les filles riaient bruyamment de la tunique de Ruvi et de son aspect physique. Elles avaient toutes le type local, hanches lourdes, gros seins, jambes épaisses et visages larges. Flin songeait qu'elles étaient mal venues de critiquer qui que ce soit. Juste derrière l'homme à la chaîne d'or se tenaient quatre ou cinq jeunes gens, pressés les uns contre les autres. Il était évident qu'ils sortaient d'un bar. C'étaient de grands garçons musclés, aux cheveux bien collés, qui se déhanchaient d'une manière étrangement insolente. Leurs yeux, se dit Flin, étaient ceux d'animaux. Ils s'étaient tenus près de la porte, quand il était sorti. Ils continuaient de dévisager Ruvi.

— « La prochaine *ville* ? » répéta l'homme à la chaîne d'or. Il accentuait le mot *ville* comme l'avait fait Flin. Il avait la voix profonde et sonore, habitué semblait-il à parler aux foules. « A deux cent trente kilomètres. »

Un long parcours dans la nuit, en pays inconnu. Une violente colère prenait Flin, mais il se dominait avec soin.

— « Merci. Je me demande où nous pourrions manger un morceau avant de partir ? »

— « Eh bien, il est un peu tard, » dit l'homme. « Nos restaurants ont à peu près terminé leurs services. Est-ce exact, Mr. Nellis ? »

— « Exact, monsieur le juge Shaw, » répondit un homme dans la foule.

C'était encore un mensonge, mais Flin le laissa passer. Il fit un signe de tête et dit : « Il me faut du carburant. Où... ? »

— « Le garage est fermé, » dit Shaw. « S'il vous en reste as-

sez, vous trouverez une pompe chez Patch, un peu plus loin sur la route. Il reste ouvert tard. »

— « Merci bien, » dit Flin. « Nous allons partir. »

Il voulut avancer, mais Shaw ne lui livra pas le passage. Au contraire, il leva la main. « Une minute, avant de vous en aller. Nous avons lu des articles à votre sujet dans les journaux et nous vous avons vus à la télé, mais nous n'avons guère l'occasion de bavarder avec des célébrités, ici. Nous aimerions vous poser quelques questions. »

Les jeunes hommes musclés aux yeux d'animaux amorcèrent un mouvement tournant derrière Shaw, puis derrière Flin, en direction de la voiture, laissant dans leur sillage de lourds relents d'alcool.

— « Une foutue quantité de questions ! » cria quelqu'un. « Comme par exemple pourquoi vous ne restez pas chez vous ? »

— « Allons, allons, » intervint le juge en agitant les mains. « Restons corrects. Vous aviez quelque chose à dire, mon révérend ? »

— « Sûr et certain, » déclara un gros homme en costume sombre et malpropre, se frayant à coups d'épaule un chemin dans la foule pour se planter devant Flin et le scruter du regard. « Je parie que trois dimanches sur cinq c'est là-dessus que porte mon sermon et que c'est la principale question qui se pose au monde aujourd'hui. Si nous n'y faisons pas face, si nous n'y répondons pas comme le voudrait le Seigneur Tout-Puissant, aussi bien oublier tous les siècles consacrés à lutter contre Satan et nous avouer vaincus. »

— « Amen ! » cria une voix féminine. « Amen, mon révérend ! »

Le révérend Tibbs approcha sa figure tout près de Flin. « Vous considérez-vous comme des êtres humains ? »

Flin savait que le terrain était dangereux. Il avait affaire à un homme de religion et la religion était un sujet tout à fait tabou, il ne fallait ni en discuter ni s'en mêler.

Aussi fut-ce avec circonspection qu'il répondit : « Sur nos propres planètes c'est bien ainsi que nous nous considérons. Je n'ai toutefois nulle envie de contester votre point de vue, monsieur. »

Il s'approcha de la voiture, mais la foule se resserra autour de lui.

— « Alors, » reprit le révérend Tibbs, « je voudrais bien sa-

voir comment vous *pouvez* vous qualifier d'humains quand il est bien exposé dans les Ecritures que Dieu a créé cette bonne terre qui est sous mes pieds, puis qu'il a créé l'homme... l'homme *humain*... à partir de cette même terre. Donc, si vous... »

— « Oh ! ça va. Garde tes boniments pour la chaire ! » coupa un autre homme en venant se placer devant Tibbs. Il était tanné par le soleil, la peau comme du cuir, le menton en galoche, les yeux durs et perçants. « Je me fous pas mal de leurs âmes et je m'en tape qu'ils soient sortis du ventre de la Bête de l'Apocalypse ! » Il s'adressa directement à Flin. « Je vois des gueules à la TV depuis des années. Des tronches vertes comme la tienne. Des rouges, des bleues, des violettes, des jaunes... toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, et ce que je voudrais bien savoir, c'est si vous n'avez pas de blancs dans vos pays ? »

— « Ouais ! » hurla la foule et toutes les têtes remuèrent ensemble.

L'homme qu'ils appelaient le juge Shaw hocha aussi la tête et déclara : « A mon avis, tu as bien formulé la question en notre nom, Sam. »

— « Ce que je veux dire, » reprit Sam à la longue mâchoire, « c'est qu'ici on est une ville de blancs. Dans la plupart des autres patelins, maintenant, il paraît qu'on trouve les noirs et les blancs tout mélangés comme s'ils sortaient du même alambic, mais on est dans une autre situation ici, et on n'est pas les seuls en plus ! Il y a des petites poches, comme nous, par-ci par-là, qui tiennent le coup, si je peux dire. Et on n'a jamais violé la loi. On n'a pas refusé de les intégrer, vous voyez. Il se trouve simplement que, pour une raison quelconque, ce qu'il y avait de gens de couleur dans le coin... »

La foule eut un ricanement collectif d'appréciation.

« ... ont décidé qu'ils se débrouilleraient mieux ailleurs, alors ils y sont allés. Donc on n'a pas eu à les intégrer. On n'a pas de problème racial. On n'en a plus depuis vingt ans, et qui plus est, on n'en veut pas ! »

Un hurlement de la foule.

Shaw fit entendre sa grosse et sonore voix. « Ce qu'on voudrait que vous compreniez bien, pour le transmettre à quiconque s'y intéresse, c'est que certains d'entre nous aiment mener leur vie et leurs municipalités à leur guise. Eh bien, cette vieille Terre est un monde pas trop moche, tel quel, et nous n'avons jamais

eu besoin que des étrangers viennent nous dicter notre conduite. Alors on n'est pas très accueillant pour commencer, vous voyez ? Mais on n'est pas déraisonnable et on est prêt à écouter les points de vue pour aboutir à notre propre jugement. Mais vous autres, il faudrait comprendre tout de suite que quoi qu'il se passe dans les grandes villes et ailleurs, nous ne tolérerons pas qu'une bande de nègres nous fasse la loi, et on se fout pas mal de leur couleur, aux nègres, quelle qu'elle soit ! Si... »

Ruvi poussa soudain un cri.

Flin pivota. Les jeunes gens qui puaient l'alcool étaient rassemblés contre la voiture et se penchaient à l'intérieur. Ils riaient à présent, et l'un d'eux dit : « Oh ! voyons, qu'est-ce qu'il y a ? Je voulais seulement... »

— « Flin, *je t'en prie* ! »

Par dessus leurs dos inclinés et leurs têtes mouvantes, il la voyait, tassée le plus loin possible d'eux sur le siège. D'autres visages regardaient par l'autre vitre, ricanants, la cernant.

Quelqu'un lança sur un ton faussement indigné : « Voilà que tu lui as fichu la trouille maintenant, Jed ! Tu n'as pas honte ? »

Flin fit deux pas vers la voiture, poussant quelqu'un hors de son chemin. Il ne savait pas qui. Il ne voyait que le visage terrifié de Ruvi et les dos des jeunes gens.

— « Allez-vous-en de là, » dit-il.

Les rires cessèrent. Les jeunes hommes se redressèrent lentement. L'un d'eux lança : « Ai-je bien entendu quelqu'un dire quelque chose ? »

— « Vous m'avez bien entendu, » déclara Flin. « Eloignez-vous de la voiture. »

Ils se retournèrent et maintenant la foule était silencieuse, aux aguets. Les jeunes hommes étaient grands. Ils avaient des mains fortes et dures, habituées aux travaux les plus rudes. Leurs bouches entrouvertes découvraient leurs dents, ils souriaient, et leurs yeux étaient cruels.

— « Je ne crois pas que j'aie beaucoup aimé votre ton quand vous avez dit cela, » observa celui qu'ils appelaient Jed.

— « Je me fiche pas mal que cela vous plaise ou non. »

— « Tu vas encaisser ça, Jed ? » hurla une voix. « D'un sale nègre, même s'il est vert ? »

Il y eut un vaste éclat de rire. Jed sourit et déplaça son poids sur ses jambes fléchies.

— « J'avais simplement une conversation amicale avec votre femme, » dit-il. « Vous y voyez des objections ? »

Il tendit le bras, et, de ses doigts raidis, heurta fortement la poitrine de Flin.

Flin fit une esquive et la force de la poussée se dissipa sur son épaule. Tout semblait se mouvoir au ralenti, dans un vide étrange et glacial qui ne contenait plus pour l'instant que lui-même et Jed. Il avait conscience d'un sentiment nouveau et terrible, quelque chose qu'il n'avait jamais ressenti. Il avança, léger mais ferme, sans se presser. Ses pieds et ses mains exécutèrent quatre mouvements. Il les avait esquissés bien souvent auparavant, dans le gymnase, contre des adversaires courtois. Jamais encore il n'y avait mis toute sa force, toute sa haine, tout ce désir sombre et primitif de faire mal. Il vit le sang jaillir du nez de Jed, vit celui-ci tomber, lentement, lentement, sur le pavé, les mains crispées sur le ventre, les yeux écarquillés, bouche bée d'étonnement et de douleur.

Hors de ce noyau de temps et de haine personnel où il se tenait, Flin devinait d'autres mouvements, d'autres bruits. Peu à peu, puis plus vite, ils devinrent clairs. Le Juge Shaw s'était jeté devant Flin. D'autres retenaient Jed, qui se relevait. Un homme au ventre débordant sur le pantalon, avec un écusson sur sa chemise, agitait les bras pour dégager la voiture, repoussant les amis de Jed. Les voix montaient en une clameur confuse, effrayante. Par-dessus tout, on entendait tonner la voix autoritaire de Shaw.

— « Du calme, tout le monde ! Pas d'histoires dans le pays ! »

Il tourna la tête pour glisser à Flin : « Je vous conseille de décamper aussi vite que vous pourrez. »

Flin contourna la voiture, profitant de l'espace rendu libre par le policier. Il monta et lança le moteur. La foule se porta en avant comme pour l'arrêter malgré Shaw et le policier.

Soudain Flin s'emporta et leur cria :

— « Oui, nous avons aussi des blancs parmi nos populations, un sur dix mille à peu près, et ils n'y font pas plus attention que nous-mêmes ! Vous ne pouvez pas vous cacher du reste de l'univers. Vous serez tous noyés sous la couleur... Toutes les couleurs de l'arc-en-ciel ! »

Et il comprit alors que c'était tout juste ce dont ils avaient peur.

Il embraya et la lourde voiture s'élança. Les gens de la rue se dispersèrent devant lui. Il y eut des chocs, des objets frappaient le toit et les flancs du véhicule, puis la rue s'étendit, longue, droite, libre devant lui, et il ouvrit l'accélérateur en grand.

Des lumières passaient. Puis ce furent les ténèbres et le bourg avait disparu.

Flin modéra l'allure. Ruvi était courbée sur son siège, le visage dissimulé dans les mains. Elle ne pleurait pas. Il tendit la main, lui toucha l'épaule. Elle tremblait ; lui aussi. Il se sentait écœuré, mais il se força à parler d'une voix calme et rassurante.

— « Tout va bien, à présent. Ils ne sont plus là. »

Elle émit un son... Gémissement, réponse ? Il n'en était pas sûr. Puis elle se redressa, les mains jointes entre ses genoux. Ils restaient silencieux. L'air était plus frais mais encore chargé d'humidité, presque aussi collant à la peau que du brouillard. Pas d'étoiles au firmament. Sur la droite, des éclairs par intermittences et le grondement sourd du tonnerre.

Une tache de lumière rouge apparut devant eux dans la nuit, une enseigne au néon. La maison de Patch avec la pompe.

Ruvi murmura : « N'arrête pas, je t'en supplie. »

— « Il le faut, » répondit-il d'un ton apaisant. Il quitta la route pour s'engager sur une aire de gravier devant une bâtisse en bois aux fenêtres faiblement éclairées. On entendait à l'intérieur une musique très rythmée. Il y avait, près de la taverne, un bâtiment plus petit, la maison d'habitation, et entre les deux une unique pompe à carburant.

Flin stoppa devant. Sans trop se rendre compte de ce qu'il faisait, il prit à tâtons son chapeau et son veston sur le siège arrière et les mit, rabattant le bord du chapeau de façon à cacher le plus possible son visage. Ruvi avait un châle jaune assorti à sa tunique. Elle le ramena sur sa tête et ses épaules, se fit toute petite dans le coin de la voiture. Flin éteignit le tableau de bord.

Une femme maigre aux os proéminents sortit de la maison. Sans doute le mari s'occupait-il de la taverne, laissant à son épouse les menues besognes. En s'efforçant au calme, Flin la pria de remplir le réservoir. Elle lui accorda à peine un coup d'œil et partit vers la pompe, l'air bougon. Il tira son portefeuille et fouilla parmi les billets, les doigts tremblants.

Sur la route sombre, en marge du rond de lumière projeté par la taverne, une voiture passa lentement.

Le mécanisme de la pompe cliqueta, sonna, puis s'immobilisa. La femme raccrocha sans douceur le tuyau et s'avança. Flin respira profondément. Il lui tendit le billet. « Cela fait huit dollars quatre-vingt-sept *cents,* » dit-elle en prenant le billet. Elle remarqua alors la couleur de la main qui le lui présentait. Elle se mit à parler ou à crier, tout en reculant et en se courbant d'un seul mouvement. Il vit ses yeux briller, plonger dans la voiture. Le moteur tournait déjà. La voiture rugit et bondit dans un jaillissement de gravier, laissant la femme plantée le bras tendu dans leur direction.

— « Maintenant nous n'aurons plus à nous arrêter avant la ville. Et là, tout ira bien. »

Il jeta son chapeau derrière lui. Ruvi rabattit son châle.

— « Jamais encore je n'avais désiré cacher mon visage, » dit-elle. « C'est une curieuse impression. »

Flin marmonna, farouche : « J'ai tout un sac à vider, mais pas en ce moment, pas pendant que je conduis ! »

La route était étroite et sombre sous le ciel orageux, entre les champs déserts et les bois noirs.

Il y avait devant eux une autre voiture qui roulait lentement. Flin la rattrapa.

Elle occupait le milieu de la chaussée. Il attendit un moment que le conducteur s'aperçoive qu'il désirait doubler et lui laisse le passage. La voiture continua de bloquer la route. Il donna un coup d'avertisseur discret, puis plus fort. La voiture resta où elle était, ralentissant de plus en plus, si bien que Flin dut appliquer les freins.

— « Que font-ils ? » souffla Ruvi. « Pourquoi ne nous laissent-ils pas passer ? »

Flin hocha la tête. « Je ne sais pas. »

Il commençait à avoir peur.

Il se déporta le plus possible sur la gauche, roulant sur l'accotement inégal. Il actionna l'avertisseur puis appuya sur l'accélérateur.

L'autre voiture se déporta également. Son aile arrière gauche heurta l'avant droit de Flin. Ruvi cria. Flin contrôla la voiture qui faisait une embardée. La transpiration lui picotait toute la peau. Il écrasa la pédale de frein.

L'autre voiture repartit en dérapant. Flin tourna le volant à droite et donna les gaz, traversant la route pour s'embarquer sur l'accotement d'en face.

Un bref instant, il crut réussir, mais l'autre véhicule se rapprocha à une vitesse folle, le heurtant, rebondissant, le cognant de nouveau de ses ailes ferraillantes, comme un homme en bouscule un autre de l'épaule. Les trous et les pierres faisaient cahoter la voiture de Flin. Il s'efforça de la maintenir sur sa course, perçut les cris des hommes, tout près...

Bousille-le, ce fils de pute ! Expédie-le dans le décor. C'est ce...

Il y avait un arbre devant. Ses phares le cueillirent dans leur pinceau, le détaillant brutalement, l'écorce rude, les nœuds, les branches d'inégale grosseur et le feuillage noir. Flin manœuvra frénétiquement le volant. Les lumières pivotèrent, balayèrent l'herbe d'une prairie, des plantes folles. Le véhicule sauta, décolla, rebondit sur le sol bosselé, puis retomba avec un bruit d'enfer dans le lit d'un petit cours d'eau, et ce fut le silence.

Un silence effaré, désespéré.

Flin jeta un coup d'œil en arrière. L'autre voiture avait stoppé au bord de la route. Des hommes en sortaient. Il en compta cinq. Il devinait bien qui ils étaient.

Il passa le bras devant Ruvi, ouvrit la portière et poussa sa compagne devant lui. « Il va falloir courir à présent, » dit-il, surpris de la plate banalité de sa voix, comme s'il eût proposé à un enfant un jeu sans importance. La voiture penchait de ce côté et Ruvi en sortit sans difficulté. Flin descendit derrière elle dans la boue et l'eau froide qui lui léchait les chevilles. Il l'aida à escalader la berge basse mais abrupte, la suivit, la prit par la main et l'entraîna.

Il ne regarda plus en arrière. Pas la peine. Les hommes criaient en courant, avec des rires, des glapissements, des aboiements de chiens de chasse.

Un éclair en zigzag illumina le rideau de nuages. Flin vit des arbres, un bosquet. Le feu du ciel s'éteignit, suivi d'un roulement étouffé. Les bois disparurent. Il poursuivit sa course dans cette direction. L'herbe et les ronces s'accrochaient à ses jambes. Ruvi traînait, de plus en plus lourde à son bras. Elle sanglotait en courant.

Ils étaient parmi les arbres.

Il la lâcha. « Va. Cache-toi quelque part. Ne fais pas de bruit, quoi qu'il arrive. »

— « Non. Je ne veux pas te laisser... »

Il la poussa avec sauvagerie, contenant sa voix : « Va-t'en ! »

Les jeunes hommes trottaient dans l'herbe, pénétraient sous les arbres. Ils avaient une lampe. Son long pinceau blanc fouillait, sondait.

Tu vois rien ?

Pas encore.

Qui a la bouteille ? Je suis tout sec d'avoir couru.

Tu vois rien ?

Ils sont quelque part là-dedans !

Les souffles haletants dans les gorges noueuses, les jambes qui déchiraient la végétation, les pieds qui martelaient le sol.

Je vais m'en assurer, nom de Dieu ! Quand j'aurai arrangé ce fils de pute, faudra bien que je sache !

Qu'est-ce que tu veux savoir, Jed ?

Si c'est vrai ou pas qu'elles pondent des œufs !

Des rires.

Qui a pris cette foutue bouteille ?

Attends une minute... hé... par là, avec ta lampe... Je les entends bouger, les salauds...

Hé !

Flin se retourna, redressa les épaules, se plaçant entre eux et Ruvi.

L'un d'eux lui braquait la lumière sur la figure. Il ne les distinguait pas bien. Mais il entendit la voix du nommé Jed, qui s'adressait à lui.

— « Alors, la verdure, puisque tu es si impatient de nous apprendre des trucs... ça serait pas chic qu'on ait tout et toi rien, alors on a une petite leçon à te donner. »

— « Laissez partir ma femme, » dit Flin d'une voix posée. « Elle ne vous a rien fait. »

— « Ta femme, hein ? Mais qu'est-ce qui nous le prouve ? Tu t'es marié ici, selon les lois de notre pays ? »

— « Nous sommes mariés selon nos propres lois... »

— « Vous entendez, les gars ? Eh bien, la verdure, tes lois, nous autres on s'en fout ! Il semble donc bien que vous n'êtes pas mari et femme comme on dit chez nous. De toute façon, elle reste. Ça fait partie de la leçon. »

Jed rit. Ils rirent tous.

Dans sa propre langue, Flin dit à Ruvi : « Sauve-toi. »

Il bondit sur l'homme qui tenait la lampe.

Un autre arriva vite par le côté et frappa Flin sur les épaules et la nuque, et ce n'était pas à main nue. Une branche, ou une barre de métal ? Flin, assommé de douleur, s'abattit. Il entendit crier Ruvi. Il voulut lui répéter de se sauver mais il n'avait plus de voix. Des bruits de lutte, encore des cris. Il tenta de se relever mais de dures chaussures le frappèrent, le piétinèrent. Un coup de poing américain lui laboura le visage. Jed se pencha pour le secouer.

— « Tiens-le bon, Mike, faut qu'il m'entende. Tu m'entends, végétal ? Leçon numéro un. Les négros restent toujours de leur côté de la rue. »

Un coup. Du sang dans la bouche, et la douleur.

Ruvi ?

— « Tiens-le, Bon Dieu, Mike ! Leçon numéro deux. Quand un blanc a envie d'une femelle de nègre, elle est pas censée s'en offenser. C'est un honneur pour elle, compris ? Elle se montre très accueillante, heureuse et flattée. Compris ? »

Encore le sang et la douleur.

Ruvi, Ruvi !

— « Leçon numéro trois. Et celle-là, tu feras bien de t'en souvenir, de la faire imprimer et de l'afficher pour que tous les autres nègres, les rouges, les bleus, les verts et les violets, puissent la lire. *Tu ne portes jamais la main sur un blanc.* Jamais. Quoi qu'il fasse ! »

Ruvi était silencieuse. Il ne percevait plus sa voix.

— « T'as compris ? Quoi qu'il fasse ! »

Vas-y, Jed !

Fous-lui en plein la tronche. Et dis-lui bien, qu'il oublie plus !

Les ténèbres, la nuit, le tonnerre, des flammes rouges, du sang rouge, le silence, une voix qui met longtemps à s'éteindre.

... *tout comme une vraie fille humaine, que c'est, bon Dieu, t'imagines...*

Des rires.

Ruvi...

Partie.

Le public s'indigna beaucoup. Tous les journaux du monde publièrent des éditoriaux. Le Président fit une déclaration. Le Gouverneur présenta les excuses officielles de son Etat et promit

du fond du cœur de retrouver et de punir la poignée d'hommes coupables d'un tel outrage.

Grand Falls protégea les siens.

On ne put trouver de témoins pour reconnaître les hommes responsables de l'incident survenu dans le bourg. Le Juge Shaw était certain de ne jamais les avoir vus auparavant. De même que le policier. L'attaque elle-même avait eu lieu hors des limites du pays, bien sûr. Et dans le noir. Flin ne se rappelait pas le numéro de la voiture et n'avait pas vu clairement le visage des agresseurs. Pas plus que Ruvi. Ce pouvait être n'importe qui, de n'importe où.

Le nom de « Jed » ne signifiait rien en soi. Il y avait des tas de Jed dans le coin, mais aucun n'était le coupable. Le Jed en question ne se montra jamais, et d'ailleurs Flin n'aurait pu l'identifier que comme l'homme qu'il avait lui-même frappé à Grand Falls, devant l'hôtel. (« Rudement coléreux, il m'a semblé, » dit le Juge Shaw. « Il s'est offensé alors qu'il n'y avait pas de raison, j'en suis persuadé. Comme s'il n'avait rien compris à nos coutumes. »)

Aussi n'y eut-il pas de jugement, pas de châtiment.

Dès que les médecins lui eurent dit qu'il était en état de voyager, Flin informa son groupe qu'il regagnait son monde. Il s'était déjà mis en relations avec le Centre Galactique. On enverrait quelqu'un pour le remplacer. Dans son monde, on était très mécontent de tout cela et on envisageait diverses mesures. Toutefois la Terre n'étant pas planète-membre n'était pas non plus soumise à la juridiction galactique, et comme l'avenir d'un monde avait beaucoup plus d'importance que les agissements de quelques individus ou les sentiments de leurs victimes, on ne ferait sans doute rien de draconien. Et Flin admettait que c'était bien ainsi.

Sherbondy vint le voir.

— « Je me sens responsable de tout cela, » dit-il, « si je ne vous avais pas conseillé ce déplacement... »

— « Ce serait arrivé tôt ou tard, » répondit Flin. « A nous ou à d'autres. Votre monde a un bout de chemin à parcourir. »

— « Je souhaite que vous restiez, » fit Sherbondy, très malheureux. « J'aimerais vous prouver que nous ne sommes pas tous des brutes. »

— « Pas besoin de me le prouver. C'est évident. C'est nous, à présent, Ruvi et moi, qui sommes en difficulté. »

Sherbondy, intrigué, l'examinait.

— « C'est *nous* qui ne sommes plus civilisés, » reprit Flin. « Peut-être le serons-nous de nouveau un jour. Je l'espère. C'est une des raisons de notre départ pour notre pays. Un traitement psychiatrique qu'on pourra nous y appliquer. Surtout pour Ruvi... »

Il hocha la tête et se mit à arpenter la chambre, le corps bandé d'une fureur qu'il ne dominait qu'à grand-peine.

— « Un pareil acte — des gens pareils — cela salit et dégrade tout ce que cela touche. Cela transmet une partie de soi. Maintenant, je suis bourré de sentiments déraisonnables. J'ai peur des ténèbres et des arbres et des coins solitaires. Bien pire, j'ai peur de vos concitoyens. Je ne peux plus sortir de chez moi sans penser que je m'aventure parmi des bêtes féroces. »

Sherbondy poussa un gros soupir. « Je ne peux vous le reprocher. C'est bien dommage. Vous auriez pu avoir une belle vie ici, accomplir de grandes choses. »

— « Oui, » convint Flin.

— « Eh bien, » dit Sherbondy en se levant, « je n'ai plus qu'à vous dire adieu. » Il tendit la main. « J'espère que vous ne refuserez pas de me serrer la main... »

Flin hésita, serra brièvement les doigts de Sherbondy. « Même vous ! » fit-il, chagriné. « Vous comprenez pourquoi nous devons partir ? »

— « Je vois, » répondit Sherbondy. Il se tourna vers la porte. « Le diable emporte ces salopards ! » s'écria-t-il soudain. « On croirait qu'à notre époque... Oh ! à quoi bon... Adieu, Flin. Et tous mes vœux vous accompagnent. »

Il s'en alla.

Flin aida Ruvi à boucler les bagages. Il vérifia tout le matériel que le groupe de contrôle des intempéries avait apporté pour les démonstrations, et qu'il devait laisser à son successeur.

Puis il déclara, très calme : « J'ai encore une chose à faire avant de partir. Ne t'inquiète pas. Je serai de retour pour le décollage. »

Elle le regarda, étonnée, mais sans poser de questions.

Il monta en voiture et démarra, seul.

Tout en roulant, sombre et amer, il parlait à un interlocuteur invisible.

— « Tu voulais me donner une leçon. J'y ai eu droit. Mainte-

nant je vais te montrer quel bon instituteur tu es, quel profit j'en ai tiré. »

Et c'était cela, le mal réel qu'on lui avait fait, à lui et à Ruvi.

Les outrages physiques et la douleur s'oubliaient vite, mais les autres choses étaient plus dures à effacer... le sentiment d'injustice, la fureur aveugle, la haine folle envers tous les hommes au visage blanc.

Surtout la haine.

Un jour, il l'espérait, et il priait que ce soit bientôt, il arriverait à se débarrasser de ces sentiments, il redeviendrait propre et intègre comme il l'était avant les événements. Mais c'était encore trop tôt. Beaucoup trop tôt.

Avec deux minisemeurs à pleine charge dans les poches, il roulait inexorablement vers Grand Falls...

Traduit par Bruno Martin.
Titre original : All the colors of the rainbow.

SERGE NIGON

Incandescence

Voici la première d'une série de nouvelles d'un débutant français qui fera du bruit. Avec un humour noir parfois poussé au paroxysme, Serge Nigon se place d'emblée dans l'un des grands courants de la science-fiction : la satire destructrice. En piétinant les plates-bandes du conformisme, il s'en prend pêle-mêle aux absurdités de la société de consommation, à la déshumanisation de l'individu, à la sauvagerie perçant sous le vernis de la civilisation. Il démolit les tabous moraux et sociaux, il choque les bons sentiments, il grince parfois et va trop loin. En même temps, la brutalité même de sa vision est salutaire, et le rire libérateur qu'elle engendre est la plus saine des réactions face aux ridicules qu'il dénonce. Sa verve parodique rappelle un peu celle des nouvelles de Topor, si possible en plus méchant (mais c'est encore la moins « méchante » de ses nouvelles que nous avons choisie pour le présenter pour la première fois). Serge Nigon, pour employer un mot à la mode, est un auteur de « contestation ». Son apparition dans nos pages provoquera sans doute quelques remous. Nous les attendons de pied ferme.

« VOUS allez crever ! Vous feignez l'ignorance mais ceci n'empêchera pas cela : vous crèverez ! Tous, riches et pauvres ! Plus tard, certains se feront congeler comme des quartiers de bœuf ; ils attendront dans un sommeil gelé les jours où la mort n'existera plus. Mais, pour de longues années encore, vous subirez cette injuste égalité : vous crèverez tous ! Surtout les pauvres. Ils crèvent en pionniers ; c'est leur seule fierté, semble-t-il ! Je suis pauvre, cet aveu explique ma présence ici. Vous m'entendez ? Imaginez un trou, simple, sommaire, creusé dans une terre couleur rougeâtre, pâteuse et collante. Ecoutez ! Ils disent quelques hâtifs *abracadabra* et hop ! des mains engourdies par l'inertie envoient furieusement des pelletées de terre. Plus rien ! Vous allez crever. Vous avez le temps, dites-vous, bien sûr ! Mais un jour vous partirez pour un lointain et très incertain Walhalla. Vous crèverez ! La vie vous tue ! Elle détruit ses formes tarées, c'est bien ainsi ! Très bien ! Le soleil continuera

de briller, la pluie de tomber, le vent de souffler, et vous ? Vous n'existerez plus... Cette perspective réjouit mon cœur. »

— « Ferme ça, Triol, » dit une voix d'homme, derrière la porte.

— « Oui, ferme ça ! » reprend une autre voix. « Ce soir tu chanteras dans la Voie Lactée. »

Les deux hommes rient.

Au dix-huitième étage d'un bloc d'habitations, le même jour, la porte d'entrée s'ouvre. Monsieur Sirit est accroupi devant un poste de télévision, un tournevis à la main ; des ronflements sortent de l'appareil. Le soleil de l'après-midi entre par la large fenêtre ouverte. Le temps est tiède ; septembre va doucement vers octobre.

— « Bonjour, Marie-Claude, » dit-il.

— « Bonjour, » répond distraitement une jeune femme. Deux adolescentes et un garçon la suivent. Les filles sont âgées de dix-sept et douze ans ; le garçon de cinq. Elles se prénomment Paule et Christiane ; le fils porte un nom de maladie : Néphrose Lipoïdique.

La jeune femme s'assoit.

— « Ouf ! » dit-elle. « Ce voyage a été épuisant... Vingt-quatre heures de train dans un compartiment clos, surchauffé, sans eau ni aliments... Nous sommes exténués ! Mais que fais-tu ? Les émissions de télévision ne fonctionnent pas aujourd'hui ? »

— « Pourquoi la télé ne marche pas ? » disent les enfants.

— « Tu as passé de bonnes vacances ? » demande monsieur Sirit.

— « Toujours la même chose. J'ai les nerfs à bout. » Elle enlève ses chaussures. « Mais que fais-tu ? »

— « Oui, que fais-tu ? » disent les enfants. Ils sont debout.

— « Il... il ne fonctionne plus, » dit timidement monsieur Sirit.

— « Appelle le service, voyons ! »

— « Oui, pourquoi n'appelles-tu pas le service ? » disent les enfants.

Monsieur Sirit les regarde craintivement. « Je... je n'ai plus d'argent. »

— « Plus d'argent ! » Sa femme s'est levée d'un bond. Elle

crie : « Plus d'argent ! Plus d'argent ! Tu oses ? » Elle s'approche et le gifle.

— « On peut gifler papa, nous aussi ? » demandent les enfants.

— « Non, plus tard. » Elle va et vient.

— « Il... il a fallu acheter un nouveau frigo. »

— « Le nôtre fonctionnait, il était neuf ! »

— « Une chaîne haute-fidélité... Rénover notre bibliothèque... les mêmes livres, mais neufs... »

— « Que racontes-tu ? »

— « Tu le sais... nous sommes obligés d'absorber une partie de la production industrielle... et... et... »

— « Tu es un propre à rien, » dit sa femme.

— « Mais je ne pouvais pas... »

— « Assez, » disent les enfants, « tu nous agaces. »

— « Je... je... »

— « Un raté ! Une loque ! Une larve ! Un demeuré ! »

— « Papa est une loque, » disent les enfants.

— « Je le dénoncerai, » dit Néphrose.

Monsieur Sirit blêmit, sa mâchoire est secouée de tics. « Mais... mais... est-ce ma faute si nous sommes obligés d'acheter ces marchandises ? »

— « Avec toi c'est toujours la faute des autres ! Dire que je suis contrainte de supporter ce vieillard... J'ai vingt-huit ans, moi ! Toi, tu es un vieillard, une petite épave ! Je te hais. Nous priver de télé ! Quelle audace ! Je te hais ! »

— « Papa est un monstre, » disent les enfants, « il ne mérite pas de vivre ! »

— « Il va en baver, » dit Néphrose. Il s'approche de monsieur Sirit et lui crache à la figure.

— « Tu as raison, Néphrose, » dit madame Sirit. « Vous deux, les filles, allez ! Crachez-lui dessus. »

Les deux adolescentes traversent la pièce et crachent sur monsieur Sirit.

« Tu vas en baver, » dit madame Sirit.

— « Marie-Claude, » supplie monsieur Sirit.

— « Nous te haïssons, » disent les enfants.

— « Je ne pourrai pas répondre en classe, » dit Néphrose.

— « Oui, il ne pourra plus répondre en classe, » dit madame Sirit.

— « On nous questionne souvent sur les émissions de télé, » disent les deux adolescentes. « Nous serons ridiculisées, nous serons renvoyées. »

— « Je te haïs, » dit Paule.

— « Je te hais, » dit Christiane.

— « Je te hais, » dit Néphrose. Il ajoute : « Venez cracher sur papa. »

Les trois enfants crachent sur monsieur Sirit. Ce dernier est figé. Il pleure.

— « Va nous faire à manger, » dit madame Sirit.

— « Il... il n'y a rien à manger ! »

— « Quoi, rien ! Tu plaisantes ? »

— « Non, rien ! Je... je n'ai plus d'argent... plus ! »

— « Paule, » dit madame Sirit, « va coucher avec le célibataire du vingtième. En échange tu lui demanderas des conserves et des bouteilles de soda. J'ai soif, j'ai la bouche sèche. »

— « Et s'il n'est plus là ? »

— « Tu sonneras ailleurs. Tu trouveras bien. J'ai faim ! »

La pièce est pleine d'un crépuscule rouge.

« Eclaire, » dit madame Sirit. « Rien à manger ! Je t'ai élevé tes deux filles et tu m'as fait cet avorton... Quelle récompense ai-je eue ? Tu nous laisses mourir de faim ! »

— « J'ai vu les affiches dans les rues, » dit Christiane. « Il y aura des aérolithes, nous y allons ? »

— « Bien sûr ! Ton père nous a réservé un si charmant accueil ! N'est-ce pas, Sirit ? »

— « Je... je n'ai plus d'argent. »

— « Nous serons la risée de tout l'ensemble, imagines-tu ça ? Tu détruis notre avenir à tous. Désormais nous serons les « Sirit », ceux qui ne regardent pas la télévision... Et les enfants ? Songes-tu aux enfants ? A leur avenir ? Tu es bien trop égoïste pour cela ! Ordure ! Résidu de fausses couches ! »

— « Papa est un dégénéré, » dit Néphrose. « M'man ! Je peux le gifler ? »

— « Oui, tu peux. »

Néphrose traîne une chaise, la place près de son père, monte dessus et gifle monsieur Sirit.

« Encore une fois, Néphrose. Bien ! Tu es d'un ridicule, mon pauvre Sirit ! Regarde en face, ils sont tous à la fenêtre, ils attendent ta réaction. »

On sonne, on entre. Quatre femmes à lunettes sont dans la pièce.

— « Madame Sirit ? »

— « Oui, » répond sèchement Marie-Claude.

— « Nous sommes le comité de défense des loisirs. L'article six mille trois cent quarante-six stipule que tout individu manifestant par ses actes une volonté de non-acceptation du loisir est coupable. Nous vous accusons, vous et votre conjoint, de vous singulariser en ne suivant pas les programmes de télévision et de semer le désordre dans l'ensemble. Nous vous menaçons de vous éjecter de l'ensemble si vous ne réintégrez pas un fonctionnement normal. Les sévices débuteront demain ! Insultes, jets de bouteilles de soda, descente forcée d'escaliers, enfin éjection. Il y a trois mois environ, nous avons surpris un certain Triol qui s'était singularisé en pratiquant les postures dépravées du yoga. Il a refusé de nous suivre ; il deviendra une étoile filante. Bonsoir ! »

— « Tu es fier de toi ? » dit madame Sirit. « Tu sais ce que c'est, les escaliers forcés ? Tu ne peux plus descendre par l'ascenseur... Ils te poussent dans les escaliers... Tu tombes, tu te relèves, quand tu arrives en bas tu es en sang. Ça t'amuse, peut-être ? »

Paule rentre, les bras chargés de conserves et de bouteilles de soda.

— « Ça y est ! Il était dans l'ascenseur. Je l'ai stimulé en descendant. »

— « Tu sais ce qu'ils viennent de nous dire ? » dit madame Sirit.

— « Non. »

— « Tiens, regarde-les aux fenêtres. Ils attendent... Le comité est venu. Nous sommes responsables de leurs attitudes... Nous serons éjectés... »

— « Mais c'est impossible ! »

— « Demande à ton idiot de père ! Regarde-le ! Un crapaud dans sa vase ! »

— « C'est sa faute ! » dit Paule. « Il ne mangera pas ce soir. »

— « Il ne mangera plus, » dit madame Sirit. « Nous priver de télé, nous affamer, nous faire éjecter... Néphrose, gifle ton père. »

— « A quelle heure les étoiles filantes ? »
— « Vers zéro heure, » répond Christiane.

Vingt-trois heures le même jour. Monsieur Sirit est seul. Il est agenouillé devant le poste de télévision ; ses mains sont jointes, il pleure.

— « Ma petite télé, mon amour ! Mon enfant ! Je t'en supplie, joue un peu ! Un seul instant ! Que deviendrai-je sans toi ? Que vont-ils me faire ? Tu vois comme elles me traitent ! Je n'aurai plus de paix, je ne pourrai plus manger, je mourrai ! Souviens-toi : j'étais fidèle à ta vie... Des jours entiers je suis resté près de toi... Alors je t'en supplie, petite télé, fais un effort, une seule fois ! Une seule ! S'il te plaît ! Quand elles rentreront, tu joueras ; elles seront satisfaites ; elles me nourriront. S'il te plaît, joue ! Je suis condamné sans ta vie... Mon fils Néphrose me guette : au moindre geste actif il me dénoncera... Mon Dieu ! Mon Dieu ! Que vais-je devenir ? J'ai peur de la mort... ils me regardent toujours en face... J'ai peur. J'ai froid.

Monsieur Triol est sorti de sa chambre.
— « Triol, mets ce scaphandre. »
Monsieur Triol a revêtu le lourd scaphandre.
« La pressurisation est automatique, » dit le garde. « Allons ! Pressons ! »

Ils sont deux cents ; ils se meuvent avec des gestes lents. Puis, un à un, les scaphandres couleur d'aluminium montent dans les camions. Au loin, sur la surface plane des pistes d'envol, la masse du *jet* se découpe sur le ciel bleu-noir d'une nuit sans étoiles. Les camions s'arrêtent. Les scaphandres en descendent lourdement. A présent ils montent l'échelle de coupée. A chaque mouvement, des éclairs de lune naissent sur le tissu rigide.

« Allons ! Pressons ! » dit le garde.

Le sas est verrouillé. Les turboréacteurs hurlent, leur chant croît, éclate et devient un miaulement strident qui secoue la lourde masse. Puis c'est le bond en avant dans le vacarme déchaîné des réacteurs. L'appareil roule de plus en plus vite, il frémit, se cabre et plonge dans le vide de la nuit. La plainte aiguë des moteurs décroît et c'est le silence obscur.

Madame Sirit et ses trois enfants sont étendus sur le dos. Des grillons chantent, des couples copulent, des enfants jouent.

— « Quelle heure est-il ? » demande madame Sirit.

— « Bientôt. Ecoute... c'est le *jet,* » répond Paule.

— « Néphrose, viens ici, » dit Christiane. « Manipule-moi, j'ai une tension érotique. Avec tes lèvres, imbécile ! »

— « Vous serez éjectés un à un, » dit le garde. « Je veux de la discipline. Le *jet* volera à cinquante mille mètres. Vos fusées vous permettront d'obtenir une vitesse nécessaire pour l'échauffement. Votre scaphandre est composé de cuivre, sodium, nickel, chrome, phosphore, fer, la friction de l'air vous embrasera... ce spectacle vu du sol est très attrayant. Je vous l'ai dit, vous êtes alimentés en oxygène. Vous possédez tous un tranchet ? Bien ! Si vous savez calculer le temps de chute, si vous savez résister à la peur, vous déchirez votre scaphandre, vous vous en débarrassez et vous ouvrez votre parachute ventral. C'est très simple... Triol, venez ici. Vous nous avez cassé les oreilles en bas avec vos histoires, hein ? Entrez dans le sas. »

Une lampe rouge clignote puis une verte s'allume et une sonnerie vibre. C'est le signal. Le garde appuie sur un bouton, le sas s'ouvre sur la nuit glaciale. Monsieur Triol est aspiré par le vide et il tombe vers les lumières de la Terre.

— « Salope ! » dit monsieur Sirit. « Salope ! Je te supplie depuis une heure et tu refuses de m'écouter ! Salope ! Tu désires ma mort ? Dis-le ! Aie le courage ! Je t'ai fait confiance... Regarde, ils se moquent de moi en face. » Ses yeux sont pleins de haine. Il frappe à coups de pied le poste de télévision. Puis il le met sur la table et frappe avec ses poings. « Je te dresserai les côtes, moi ! Tiens ! Attrape ! Salope ! Je te hais ! Tu ne veux plus jouer ! Tiens ! Attrape ! »

— « M'man ! regarde ; comme c'est amusant ! »

Des traits de lumière mauve, jaune, rouge, bleue, verte traversent la nuit : c'est le scaphandre de monsieur Triol.

— « Il sortira ? » dit Néphrose.

— « Peut-être, » répond sa mère. « C'est très rare... D'ailleurs...

là ! Regardez, il y en a un autre. Que c'est amusant ! D'ailleurs, s'ils réussissent à sortir du scaphandre, ils périssent carbonisés... Que c'est amusant ! »

Monsieur Triol, pétrifié de peur, est sorti du scaphandre. Il a ouvert son parachute ventral et, horrifié, il a vu une clarté fauve au-dessus de lui ; la soie de son parachute brûlait et éclairait sa chute.

— « Salope ! Tiens, ordure ! Putain ! »

Monsieur Sirit frappe ; il a les poings en sang et le souffle court ; puis il y a un *plac !* sec ; en face, aux fenêtres, la foule hurle de joie.

Le lendemain, douze heures trente.

— « Mange, Paule, » dit madame Sirit.

La télévision joue. Tous regardent. Monsieur Sirit est absent. « Mange, Paule, » répète madame Sirit. « Néphrose, mange ! » Les fourchettes sont immobiles, à mi-chemin de l'assiette et de la bouche.

— « Comment est-ce arrivé ? » demande Néphrose.

— « Il s'est électrocuté, » répond madame Sirit. « Je te l'ai déjà dit. »

— « Mais il le sait ! » dit Christiane. « Tu demandes toujours la même chose. »

— « Il a bien fait de crever, » dit Néphrose.

— « Oui, il a bien fait, » ajoutent les deux adolescentes.

— « La prime d'assurance-vie nous a permis d'acheter ce poste et nous pourrons manger durant deux mois... il a très bien fait... Bientôt j'aurai un époux tout neuf. Quelle joie ! »

Revue des livres

LE SCEPTRE DU HASARD par Gilles d'Argyre

En 1873, les nihilistes russes, las de s'épuiser en vains complots, lancèrent la croisade populiste. Etudiants et étudiantes vinrent partager la rude existence des paysans et des ouvriers, tout en s'efforçant de leur inculquer les idées nouvelles. Ainsi, pensaient-ils, se ferait l'éducation du peuple, négligée par les révolutionnaires antérieurs ; et quand le peuple serait conscient, le tsar n'aurait qu'à bien se tenir.

La science-fiction a-t-elle connu sa croisade populiste ? Nous savons en tout cas à quel point elle reste nécessaire. Le gros du public de la S.F. ne se recrute pas chez les habitués du *Figaro littéraire,* mais parmi les fidèles du Fleuve Noir. Ce ne sont pas tous des intellectuels assurément, et généralement ils apprécient plus le space-opera qu'Ellison ou Zelazny. Pourquoi pas si le space-opera est bon ? Longtemps l'équipe de *Fiction* s'est cantonnée, à propos du Fleuve Noir, dans un grief unique : c'est mauvais. Les littéraires de bonne compagnie trouvent volontiers que le peuple est bête. Il aurait mieux valu prêcher d'exemple, et faire du bon space-opera ; aller au Fleuve Noir, si le Fleuve Noir ne venait à vous. N'y avait-il pas là une chance unique de créer en France un public de S.F. à la fois large et compétent ? C'est cela, précisément, la croisade populiste. L'idée est en l'air depuis belle lurette. Ce n'est pas une lame de fond, mais on ne peut pas dire qu'elle ait été sans portée. Elle a connu des ralliements retentissants, comme celui de Francis Carsac qui, après la disparition du Rayon Fantastique, aima mieux confier *La vermine du Lion* au Fleuve qu'à Denoël. Mais le mouvement était commencé bien avant : tel publie sous son nom chez Denoël, qui ne dédaigne pas de publier sous pseudonyme au Fleuve. Il sait qu'il travaille pour la gloire dans le premier cas, pour la S.F. dans le second (non, pas pour l'argent, ni dans un cas ni dans l'autre ; car tout cela n'est guère payé ; et le pseudonyme, c'est parce que les éditeurs interdisent par contrat de publier des romans sous le même nom chez les concurrents). C'est notamment le cas de Gilles d'Argyre. Car Gilles d'Argyre, vous l'avez deviné, c'est Gérard Klein.

Gilles d'Argyre, ou plutôt Gérard Klein, en est à son cinquième Fleuve Noir : après *Chirurgiens d'une planète* (1960), *Les voiliers du soleil* (1961), *Le long voyage* (1964) et *Les tueurs de temps* (1965), voici *Le sceptre du hasard.* Toute l'entreprise est dominée par une volonté de dialogue avec le grand public. L'auteur, qui avait fait ses débuts littéraires comme disciple de Bradbury, s'est converti à la fois à l'optimisme pour le fond et à la simplicité pour la forme ; il a opéré un véritable pèlerinage aux sources et notamment à Jules Verne. Gérard Klein était trop sensible aux faiblesses de l'humanité ? Qu'à cela ne tienne : Gilles d'Argyre allait montrer les possibilités presque infinies que lui offre son avenir. Son œuvre fut conçue comme l'équivalent S.F. des travaux d'Hercule : dans *Chirurgiens d'une planète,* Mars est dotée d'une atmosphère ; dans *Les voiliers du soleil,* les astéroïdes sont rassemblés, la cinquième planète reconstituée ; dans *Le long voyage,* Pluton est emmenée jusqu'à Proxima du Centaure et mise en orbite autour de cette étoile. Il n'y avait pas de limite, en effet, et on pouvait se demander ce que serait le quatrième roman.

Mais c'était Cyrano jouant Christian. Chassez le naturel, il revient au galop. Faut-il rappeler que les croisés de 1873 furent mal reçus par les paysans, qui voyaient leurs mains blanches et se moquaient de leur inaptitude au travail manuel ? « Lire des livres, disaient-ils, et déguster le thé, voilà qui va aux seigneurs. Mais travailler, ce n'est pas leur affaire ». Et en un sens, ils avaient raison. Tout paternalisme comporte inévitablement du mépris et il est salubre d'y renoncer. Gilles d'Argyre se lassa d'être Gilles d'Argyre, et son quatrième roman fut littéraire de la première à la dernière ligne. Juste retour des choses, le Fleuve Noir le refusa. L'auteur ne se laissa pas abattre (le roman fut proposé à Denoël et devint *Le temps n'a pas d'odeur)*, mais la leçon porta. Il fallait décidément écrire pour le grand public ; mais pour que ce soit supportable au regard d'un écrivain désireux de s'exprimer, il fallait aussi chercher un authentique terrain d'entente avec ce public et pour cela cesser de s'en faire une idée mythique, abandonner le stock de préjugés jules verniens et le remugle de roman d'espionnage rentré qui encombrent les trois premiers Fleuve Noir et faire des romans de son temps, à l'écriture directe, au suspense bien conçu, à l'américaine et où il dirait ce qu'il avait à dire, sans faux-fuyants. Des concessions, oui, mais dans l'honneur et la dignité c'est-à-dire sur la forme et non sur le fond. Ce furent *Les tueurs de temps*, superbe histoire de voyage temporel dans la lignée van vogtienne (rappelons la phrase finale : « Dans l'univers sans bornes, l'humanité venait d'apparaître » !) et maintenant *Le sceptre du hasard*, qui n'est pas seulement le chef-d'œuvre de Gilles d'Argyre, mais aussi, je pèse mes mots, celui de Gérard Klein tout court.

Parmi les nombreuses qualités de ce livre, la plus précieuse est sans doute la cohérence. Le sujet — le gouvernement du hasard, le choix des chefs par tirage au sort — est classique : on le retrouve entre autres dans *Loterie solaire* de Philip K. Dick, récemment traduit en français, mais publié aux Etats-Unis dès 1955. Mais Klein lui a beaucoup apporté, notamment par le souci qu'il a eu de rendre plausible ce paradoxe sociologique. Historiquement, le tirage au sort apparaît à deux conditions : il faut que les fonctions gouvernementales n'intéressent personne, soit qu'elles coûtent cher, soit qu'elles soient dangereuses — et que les problèmes à résoudre soient à la portée du premier venu. C'est surtout à la première que font penser les rares cas de régimes « stochastocratiques » que nous connaissions, notamment dans l'antiquité athénienne et romaine. Le mérite de Klein est d'avoir approfondi la seconde : une société stochastocratique est au fond une société qui n'a plus besoin de gouvernement, parce qu'elle a résolu ses problèmes et que tout est prévu ; ce peut donc être une société de l'avenir entièrement robotisée, où l'homme n'a conquis le droit au hasard que parce qu'il a perdu à peu près tout le reste. Loin d'être un paradis, la stochastocratie est un enfer ; mais qu'un nouveau problème se pose, et l'histoire recommence — ce qui entraîne presque fatalement la chute du régime. Moralité : il faut vivre dangereusement, ou s'attendre à ne pas vivre du tout. Autour de ce thème central, Klein brode d'innombrables développements sur les origines du régime (où il reconnaît à la technique des sondages un rôle déterminant), sur le rôle des robots, sur l'élimination de ceux qui sont physiquement ou mentalement impropres aux fonctions publiques (et sur le quasi-fascisme qui en résulte). Rarement livre aura été plus médité.

Avec cela, *Le sceptre du hasard* est un chef-d'œuvre de construction. Klein a retenu le principe van vogtien de la complication du récit, de l'addition à l'infini de thèmes nouveaux autour du thème central : la machine truquée, le monde souterrain, les mutants, les expériences biologiques, l'intervention des extraterrestres, rien ne manque à l'appel ; et en même temps nous ne nous sentons jamais gagnés par un sentiment de confusion et de prolifération comme cela arrivait parfois dans les premiers Gilles d'Argyre, parce que les différents ingrédients sont dosés, intégrés à l'ensemble en fonction du rôle qu'ils ont à y jouer logiquement.

De van Vogt encore, Klein a retenu l'idée de crise comme fil directeur de son livre. Page après page, son héros ne cesse de courir de graves dangers, et ceux-ci ne sont pas accumulés pour le mettre en valeur, mais au contraire pour donner le sentiment de sa vulné-

rabilité. Le vertige, l'horreur, la sensation d'être au bord de l'abîme (et à l'occasion d'y tomber) font partie de son lot quotidien. D'autre part son aventure n'est pas individuelle : c'est toute la civilisation, peut-être même l'existence de l'humanité qui sont en cause. Mais son héros est aux premières loges pour subir le choc de plein fouet : la machine l'a désigné au début du roman comme « stochastocrate de la Terre et haut protecteur des Cent Mondes », et ce tirage au sort apparaît tout de suite comme l'équivalent du coup monté par lequel commencent d'innombrables Série Noire. D'emblée, Ingmar Langdon est dans le pétrin — ce qui suppose en filigrane un premier jugement sur la stochastocratie : le hasard, c'est la poisse.

En revanche Klein se sépare de van Vogt sur un point essentiel : son héros n'est nullement invincible, au contraire. C'est un pauvre homme du temps de la stochastocratie, un timoré, un passif. En outre, c'est un inadapté, et ce handicap supplémentaire, qui fait de lui un véritable anti-héros (c'est un intellectuel à lunettes, qui n'aime que les choses désuètes et les livres), apparaît finalement comme sa seule chance. D'abord parce que se placer soi-même en marge d'une société est déjà un commencement de jugement sur celle-ci ; ensuite parce qu'à force de remuer le passé, on finit par en tirer des recettes pour le présent (parfois fort imprévues, par exemple quand Langdon, privé par accident des mécanismes ultra-modernes qui le font vivre, parvient à se débrouiller grâce à son expérience de bricoleur ou à son amour pour la poésie). Finalement l'avantage littéraire du faible, c'est qu'il peut évoluer ; tout le roman raconte l'itinéraire moral de Langdon dans son univers, itinéraire qui le conduit à des certitudes et à une force réelle — pas celle qui est miraculeusement donnée aux héros des romans d'espionnage, ni celle que les personnages van vogtiens puisent à peine moins miraculeusement dans leur dialectique, mais celle qui vient de l'expérience. Klein, qui se trouve être par ailleurs un psychologue bardé de diplômes, n'a jamais fait un meilleur usage de son savoir.

Voilà donc un roman remarquablement conçu, et non moins remarquablement écrit, Klein ayant à peu près complètement éliminé cette fois la dangereuse complaisance qu'il avait héritée de son maître Bradbury. Un simple détail maintenant : ce roman a été écrit en onze jours — sur un canevas fortement étayé certes, et nous avons vu que le meilleur du livre est sa conception ; mais enfin en onze jours tout de même. Celui qui est capable de cette prouesse ne manque certes pas de talent, et on comprend qu'il éprouve quelque amertume de ne pouvoir en donner davantage la preuve, et qu'il se répande en propos pessimistes sur la crise de la science-fiction française. Car — et ce sera ma dernière révélation — ce roman fut écrit en 1962. Eh oui, le Fleuve Noir pratique volontiers le stockage, et parvient à conférer ainsi une régularité illusoire à la production de ses auteurs. En 1962, Klein avait du temps de reste — il faisait son service militaire ; on ne dira jamais assez que l'armée reste (à son insu le plus souvent) un des derniers mécènes en France — et il n'est pas étonnant qu'il ait acquis alors un métier aussi achevé que celui qui apparaît dans ce livre. Depuis... eh bien, depuis, il a bien fallu vivre ; et, pour cela, choisir un métier (la littérature en France ne paie que pour un infime nombre d'élus), travailler toute la journée à autre chose et se priver du temps et de l'allant nécessaires pour continuer. Avons-nous perdu Klein ? J'espère bien que non ; mais enfin, qu'a-t-il écrit depuis 1962 ? Ce qu'il a publié depuis avait le plus souvent été écrit auparavant, et il en est encore à chercher la véritable relance.

Pourtant une idée me vient tout à coup. Son service militaire, Klein le faisait à Alger — et c'était en 1962, l'année de l'indépendance. Assurément le danger a fait partie là-bas de sa vie quotidienne, et nous l'avons vu revenir les nerfs à vif, avec de la mélancolie à revendre. Il faut croire que cette atmosphère est propice à la création littéraire ; en tout cas son livre en porte les traces : les Indignes nous y ont souvent fait penser aux Indigènes, saint Sigmund sait pourquoi ; quant au règne du hasard, beaucoup de gens à cette époque ont eu le sentiment de le vivre concrètement. Et puis cet amateur de livres soudainement plongé dans un grand drame politique, qui n'y reconnaîtrait certain écrivain devenu petit soldat ? Tout compte fait Klein n'a pas seulement souf-

fert depuis lors d'exercer un métier, ni même de vivre en sécurité, mais aussi de suivre sa propre pente sans que rien vienne la troubler ; bref, de créer en toute liberté son jardin d'Aroigne et son glisseur-cocon, comme Langdon dans *Le sceptre du hasard.* L'excès de travail ne s'explique pas autrement ; car un intérieur comme celui de Langdon, dans le monde tel qu'il est, suppose de nombreuses traites à la fin du mois.

Tout compte fait, je crois que Klein a trouvé lui-même la solution au chapitre III de son livre : l'attentat contre le glisseur, la perte des trente mille volumes ont sauvé Langdon de lui-même. Admirateurs de Klein, vous savez maintenant ce qui vous reste à faire : formez un commando ; marchez sur son appartement ; cassez sa chaîne haute fidélité ; brûlez ses tapis d'Orient ; fracassez ses beaux meubles, et mettez le feu à l'ensemble ; ne lui laissez qu'une paire de blue-jeans déchirés (pas les siens, qui sont des blue-jeans de luxe) et abandonnez-le en rase campagne avec une plume et du papier ; repassez de temps en temps pour lui tirer dessus, en vous arrangeant pour ne pas trop l'amocher. Et attendez avec confiance.

Jacques GOIMARD

Le sceptre du hasard par Gilles d'Argyre : Fleuve Noir, Anticipation, 3,40 F.

Revue des films

2001 : L'ODYSSEE DE L'ESPACE de Stanley Kubrick

D'avance, nous savions que ce serait un événement. Parce que les dix millions de dollars dépensés garantissaient la qualité du spectacle et nous promettaient ce récital d'effets spéciaux, cette fête de l'imaginaire, ce plongeon dans l'inconnu dont le cinéma de SF nous frustre régulièrement. Parce que l'auteur était Stanley Kubrick dont nous ne sommes pas près d'oublier l'éblouissant *Dr Folamour.* Enfin (et peut-être surtout) parce que, pour la première fois, un réalisateur faisait appel, en la personne d'Arthur C. Clarke, à un des grands de la SF écrite. Je ne compte pas Bradbury qui abandonna *Le météore de la nuit* en plein tournage et partit en claquant la porte. On ne dira jamais assez de quels trésors le cinéma s'est privé pendant des dizaines d'années en ignorant ou en ridiculisant la SF. Les lecteurs de *Fiction* me comprendront.

Et voici que l'événement s'est produit. Dire quels instants de complète jouissance l'amateur peut éprouver en voyant ce film est une tâche trop lourde pour moi : *2001* est au-delà des mots. C'est un grand festival, un de ces moments dont on sait en les vivant qu'on s'en souviendra plus tard et qu'on en tirera une gamme inépuisable de joies et de mélancolies.

Pourtant les délices attendus ne nous ont pas empêchés d'être plongés dans le désarroi et la panique. O stupeur ! Le film était si obscur que même les *aficionados* vieillis dans la SF ne savaient plus à quel saint se vouer. Vous auriez vu la tête de Dorémieux, de Demuth et de Curval ! D'ailleurs vous avez peut-être fait la même, ou vous vous y préparez. Seul Tavernier baignait dans la satisfaction. Mais c'est parce qu'il était content de ne pas comprendre. Cette grâce a été refusée à votre serviteur : il est malheureux comme les pierres tant que les brouillards ne sont pas débrouillés, les mystères démystés, les paradoxes orthodoxés. J'ai passé toute la journée suivante à lire le roman de Clarke, adjuvant d'ailleurs dangereux puisqu'il est tiré d'un premier état du scénario (établi en commun par Clarke et Kubrick) et que la version finale du film le contredit sur un assez grand nombre de points. Puis je suis retourné à l'Empire compléter le sandwich par une deuxième tranche de film. J'ai fait les cent pas dans ma tour, je me suis retourné dans mon lit, je me suis opprimé la cervelle avec la fureur d'un mitron vindicatif s'acharnant sur une pauvre petite fournée de pâte sans défense. J'ai donné ou reçu un nombre inhabituel de coups de téléphone où les hypothèses les plus mirobolantes se donnaient libre cours. Enfin, trois jours après, les brumes ont commencé à se dissiper. Maintenant j'ai l'impression d'avoir à peu près encoconné tout le film et de n'avoir plus que quelques fils à sécréter. Il est évidemment possible — et même probable — que je me trompe ; mais ne me privez pas de mes petits plaisirs ; par pitié, ne le dites pas.

Je sais qu'en vous proposant une interprétation de *2001*, je suis par avance désavoué par Kubrick qui, dans une interview accordée à *Playboy,* déclare que son film est une expérience non-verbale et ajoute : « *Vous êtes libres de spéculer à votre gré sur la signification philosophique et allégorique du film, mais je ne veux pas établir une carte rou-*

tière verbale pour 2001 que tout spectateur se sentirait obligé de suivre sous peine de passer à côté de l'essentiel. » Cette grille qu'il refuse à l'interviewer, il l'a pareillement refusée au spectateur : le code choisi pour transmettre le message est non-verbal en grande partie (moins de quarante minutes de dialogues sur deux heures vingt de film — et des dialogues souvent insignifiants !), ce qui ne veut tout de même pas dire que le message proprement dit soit indicible, inexprimable en mots. La preuve, c'est que Clarke en a fait un roman. En réalité, le message a bien été verbal au niveau du scénario ; Kubrick a pu le modifier en le mettant en images, mais sans le faire disparaître ou le rendre à tout jamais indéchiffrable. Son goût de l'obscurité n'a rien à voir avec le goût de l'ambiguïté et le goût du nonsens si répandu chez d'autres auteurs ; d'ailleurs c'est un joueur d'échecs, et on n'a jamais vu de joueur d'échecs avoir des goûts pareils.

En fait, il explique lui-même le choix de l'obscurité (car c'est un choix délibéré) par le désir de rendre son film plus efficace : « *J'ai essayé de créer une expérience visuelle, qui contourne l'entendement et ses constructions verbales, pour pénétrer directement le subconscient avec son contenu émotionnel et* philosophique... *J'ai voulu que le film soit une expérience intensément subjective qui atteigne le spectateur à un niveau profond de conscience, juste comme la musique.* » C'est moi qui souligne le mot *philosophique* ; il me semble que l'auteur y montre le bout de l'oreille : ce qu'il essaye de faire pénétrer en tapinois, c'est bel et bien un raisonnement.

Cela dit, le critique a-t-il le droit de dévoiler le pot aux roses ? Je crois que oui et je ne suis pas le seul : en commettant ce crime, je vais me faire le bras séculier, *proh pudor* ! d'une bonne partie de la rédaction. D'abord un raisonnement n'est pas un suspense : en l'expliquant, on ne ruine aucun effet dramatique, on se borne à solliciter l'entendement du spectateur là où Kubrick voulait le laisser en veilleuse. D'autre part les lecteurs de *Fiction* ne sont pas les spectateurs moyens que vise Kubrick : si celui-ci a jugé que son message risquait de faire peur (je reviendrai sur ce point), il n'a pas dû penser aux amateurs de SF, qui en ont vu d'autres. Enfin le goût de l'extrapolation et de la conjecture, qui est au centre de la SF, s'accommode mal de l'inexplicable : Clarke lui-même l'a si bien senti qu'il s'est clairement expliqué dans le roman, où le lecteur trouvera tous les renseignements nécessaires (ce qui, entre autres avantages, le dispensera de lire cet article), et qu'il s'est implicitement désolidarisé de cet aspect de l'entreprise par une boutade (« *si quelqu'un comprend le film à la première vision, nous avons manqué notre but* »). En avant donc, et que Dieu reconnaisse les siens s'il peut.

Le thème central de l'histoire est celui des Grands Galactiques. Les auteurs posent que la vie a dû se développer sur des milliards de planètes de la Galaxie. Parmi les espèces intelligentes ainsi créées, beaucoup sont sans doute largement antérieures à la nôtre (le Soleil est une étoile jeune), donc plus évoluées. Il n'y a pas de limite aux possibilités de l'évolution : communication télépathique avec tout l'univers, propulsion instantanée, maîtrise totale de l'énergie et de la matière, fusion de tous les individus en une conscience collective immortelle, tout est possible. Et dans un univers éternel et infini, il y a de fortes chances pour que de telles éventualités se réalisent un jour, peut-être même pour qu'elles soient réalisées. Kubrick, bien qu'athée (comme l'est d'ailleurs Clarke), note que si les hommes apprenaient l'existence d'entités aussi évoluées, elles leur apparaîtraient comme quasi divines. En tout cas, elles possèdent par définition les deux attributs de la divinité : l'omniscience et l'omnipotence. Et si elles venaient à s'intéresser à la Terre, ce serait forcément dans un esprit de bienveillance pour l'homme : une espèce qui aurait maîtrisé le problème du voyage interstellaire serait si puissante que nous ne représenterions pour elle aucune richesse méritant d'être prise, aucune menace méritant d'être conjurée ; en outre, une espèce qui a réussi à ne pas se laisser entraîner au désastre en découvrant l'énergie atomique (et plus tard, peut-être, en faisant des découvertes beaucoup plus inquiétantes) a fait preuve d'un sang-froid et d'une maturité tels que

nous n'aurions rien à redouter d'elle. Peut-être même, constatant l'existence d'une espèce intelligente dans ce coin perdu de l'univers, hâterait-elle sa maturation pour lui permettre un jour, après de multiples étapes, de la rejoindre dans cette conscience collective intégrée qui serait en somme le stade terminal de l'évolution. Peut-être a-t-elle déjà commencé. Sûrement même, s'il est vrai que l'univers est éternel et infini. La seule question est de savoir à quel point nous en sommes, et quelle aide nous avons reçue.

On a reconnu au passage nombre de thèmes familiers à Clarke : l'interrogation cosmique, la quête d'un dieu issu de la matière, le progrès de l'esprit, la gaminerie actuelle de l'espèce humaine, n'ont rien de surprenant pour les lecteurs des *Enfants d'Icare* et de *La cité et les astres*. *2001* est d'ailleurs tiré à l'origine d'une nouvelle de Clarke, *La sentinelle*, publiée dans un numéro assez récent de *Planète*. Le scénariste dans cette affaire n'est pas un simple instrument aux mains du réalisateur : il a été choisi sur titres, et a su se tailler un rôle à sa mesure.

Reste à savoir pourquoi Kubrick a renoncé à aborder le problème de front — ou du moins à l'aborder en paroles. Lui-même a une explication toute prête : les hommes ne sont pas prêts à recevoir un tel choc de plein fouet. Déjà les soucoupes volantes ont eu auprès d'eux un succès de curiosité, mais ne les ont nullement incités à réfléchir. En fait ils ont peur des découvertes qui les attendent peut-être dans l'espace : s'ils venaient à acquérir la certitude que d'autres ont déjà atteint la perfection qui ne leur est promise qu'au terme d'un million d'années d'efforts, ils se démobiliseraient, perdraient toute finalité, verseraient dans ce qu'un psychanalyste a appelé un « sommeil sans rêves ». Sans doute les entités sont-elles au courant, ce qui les incite à ne pas se montrer. Autant faire comme elles.

A lui seul, ce raisonnement mérite la plus grande considération : il n'a pas fonction de simple prétexte, mais de justification à part entière ; il oblige le spectateur à envisager le film non seulement en termes de beauté, mais encore en termes de vérité. Ce n'est pas si courant, même en science-fiction. Nous avons affaire à une véritable entreprise théologique — et de théologie athée, ce qui ne gâte rien.

Mais il y a mieux. Si de telles entités existent, elles sont proprement indescriptibles. Elles peuvent se soustraire à tous les moyens d'investigation humains. Elles ont des moyens d'action qui nous sont proprement incompréhensibles. Quant à leur façon d'agir et de penser, elle n'a sans doute pas le moindre rapport avec la nôtre. Bref, nous sommes dans une position telle que nous ne pouvons rien en dire. Faut-il choisir cette vacuité comme réceptacle de nos cauchemars et multiplier les *bug-eyed monsters* à l'instar des magazines de science-fiction des années trente ? Il y a mieux à faire pour qui aime la rigueur : c'est de ne pas en parler du tout. Et voilà comment *2001* est devenu un film construit autour de personnages qu'on ne comprend pas et qu'on ne voit jamais !

Cependant la rigueur du raisonnement ne doit pas tout à fait nous fermer les yeux sur le reste. Kubrick est un homme et pas seulement un joueur d'échecs. Si le silence a une si grande part dans son film, c'est peut-être qu'il avait des raisons personnelles de ne pas parler. J'ai même une ou deux hypothèses à formuler à cet égard. Pour tout dire, Kubrick se rattache à la grande famille des cinéastes viennois. Il est né dans le Bronx, mais d'une famille de juifs autrichiens émigrés de fraîche date. Son père était médecin : les connaisseurs apprécieront ; y avait-il au temps de François-Joseph une profession plus recherchée des juifs viennois ? Qu'il ait été imbibé de civilisation viennoise dès l'enfance, c'est ce que prouvent nombre de ses films, à commencer par *Lolita*. Il est vrai que les différentes caractéristiques de cette civilisation, telle que nous allons l'évoquer, ne sont en aucune façon spécifique du milieu viennois ; mais leur mélange, leur dosage, lui, est spécifique. On reconnaît les cinéastes viennois au premier coup d'œil : Stroheim, Sternberg, Fritz Lang, Preminger, d'autres seigneurs de moindre envergure, sont de purs produits de la culture viennoise. Leurs films ne portent aucun tampon officiel faisant office de certificat d'origine ; c'est une question de style et d'ambiance. Ambiance parfaitement indéfinissable, mais si

prenante qu'on la retrouve même chez les metteurs en scène américains fils d'immigrants viennois, comme le Fleischer de *La fille sur la balançoire* et de *Barabbas*. Kubrick est dans le même cas. Il n'est pas viennois *stricto sensu* et sans doute ne se considère pas comme tel. Mais il a le virus.

La civilisation viennoise est une civilisation du silence ou du moins une civilisation de l'inexprimé. La seule matière digne de l'artiste est celle qui n'est pas traduisible en mots : images nées de l'inconscient, défiant toute construction mentale, ou musiques dont le charme ne se laisse enfermer dans aucune interprétation. Ce n'est pas par hasard que les deux grands Viennois sont Mozart et Freud.

2001 est un film entièrement dominé par la présence de l'indicible. Non pas seulement à cause des bonnes raisons énoncées plus haut ; mais aussi parce que, pour Kubrick, l'essentiel est forcément indicible. A elle seule, la première image exprime tout sans une parole. Elle représente la Terre dans l'espace. Derrière la Terre surgissent la Lune, puis le Soleil. La Terre disparaît en bas de l'écran. D'avance nous savons que la vie née sur la Terre est promise à un progrès incommensurable, mais qu'au cours de ce progrès l'homme devra abandonner tout ce qui le rattache au passé de son espèce : triomphe donc, mais en même temps défaite, puisque le triomphe n'est obtenu qu'au prix d'une décisive renonciation à soi. D'ailleurs, la victoire est-elle si décisive ? De la Terre à la Lune, de la Lune au Soleil, le chemin du progrès apparaît composé d'une chaîne sans fin d'étapes dont chacune ne renvoie qu'à la suivante. Le bond absolu, indéfini, est exclu. Ainsi, le vertige cosmique qui nous saisit d'emblée est-il lié à une angoisse d'autant plus grave qu'elle est associée à tout ce qui nous permet d'espérer. La suite ne fera que confirmer cette première impression.

2001 comporte trois intertitres comme les films muets (trois seulement : c'est dire son degré de mutisme !). Tous les trois sont d'une grande beauté dans leur coquetterie et leur mystère : « *L'aube de l'humanité* », « *Mission Jupiter — dix-huit mois plus tard* », « *Jupiter et au-delà de l'infini* ». Si nous admettons que les intertitres définissent trois parties dans le film, il faut admettre que l'aube de l'humanité prend fin avec cette mission spatiale vers Jupiter en l'an 2001 (l'astronef s'appelle d'ailleurs le *Discovery)*. C'est une aube fort longue, puisque la première séquence se situe quatre millions d'années avant et donne ainsi au spectateur l'impression fausse qu'il a depuis longtemps dépassé ce stade. D'admirables vues fixes sur des paysages désertiques créent une ambiance initiale d'immobilité et de stérilité. Quelques ossements soulignent que tout ce qui vit dans un milieu pareil est promis à la mort (rappelons que Kubrick est fils de médecin : dans son interview à *Playboy*, il a déclaré que « *la mort est une maladie qui est susceptible d'être guérie comme toute autre maladie* »). Les ancêtres de l'homme sont des anthropoïdes velus qui vivent dans la misère et l'insécurité. Leur agressivité, leur faiblesse, leurs grimaces, composent un tableau de l'humanité dans la lignée de Swift ; rappelons que, s'il faut en croire les sous-titres, l'aube de l'humanité n'est pas encore terminée. Ces primates n'ont pas de langage ; une bonne partie de la séquence se déroule d'ailleurs dans un silence à peu près complet.

Un matin, quand la tribu se réveille, une pierre levée est là. Elle est grande, noire et de forme parallélépipédique. Nous ne sommes pas censés savoir que les entités sont passées par là. La seule chose sûre, c'est qu'un solide de forme aussi particulière ne peut être « naturel », au sens que nous attachons à ce terme. Il sert visiblement à quelque chose : peut-être à détecter, peut-être à agir. Nous savons aussi, grâce à l'admirable chœur de Gyorgy Ligeti qui par la suite accompagnera toujours l'apparition des monolithes, que la simplicité apparente de sa forme ne l'empêche pas de véhiculer d'innombrables messages, peut-être même toutes les voix de l'Univers. Tout de suite après l'aube se produit une conjonction orbitale entre la Lune et le Soleil, au zénith de la pierre ; ce phénomène aussi sera associé à l'apparition des autres monolithes : si l'enfilade des astres nous suggère comme dans la première image les bonds successifs que nous devrons accomplir,

il faut admettre que la pierre nous montre la direction à prendre. Enfin il apparaît bien vite que la présence de la pierre a changé quelque chose dans la tribu des hommes-singes : un de ses membres a l'idée toute nouvelle d'utiliser un os pour frapper le squelette d'un bœuf et se représente le bœuf mourant sous ses coups ; l'intelligence et l'imagination viennent de naître. Et tout cela dans un simple rectangle ! Ici le tour de force de Kubrick n'est pas seulement d'avoir réussi à tout expliquer (de façon d'ailleurs fort imparfaite) sans une parole, mais surtout d'avoir chargé d'autant de significations une forme aussi vide qu'un rectangle.

Cette première séquence contient aussi d'étonnantes variations sur l'enthousiasme. Le singe tapant sur le squelette a exactement les gestes du chef d'orchestre, comme si les os étaient les instrumentistes assemblés autour de lui ; sa respiration profonde, son hurlement silencieux, sont exactement ceux du musicien en transes. Le moment de cette grande victoire ne marque pas seulement la naissance de l'humanité, mais aussi celles de l'harmonie et de la joie ; d'ailleurs il est accompagné par un thème tiré du *Zarathoustra* de Richard Strauss (Viennois lui aussi), thème déjà utilisé dans l'ouverture du film pour saluer l'apparition du Soleil, et qui sera repris dans les toutes dernières images. Allons-nous assister à une ascension humaniste vers la surhumanité, comme le croient ceux pour qui Zarathoustra évoque Nietsche et non Richard Strauss, et qui oublient qu'aux yeux de son créateur ce thème évoquait la force élémentaire et le mystère impénétrable de la nature ? La fin de la séquence répond déjà par la négative : l'enthousiasme humain, c'est à la fois l'agressivité sans frein (l'usage de l'os comme arme permet de se livrer à l'anthropophagie) et l'impression vague de se dépasser soi-même, de se projeter ou de projeter au-delà, comme ce premier homme qui jette son os vers le ciel.

Et tout de suite, sans transition, nous voici en 2001 : l'os de l'image précédente est devenu un vaisseau spatial tout blanc : la différence n'est pas grande. L'homme est resté le même ; mais la civilisation s'est développée, le confort s'est accru, l'harmonie a tout envahi. Le voyage dans l'espace est une fête pour l'homme d'aujourd'hui, comme le maniement de l'os pour son ancêtre, et fort logiquement cette fête se déroule aux sons du *Beau Danube bleu* (de Johann Strauss, troisième Viennois). Le tournoiement du satellite artificiel fait penser à la tour du Prater, centre de la fête viennoise, comme l'a remarqué Michel Ciment dans un remarquable article sur Kubrick (à paraître dans *Positif).* Cette figure du cercle, et de l'homme qui décrit un cercle (figure centrale de la valse), est d'ailleurs largement représentée dans le film : l'hôtesse de l'espace portant son panier-repas, plus tard le gymnaste parcourant la centrifugeuse, en sont autant d'exemples. Au sommet de la joie, il n'y a rien d'autre à faire qu'à tourner. Du coup, la griserie vous emporte et vous vous endormez : le professeur Floyd est assoupi dans son fauteuil et a laissé échapper son stylo ; lui aussi est ramené à un état non-verbal, ses rêves ne s'expriment pas. S'il se réveille, tout son comportement n'exprime que des besoins élémentaires : manger, éliminer. Plus loin d'éminents savants n'hésiteront pas à mélanger la discussion et les sandwiches. A ce degré, c'est une véritable obsession de l'auteur : on ne saurait souligner plus nettement l'idée que l'homme, si on le juge à l'aune de l'univers, n'est qu'un enfant en proie à son subconscient et à ses instincts, et qu'il est loin d'être digne de sa vocation de conquérant de l'espace. L'apesanteur, la liberté totale, est dangereuse pour lui, et Kubrick s'amuse aux dépens de ce danseur sans grâce : l'hôtesse est charmante, mais suit bien mal la valse sur ses semelles adhésives ; les instructions pour la « *zero gravity toilet* » sont illisibles pour le spectateur, mais on peut voir qu'elles sont longues, longues... Pourtant, quelle joie quand tout marche bien, quand les machines jouent avec la plus complète rigueur les ballets montés par les hommes ! Le vaisseau spatial entrant *tout droit* dans le satellite (et d'ailleurs filmé *dans l'axe* par Kubrick) est loin de faire un pas de valse, mais l'orchestre n'en donne pas moins son maximum à ce moment précis ; il est vrai qu'aux yeux d'un autre Viennois répondant au nom de Sigmund Freud, cette image n'aurait pas seulement symbolisé le triomphe du machinisme. De là sans doute sa valeur d'allégresse.

Qu'une telle humanité ne soit pas préparée à rencontrer des formes de vie supérieures, c'est l'évidence. Quand on découvre le deuxième monolithe sur la Lune, les plus hautes sommités scientifiques décident que la nouvelle sera tenue secrète : le silence (toujours lui) protégera le public (et même les gens qui sont dans le secret) contre la tentation de réfléchir aux implications possibles du monolithe ; même les deux pilotes de l'astronef envoyé sur Jupiter pour y chercher le terminus des messages émis par le deuxième monolithe sont tenus dans l'ignorance de leur mission réelle et s'imaginent, bien à tort, vivre une véritable « Odyssée de l'espace ». Il y a bien dans l'équipage des hommes qui ont été mis dans le secret, mais on les a mis en état d'hibernation par la même occasion, ce qui bien entendu entraîne de leur part un silence plus complet encore. Une fois de plus, l'humanité a jeté son os vers les étoiles et ne sait pas, ne veut pas savoir s'il retombera.

C'est ici qu'intervient Hal, l'ordinateur. La firme distributrice a axé sa publicité autour de lui, donnant ainsi l'impression fausse qu'il est la grande attraction du film ; Kubrick et Clarke, dans leurs interviews, se sont prêtés ou ont donné l'impression de se prêter à cette mascarade (comme ils se sont livrés à tous les développements qu'on leur demandait sur les gadgets et les effets spéciaux du film). Du coup, certains éléments du public ont cru reconnaître au centre du film le problème des rapports entre l'homme et la machine et se sont raccrochés précipitamment à la bouée ainsi lancée : les ordinateurs géants seront-ils bons ? Seront-ils méchants ? Seront-ils humains ? Ils n'ont pas réfléchi une seconde que la réponse à cette question littéraire et frivole va de soi pour tout homme de science digne de ce nom : bien entendu que les ordinateurs seront humains, puisque le cerveau humain est *déjà* un ordinateur ! Frank et Dave, dans l'astronef, traitent Hal comme le sixième membre de l'équipage. Pourtant ils ne soupçonnent pas à quel point ils ont raison : Hal éprouve des émotions, il a un subconscient ; il a dû percevoir sa mise en route comme une sorte de naissance, l'auteur de son réglage comme une sorte de père ; il n'a pas oublié son nom (« *J'ai été réglé par Mr. Langley...* ») ni la petite chanson qu'il lui a apprise. Kubrick s'explique clairement à ce sujet dans une interview publiée par *Le Nouvel Observateur* : « *Une machine surintelligente comme Hal est effectivement l'enfant de l'homme, un enfant supérieur, et les relations avec ces machines seront très complexes... L'homme sera encore très utile à la machine, puisque c'est lui qui devra en prendre soin.* » Hal est donc aussi vulnérable que les pilotes, plus même, puisqu'il est plus jeune, et l'on n'a pas craint d'introduire dans sa programmation tout ce qu'on sait, tout ce qu'on suppose des monolithes. Fatale erreur : les raisons pour lesquelles on avait maintenu les pilotes en dehors du secret valent *a fortiori* pour Hal, qui est encore plus infantile qu'eux, et il perd la tête exactement comme on avait prévu qu'ils la perdraient : il a peur, il ne veut pas aller sur Jupiter et affronter cette mystérieuse entité paternelle qui doit s'y trouver ; il commet des erreurs, des actes manqués, et pour finir des crimes. Cette parcelle de savoir introduite dans ses circuits engendre donc une tuerie : quatre cosmonautes meurent, Hal est déconnecté. Voilà faite, une fois de plus, *a contrario*, l'apologie du silence ! Il est vrai que le massacre a rétabli l'équilibre nécessaire : Dave est le seul survivant, ses relations avec autrui ne risquent plus de le traumatiser en dehors de cette quintessence d'autrui qui l'attend peut-être ; d'ailleurs ce qu'il a appris ne l'avance guère et sa solitude le rend plus vulnérable. Plus que jamais, il est réduit au silence.

A son arrivée sur Jupiter, il trouve évidemment un troisième monolithe, et les événements se précipitent. C'est cette ultime séquence, très rapide, qui provoque le plus de controverses. Ecoutons Kubrick lui-même : « *Le cosmonaute est jeté dans un champ de forces qui l'entraîne dans une autre dimension spatio-temporelle à un autre endroit de la galaxie. Il y tombe entre les mains des entités. Elles ont créé de toutes pièces l'appartement Louis XVI où il se retrouve — ou plutôt elles l'ont recréé à partir de ses souvenirs et de ses rêves. C'est, si vous voulez, une sorte de zoo humain. Il s'y sent à son aise. Pendant ce temps, les entités peuvent l'étudier à loisir. Sa vie se passe dans cet apparte-*

ment et cela ne lui semble durer qu'un instant. Il se peut qu'il y passe toute sa vie normalement, ou encore qu'elle soit télescopée, ou encore qu'elle soit réduite à quelques minutes. Il meurt et renaît sous une forme supérieure. Il revient sur Terre comme ange ou comme surhomme, ou du moins transfiguré. »

Le plus remarquable dans cette histoire, c'est qu'elle ne rend pas la fin du film moins mystérieuse. Trois ruptures de ton successives balayent tout ce qui avait fait auparavant l'ambiance du film : la lenteur, la solitude, l'intimité avec l'espace. Il y a d'abord le voyage « au-delà de l'infini », la fuite axiale vers le fond de l'écran, les visions psychédéliques qui se succèdent à une allure vertigineuse ; puis le décor inattendu du bel appartement XVIIIe siècle, où le cosmonaute n'est plus qu'un vieillard aux gestes lents attendant la mort en solitaire ; enfin l'ultime métamorphose en embryon pensif, gaîné dans une sorte de plasma translucide qui le fait ressembler à une planète et protège son voyage de retour vers la Terre. Où trouver dans tout cela le fil d'Ariane ?

La clé du problème est évidemment l'attitude des entités et leurs mobiles non révélés. Si elles ont installé le cosmonaute dans un « zoo humain », c'est pour l'observer, pour noter les conséquences lointaines de la modification introduite jadis dans l'évolution de l'homme, pour juger du succès ou de l'échec de leur expérience. Or, y a-t-il succès ou échec ? Succès en apparence, bien sûr : l'homme a accompli des progrès techniques importants. Mais s'est-il vraiment transformé lui-même depuis la danse belliqueuse du premier homme-singe ? L'agressivité du héros de l'histoire, sa profonde solitude, son absence d'enfance sont nettement un échec spirituel : dans sa lutte contre Hal, c'était Hal qui avait l'air d'être le véritable être humain. Kubrick, dans son interview au *Nouvel Observateur,* fait mine de limiter la portée de ce caractère, insiste sur sa valeur de cas particulier : *« Bien sûr, dans le film, les cosmonautes semblent peu sensibles, mais des hommes se comporteraient vraiment de cette façon dans des cas analogues. On ne choisit pas des gens hypersensibles pour aller sur Jupiter ! »* Mais lorsqu'on voit Dave aux commandes de sa capsule, le visage bariolé par les reflets de ses cadrans, sérieux comme un Indien sur le sentier de la guerre, il est difficile de ne pas penser aux armes atomiques, à tout ce jeu absurde et destructeur que les hommes viennent d'engager depuis un quart de siècle et qui ne leur permet plus de rester tels qu'ils étaient sous peine de se détruire à bref délai — et nous savons que les auteurs y ont pensé : comme *Dr Folamour,* le livre se termine sur le naufrage de l'humanité. Malgré certaines apparences, le film est plus optimiste : pour Kubrick, les entités ont réfléchi au drame de leur hôte et ont essayé de trouver pour lui une porte de sortie. Elles l'ont accueilli dans un appartement luxueux et non dans la banale chambre d'hôtel que décrit Clarke : il est vrai que, pour Clarke, elles s'appuient sur de simples informations télévisées, alors que dans le film elles fouillent directement dans le subconscient du cosmonaute. Ces décors anciens n'expriment pas seulement un idéal, un genre de vie où ont été réunies toutes les conditions du bonheur, mais peut-être un souvenir d'enfance : sans doute les parents de Kubrick, en vrais Viennois, s'étaient-ils entourés d'un mobilier XVIIIe siècle. Dans ce lieu essentiellement accueillant et protégé, les inquiétudes superficielles, les agitations, les crispations se dissipent ; mais une inquiétude plus profonde surgit au grand jour : à chaque instant qui passe, le cosmonaute imagine et anticipe l'instant suivant ; il se voit vieillir, décliner, mourir. A l'instant suprême, il tendra la main vers un quatrième monolithe plus ou moins rêvé, comme dans un ultime appel au secours. Pour guérir sa peur, il n'y a qu'un seul moyen possible : lui offrir l'immortalité. Dans leur générosité, les entités se décident et offrent au cosmonaute un cadeau supplémentaire et véritablement royal : une seconde naissance. Le repos et la détente offerts avec l'appartement, véritable équivalent psychique d'une clinique, n'ont pas suffi ; il a fallu opérer, transformer profondément une condition humaine que ceux qui y sont soumis ne peuvent supporter. Et le thème de Zarathoustra s'élève de nouveau, pour magnifier les possibilités nouvelles ainsi offertes à l'homme dans un geste de pi-

tié : désormais les risques de catastrophe atomique reculent à grands pas, si le nouveau Dave arrive à temps.

Est-ce tout ? Je ne crois pas ; la figure du cercle en particulier a d'autres implications. Dès la première séquence, les hommes-singes se blottissaient non dans une caverne mais dans une cavité circulaire, et l'épouvante naissait d'y découvrir une sorte de pierre dressée. Le deuxième monolithe est lui aussi au fond d'un trou étayé par des contreforts, éclairé par des projecteurs, comme une vedette de cinéma en plein milieu du plateau au cours du tournage. Dans les deux cas, les hommes tiennent à leur trou et ne voient pas sans inquiétude le monolithe s'y glisser. Plus tard la centrifugeuse de l'astronef est aussi un trou circulaire où les hibernants dorment dans leur sarcophage et où l'unique fonction apparente de la télévision est de porter au cosmonaute étendu la présence bienveillante de ses parents. Lors de l'ultime apparition du monolithe, le cosmonaute mourra — puis renaîtra sous forme de cocon et dérivera lentement vers sa planète-mère, la Terre. Il n'est pas nécessaire d'être un bien grand clerc pour voir dans *2001* un vaste opéra psychanalytique, peut-être même une construction consciente, si Kubrick est aussi passionné de psychanalyse que la moyenne de ses compatriotes. Les monolithes ne sont pas seulement des symboles de Dieu mais aussi des symboles du père (cela va ensemble) : de ce père détesté que tout Œdipe enfant rêve d'assassiner, mais aussi d'égaler en devenant père et Dieu lui-même. Kubrick insiste sur le fait que la Terre n'est que le berceau de l'humanité et que son film décrit la petite enfance des hommes. Que le premier monolithe ait fait surgir l'humanité dans un trou circulaire, c'est dans l'ordre des choses : il y a là un symbole cohérent de la fécondation et de la naissance. Que le second monolithe incite l'homme à s'embarquer vers les étoiles sur un navire plus phallique encore que le monolithe lui-même (et d'une longueur encore multipliée par son défilé mégalomane devant la première image), ce n'est pas moins normal : le complexe d'Œdipe s'installe, la rivalité avec le père commence. Mais le troisième monolithe est une porte dans l'espace, le cosmonaute le perce et le franchit ; après quoi il est entraîné à toute vitesse dans un ciel de cauchemar : le meurtre symbolique du père a eu lieu, l'adolescent écrasé de remords ne peut pas supporter le poids de sa culpabilité et prend la fuite. Au bout de la régression, il retrouve la vieille chambre de ses parents, s'installe dans le grand lit à deux places. Le père n'est pas là, mais son ombre noire ne tarde pas à se dresser, raide comme la justice, pour confondre l'imposteur qui a osé s'installer à sa place et jouer son propre rôle. Pour le héros de l'histoire, c'est la mort : il a désiré sa mère, et son père s'est vengé et l'a tué. Après quoi il n'y a plus place que pour le stade terminal de la régression : le sein maternel — le lieu d'après la mort et d'avant la naissance. Le voyage au bout de l'espace n'était qu'une expédition au fond de soi-même.

Jacques GOIMARD

(voir page 160)

LECTURES INSOLITES

par Roland Stragliati

C'était bien avant la salubre « contestation » que l'on sait. J'entends encore une étudiante anonyme déclarer en toute innocence à un reporter de Radio-Luxembourg qu'elle n'avait que faire de maîtres à penser. Ah ! la brave petite, je l'aurais embrassée de bon cœur ! Qu'ils se nomment Malraux, Camus ou Saint-Exupéry, ces maîtres-là, pour aussi prudemment que je me sois risqué à les lire, je n'ai guère retiré de mon commerce avec eux qu'une ennuyeuse perte de temps. C'est sans doute que ces bons apôtres — qui sont aussi de « bons auteurs » — ne savent ni rire ni sourire : moralement barbus dès les bancs de l'école, ils n'en finissent pas de se prendre pitoyablement au sérieux.

Grâce à Dieu, il en va tout autrement d'André Salmon. Je ne me lasse point de le lire ou de le relire depuis le jour, déjà lointain, où je découvris son **Manuscrit trouvé dans un chapeau.** Ce diable d'homme ne ressemble à personne ; et, s'il est proprement scandaleux qu'on ne le connaisse pas davantage, je me dis quelquefois que certains, qui ne l'avouent guère, ont dû très sérieusement « piocher » ses œuvres complètes. Raymond Queneau, le joyeux encyclopédiste de la rue Sébastien-Bottin, dont on sait qu'il a tout lu, le Queneau des **Fleurs bleues** (1) pourrrait bien être de ceux-là. Aussi jeune aujourd'hui, à quatre-vingt-sept ans, aussi peu conformiste qu'il l'était en 1904 alors qu'il débutait, ou presque, à **L'assiette au beurre,** poète, romancier, reporter, mémorialiste, critique d'art, Salmon est indiscutablement l'un des premiers écrivains français de ce temps. Son dernier roman, **Le monocle à deux coups** (2), nous le rappelle avec éclat, qui nous permet de retrouver épisodiquement, à plus de quarante ans de distance, ce Georges-Pépin Laitance, inspecteur de police et ex-chef de la Brigade des Cas, qui hantait déjà superbement les **Archives du Club des Onze** publiées aux alentours de 1925.

Le monocle à deux coups pourrait peut-être en être la suite, encore que ce soit tout autre chose. J'ai dit, s'il faut en croire et l'auteur et l'éditeur, que c'était un roman. Bien sûr ! Mais il y a fort à parier qu'il déconcertera tous ceux, plus nombreux qu'on ne le croit — voyez les tirages d'Henri Troyat, — qui s'imaginent encore qu'un roman digne de ce nom doit nécessairement nous être conté comme l'était **La cousine Bette,** il y a quelque cent vingt ans. Souvenez-vous : **Vers le milieu du mois de juillet de l'année 1838, une de ces voitures nouvellement mises en circulation sur les places de Paris, et nommées des** milords, **cheminait rue de l'Université...** Eh bien, ce n'est pas cela du tout, ce **Monocle** ! Je me rends d'autant mieux compte que ce qui s'y passe, quoique parfaitement grandiose, passe aussi quelquefois l'entendement. On y voit deux frères, Darius et Parfait Myrelan-

guoy, tellement jumeaux qu'on ne saura jamais lequel a trucidé l'autre ; le disert, le très monoclé Guillem-Jaufre Godal de Mataffain, marquis de son état et masochiste mondain à ses heures ; Pierre Cliquet, dit le Raton Laveur, un « jules » fort obligeant, bardé de bons principes ; l'excellente Mme Palestrine d'Avallon, qui se gave de dragées « sur mesure » ; et beaucoup, beaucoup d'autres. Sans oublier, cela va de soi, Georges-Pépin Laitance, déjà nommé, et qui quittera stoïquement ce bas monde, en même temps que son petit pavillon d'Auteuil où plus rien ne le retient. Ni surtout, surtout, trois exquises « créatures de rêve », brunes et blondes à croquer, et dont je vous défie bien de ne pas tomber amoureux : Claudia d'Urelelipipingues, que tout sollicite et désole ; Me Yvette Laitance, avocate à la Cour, fille de l'ex-chef de la Brigade des Cas ; Nikka-Nikki, enfin, une merveille noire fraîchement débarquée du lointain Dahomey. Toutes trois périront à la fleur de l'âge, nues, mais non point seules, tuées accidentellement par le fameux monocle à deux coups du marquis de Mataffain, lors d'un bien étrange spectacle monté spécialement afin de pallier l'inquiétude métaphysique de Mlle d'Urelelipipingues. Je ne vous dirai rien de cette **fin du monde par la dissolution du verbe** dont **Le monocle** fait grand cas. Je vous en laisse la surprise.

Voilà ! vous savez tout, ou presque. Sauf — car il faut y aller voir — à quel prestigieux carrousel pyrotechnique Salmon nous convie. Auprès de lui, pour aussi grands artificiers qu'ils soient, MM. Ruggieri font figure de petits-maîtres. L'auteur du **Monocle**, lui, fait carrément feu des quatre fers. Tout y passe, qui éblouit : une stupéfiante connaissance de la langue et de ses ressources ; un constant, un merveilleux bonheur d'expression ; un intarissable jaillissement d'inventions et d'images, où se mêlent à parts égales l'insolite, la cocasserie, la tendresse, la poésie, et qui tient davantage du geyser que du puits artésien.

Courez, courez vite chez votre libraire, demandez-lui **Le monocle à deux coups.** Fouillez ses rayons aussi, pendant que vous y êtes, et cherchez-y ces deux autres titres du même auteur : **Sylvère ou la vie moquée** (1), un chef-d'œuvre, et les trois tomes des admirables **Mémoires sans fin** (1). Ce sera déjà un bon début.

J'ai toujours enetndu dire de Salmon que son drame avait été d'être trop en avance sur son temps. Espérons que ledit temps, grâce à cette accélération de l'histoire dont on nous rebat les oreilles, ne tardera plus à le rattraper. Nous aurons tout à y gagner.

Il se fait tard. Je vient tout juste de refermer **Les miroirs et les gouffres,** le dernier roman de Marcel Brion (3).

Quand j'y ai lu que son ténébreux héros assoiffé d'absolu, « le prince » — on ne lui connaît pas d'autre nom, — donnait l'ordre d'élever une colline afin d'y aménager une grotte, j'ai cru voir Louis II de Bavière faisant creuser la « grotte bleue », la grotte du Vénusberg, au château de Linderhof. Plus loin, Erik, cet étrange et beau chanteur à qui « le prince » voue soudainement une amitié passionnée, m'a rappelé le comédien Joseph Kainz pour lequel Louis II perdit quelque peu la tête. Lorsque enfin « le prince » s'en va chercher la mort au fond du gouffre de « sa » grotte, je n'ai pu m'empêcher de penser au « suicide », à la noyade de Louis II dans les eaux du lac de Starnberg, au soir de la Pentecôte, le 13 juin 1886. Mais le parallèle ne s'arrête pas là : le récit de Marcel Brion, qui se situe vers la fin du siècle dernier, se déroule au surplus, bien évidemment, dans une petite principauté allemande, et l'un des amis du « prince » va jusqu'à s'y prénommer Luitpold, tout comme le régent qui succédera à Louis II. Un détail, pourtant, détonne, qui ne ca-

dre point avec ce que l'on sait du roi de Bavière : une femme, Mélite, est ici la maîtresse du « prince ». Or il ne semble pas que les femmes aient jamais tenu dans la courte vie de Louis II d'autres rôles que platoniques.

Il est clair que Marcel Brion n'a pas cherché à nous donner, avec **Les miroirs et les gouffres,** une nouvelle biographie de Louis II, mais bien plutôt qu'il aura vu là un admirable prétexte à exécuter, une fois encore, quelques-unes de ces variations oniro-lyriques où il excelle. Dire qu'il m'ait transporté serait exagéré. Toutefois, l'ayant lu, il m'a semblé que je venais de passer la soirée dans le décor rococo du salon de musique de quelque cour rhénane, cependant qu'on y jouait en sourdine, mais avec sentiment, ce **Quatuor en fa mineur** où Haydn allie si joliment la grâce au pathétique. A cela, on voit du reste qu'avant d'être romancier Marcel Brion est d'abord, et surtout, poète.

Je m'en voudrait de quitter cette Allemagne de rêve sans justement signaler la publication prochaine du tome III de **L'Allemagne romantique** (3) où Marcel Brion étudie, cette fois, Hölderlin, Schiller, Achim d'Arnim. Cette somme figurera sans doute au nombre de ses œuvres majeures, comme aussi cet **Art fantastique** dont on vient de nous redonner une édition fort abordable et très remarquablement illustrée (4). Bosch, Breughel, Callot, Monsù, Desiderio, Magnasco, Goya, Rops, Ensor, Dali — qui se glisse partout à grands coups de moustache — et beaucoup d'autres joyeux drilles y mènent un sabbat fascinant.

Enfin ! un livre comme on n'en espérait plus : **Les soldats de la mer** (5). Deux jeunes auteurs, Yves et Ada Rémy — qui sont aussi mari et femme, — nous donnent là quelque chose qui semblera neuf à d'aucuns et dont le mérite n'est pas mince. D'autant que cela n'a rigoureusement rien à voir avec la sampiternelle autobiographie tout juste déguisée qu'est, quasi généralement, une première œuvre.

Que sont donc ces **Soldats de la mer ?** Des chroniques, assurent les auteurs. Pour moi, encore que plusieurs de leurs thèmes me soient déjà connus, j'y vois surtout une assez belle collection de récits fantastiques. Dix-sept au total, qui, si l'on s'en tient au décor, aux costumes, au langage, aux noms de personnes et de lieux, se passent apparemment tant à la fin du XVIIIe siècle que durant la première moitié du XIXe et, partiellement, dans cette Allemagne si chère au cœur de Marcel Brion. En fait, la fédération d'Etats qu'ils nous présentent, la Fédération de Laërne, se situe bel et bien dans un univers parallèle et qu'éclairent deux lunes.

Mais les soldats, me direz-vous, les vrais ? Eh bien, qu'ils soient dragons, fusiliers, hussards, grenadiers, artilleurs, chevau-légers — toutes les armes y passent, — ces soldats, qui sont ceux de la Fédération, ont mission de veiller aux frontières, de réprimer les soulèvements éventuels, de chasser l'envahisseur — Gardes Noirs et autres Queues de Loutre — et d'annexer de nouveaux territoires jusque par-delà les mers. Ce sont eux, ces soldats, que, revenants, amoureux, fantômes ou vampires, nous retrouverons tout au long de ces récits. Cela donne au volume plus d'unité encore que les astucieux extraits d'une soi-disant **Nouvelle histoire de la Fédération** qui visent ouvertement à cet effet.

Les auteurs des **Soldats de la mer** ne se défendent point d'aimer à la fois le fantastique et la science-fiction. Pas plus qu'ils ne font mystère d'admirer Jean Ray. Aussi n'ai-je guère été surpris de retrouver dans leur ouvrage, et plus spécialement dans **Enfants perdus, perdus,** dans **Verso d'ailleurs,** ces énigmatiques forêts enchantées qui foisonnent chez **Harry Dickson.** Un autre nom me vient à l'esprit, qu'ils ne citent point, celui de Perutz. Peut-être l'igno-

rent-ils. Il ne m'en a pas moins semblé qu'il y avait, dans **Suicide par imprudence**, dans **Celui qui se faisait appeler Schaeffer** — par quoi s'ouvre le volume — dans **Olga Mensonge** aussi, beaucoup plus qu'un simple écho du **Marquis de Bolibar** (3).

L'écriture d'Yves et Ada Rémy est le plus souvent de qualité. Ils aiment les mots. Sensibles à leur charme, ils savent les bien choisir et les utiliser. Certains, toutefois, tels « messire », « standard », « coopératif », ne sont pas plus dans le ton général de l'œuvre que dans celui de l'époque qu'elle nous restitue à merveille. Il n'en demeure pas moins que, pour un premier livre, **Les soldats de la mer** ne sont pas loin d'être un coup de maître.

C'est un bien curieux roman que l' **Isolina** d'Yves Olivier-Martin (6), et l'on y trouve un vampire, tout comme dans **Les soldats de la mer.** Mais ce n'est déjà plus tout à fait un premier livre, encore que son auteur y ait mis en vrac tout ce qui l'enchante. Les souvenirs de ses lectures — lesquelles touchent à la boulimie — s'y bousculent et la passion qui le poussait, à vingt-quatre ans, à se repaître des symbolistes les moins recommandables y fait d'appréciables ravages. Cela n'empêche point son récit d'être fort attachant.

On y suit, en Slovénie, dans le Kent, à Paris, à Cannes, à Torcello, les déplacements inquiets de la belle Isolina, que gouverne l'incertain et où tout se ligue qui tend à nous prouver que cette troublante jeune femme n'est en fait qu'un abominable vampire. Est-ce bien sûr ? On ne cesse de se le demander jusqu'à cette page 219 qui voit Isolina mourir tragiquement, alors que le lecteur commence à penser qu'elle pourrait bien être innocente des crimes qu'on lui impute.

Cela nous aura valu, en plus de quelques redites, de lire des phrases de ce genre, qui me font grincer des dents : **Isolina n'avait pas bougé, son sourire irisé de lumières douces germait comme un printemps butinier.** D'autres aussi qui me ravissent, telle celle-ci : **Du fait de la guerre, je ne devais apprendre que cinq ans après que l'Engoulevent et Madame Alicia avaient fait office de vampires en Galicie.** Ou bien encore cette autre : **Le soir, la petite Dorrit s'en allait lever l'odeur de la nuit avec une lampe-tempête et des bottes à l'écuyère.** N'est-ce point là du meilleur Schwob, celui du **Livre de Monelle** ?

On le voit, Yves Olivier-Martin, qui — s'il faut en croire ses personnages — semble bien, quoique Breton, ne fréquenter uniquement que le « gratin » de la **Mittel Europa**, Yves Olivier-Martin est capable du meilleur comme du pire. Il est encore très jeune. Souhaitons-lui seulement de s'efforcer, à l'avenir, à plus de simplicité, sans pour autant négliger de contrôler son orthographe, **Petit Robert** en main. Mais, d'ores et déjà, je crois qu'on peut lui faire confiance.

On nous assure que Gaston Pomier Layrargues, l'auteur des **Tapuscrits de la Mère Marthe** (7) — **colossale finesse !** — est né, **il y a quarante ans, entre Bergerac et Saint-Emilion** et qu'il œuvra par la suite au « Club Méditerranée ». Je veux bien, mais cela n'explique pas comment il se fait qu'on le puisse regarder aujourd'hui comme l'un des rares humoristes français qui ne soient ni sinistres ni de consommation courante, et dont, hélas ! la race tend à disparaître.

La Mère Marthe dont il est ici question était, à en croire notre auteur, une brave femme de religieuse à ce point fascinée par sa machine à écrire qu'on lui doit tout un monceau de « tapuscrits ». Pomier Layrargues nous avoue sans fausse honte qu'il en a tiré les trente et un contes « nonsensiques » qui constituent son recueil. Belle mentali-

té ! Je vous les recommande néanmoins en bloc. Tous sont d'une égale drôlerie et fermement écrits. Le « prière d'insérer » évoque à leur propos les noms de Jarry, de Lewis Carroll, de Cami, de Mark Twain, de Charles Cros et de Chaval. Je m'étonne qu'on ait oublié celui d'Alphonse Allais.

Vous y verrez tout de même, entre autres merveilles, Sa Sainteté Pie XIII s'y passionner pour l'accordéon, au point de déserter le Vatican sur la pointe des pieds et de rejoindre Paris et les couloirs du métroplitain afin d'y exécuter tout à loisir, avec un brio presque égal à celui des virtuoses de la rue de Lappe, ces fameuses **Perles de Cristal** qui demeurent, quoi qu'on dise, l'un des sommets classiques du « piano à bretelle ». Sacré Pomier ! Sacré Layrargues !

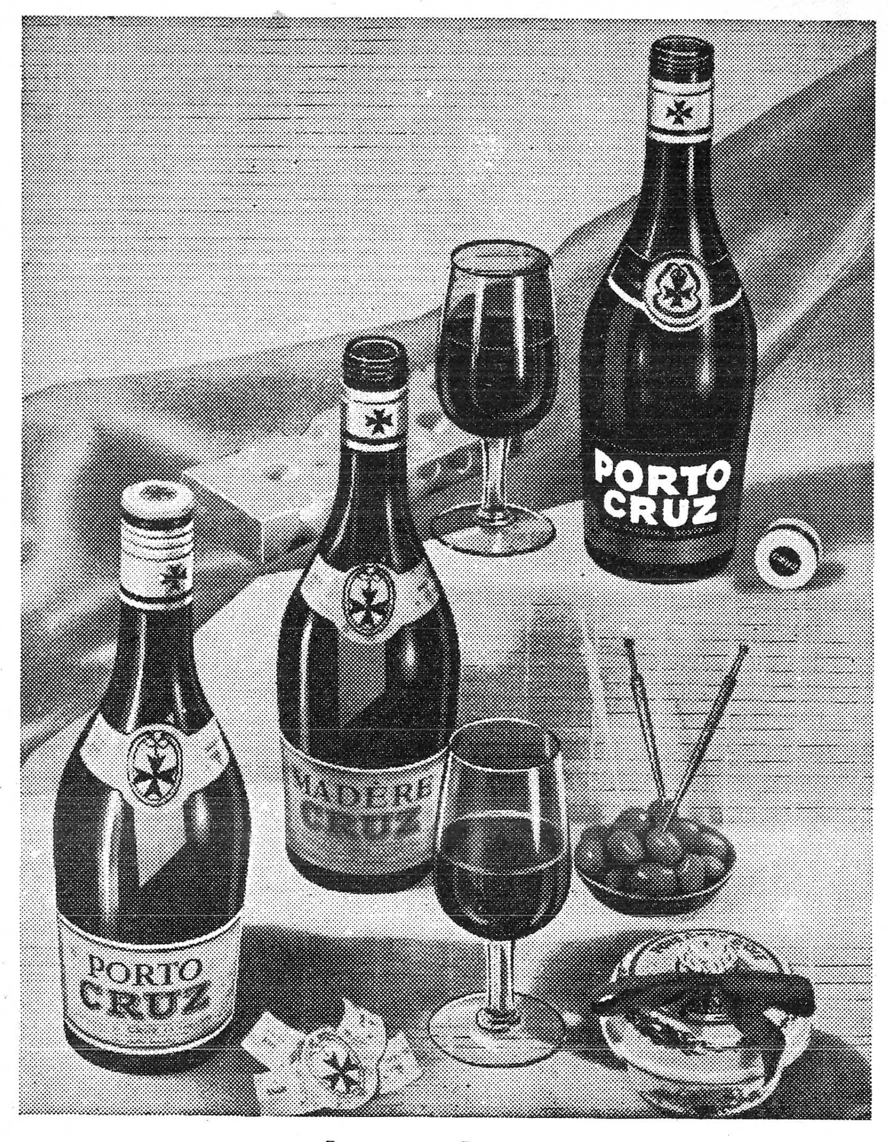
Quelques lignes encore pour signaler **Les magiciens démasqués** de l'Américain Martin Gardner (8), en attendant que paraisse ici-même une chronique littéraire que Gérard Klein se réserve de leur consacrer.

Il s'agit là d'une magistrale entreprise de démolitions, laquelle dégonfle bellement nombre de vessies qu'on a beaucoup cherché à nous faire prendre pour des lanternes. Je n'en citerai que quelques-unes, qui ne sont point à dédaigner : les soucoupes volantes ; les manies alimentaires ; l'affaire Bridey Murphy ; l'orgonomie, par quoi s'est illustré l'Autrichien Wilhelm Reich qui fit un bout de chemin avec Herbert Marcuse ; la gymnastique oculaire du Dr Bates, la sémantique générale et la dianétique, dont on sait qu'elles ont bien failli détourner conjointement, et à jamais, l'aventureux van Vogt de sa vocation d'écrivain. Notons ici, à l'actif de la seule sémantique générale, qu'elle transporta d'enthousiasme la barbe d'anachorète du regretté Gaston Bachelard. C'est assez dire qu'il faut lire **Les magiciens démasqués.** D'autant qu'on les dévore comme un très bon roman et qu'ils sont excellement traduits par Béatrice Rochereau qui les a, au surplus, enrichis de notes tout ensemble pertinentes et caustiques. D'autres notes encore, plus importantes, plus nombreuses, celles-là, ont été rédigées tout exprès pour la présente édition. Passionnantes à plus d'un titre, parfaitement informées, elles se présentent comme autant de chapitres supplémentaires. On les doit à deux spécialistes français : Serge Bricianer et Daniel Saint-James.

Allons ! tout n'est pas perdu ! On l'aura peut-être senti à la lecture de ces quelques comptes rendus : l'imagination, qu'elle soit poétique ou démente, demeure plus que jamais au pouvoir.

---

(1) Gallimard. (2) Jean-Jacques Pauvert. (3) Albin Michel. (4) Marabout Université, n° 152. (5) Julliard. (6) Promotion et Edition. (7) Jérôme Martineau. (8) Presses de la Cité.



PORTO CRUZ-MADÈRE-TRÈS VIEILLES BOUTEILLES
1860 - 1935 - Sélection 50 Noces d'or
...avec le foie gras, le fromage... SOMPTUEUX !

REFERENDUM SUR LE N° 179

1 — **Qu'avez-vous pensé de ce numéro ?**

. . . .

. . . .

. . . .

2 — **Citez dans l'ordre vos trois récits préférés et précisez votre opinion sur chacun d'eux :**

1 —

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

2 —

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

3 —

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

3 — **Quelle rubrique avez-vous préférée et pourquoi ?**

. . . .

. . . .

. . . .

NOM : . . . .

ADRESSE : . . . .

ENTRE LECTEURS

Rubrique de petites annonces strictement réservée aux recherches, échanges ou offres entre particuliers. LA LIGNE : 2,40 F (Taxe incluse). (3 lignes gratuites et remise 10 % pour tous nos abonnés.)

VENDS au plus offrant *Fiction* (état neuf) nos 2 à 100 - 1ère *Anthologie Fiction* et *Galaxie-Bis* no 1. Ecrire à A. MESSMER, 94 Stuttgarterstrasse, 7014 - KORNWESTHEIM (Allemagne Fédérale).

VENDS *Fiction* nos 1 à 150 + Numéros spéciaux - *Galaxie* nos 1 à 35 - *Satellite ancien* nos 13, 17, 19, 23, 26 à 38, 40 à 47 + *Satellite Sélection* nos 18, 19, - *Planète* nos 1 à 4. Ecrire à M. PLATEUS, 39 rue A. Hottat - BRUXELLES 5, BELGIQUE.

VENDS *Fiction, Satellite, Anticipation F-N, Rayon Fantastique, Présence du Futur, Collection Métal, Planète,* divers fanzines français et étrangers. Tous nos anciens, rares. Liste contre enveloppe timbrée. Ecrire à Domy PIETRI, Bâtiment G6, VALMANTE, 13 - MARSEILLE-9e.

RECHERCHE *CLA* no 2 *Les armureries d'Isher* de van Vogt. Ecrire à Monsieur G. CHOGNARD, 39 route de Bondeval, 25 - AUDINCOURT.

RECHERCHE *CLA Fondation, Fondation et empire, Seconde fondation - Les armureries d'Isher - Demain les chiens, Le pêcheur - Le monde du non-A, Les joueurs du non-A - Le livre des robots.* Faire offre à M. F. ESPAIGNET, 37, rue Saintcric, 33 - BORDEAUX.

POSSEDE très important stock livres et revues S.F., fantastique, bandes dessinées, cinéma, policier, ayant nombreux correspondants France et étranger. Peux vous procurer presque tout. Envoyer liste de recherche à Monsieur Yves CARIOU, 22 rue Scaliero, 06-NICE.

A NOS LECTEURS PARISIENS

A la demande de nombreux clients de notre boutique de vente, 24, rue de Mogador - Paris 9e, nous y avons ouvert un rayon général de science-fiction et de fantastique où figurent les ouvrages de toutes les maisons d'édition. Il vous est donc désormais possible, en passant à notre boutique, d'acheter sur place toutes les nouveautés et les ouvrages récents dans ces deux domaines. Nous ne pouvons malheureusement pas, pour l'instant, accepter de commandes par correspondance.

Signalons d'autre part qu'on peut trouver en vente à la même adresse un certain nombre de dessins originaux américains ou français utilisés pour de récentes couvertures ou illustrations intérieures de **Galaxie** et **Fiction.**

FICTION

Directeur : Daniel DOMANGE.
Rédacteur en chef : Alain DOREMIEUX.
Secrétaire de rédaction : Michel DEMUTH.
Rédaction et administration :
Editions OPTA, 96, rue de la Victoire, Paris-9e (744 87-49).
Vente et abonnements :
24, rue de Mogador, Paris-9e (874 40-56).
La rédaction ne reçoit que sur rendez-vous.
ÉDITION FRANÇAISE DE « THE MAGAZINE OF FANTASY AND SCIENCE FICTION »
Publié avec l'accord de Mercury Press, Inc. New York N. Y. (U. S. A.)
Le n° : France, 3 F ; Belgique, 42 FB ; Algérie, 345 F ; Maroc, 3,45 DH
ABONNEMENTS. — 6 mois : France, 16,70 F ; Etranger, 18,50 F
1 an : — 32,40 F ; — 36 F
C.C.P. 1848-38

Dépôt légal : 4e trimestre 1968 — Le Gérant : D. DOMANGE.

Imprimeries Riccobono - 83 Draguignan